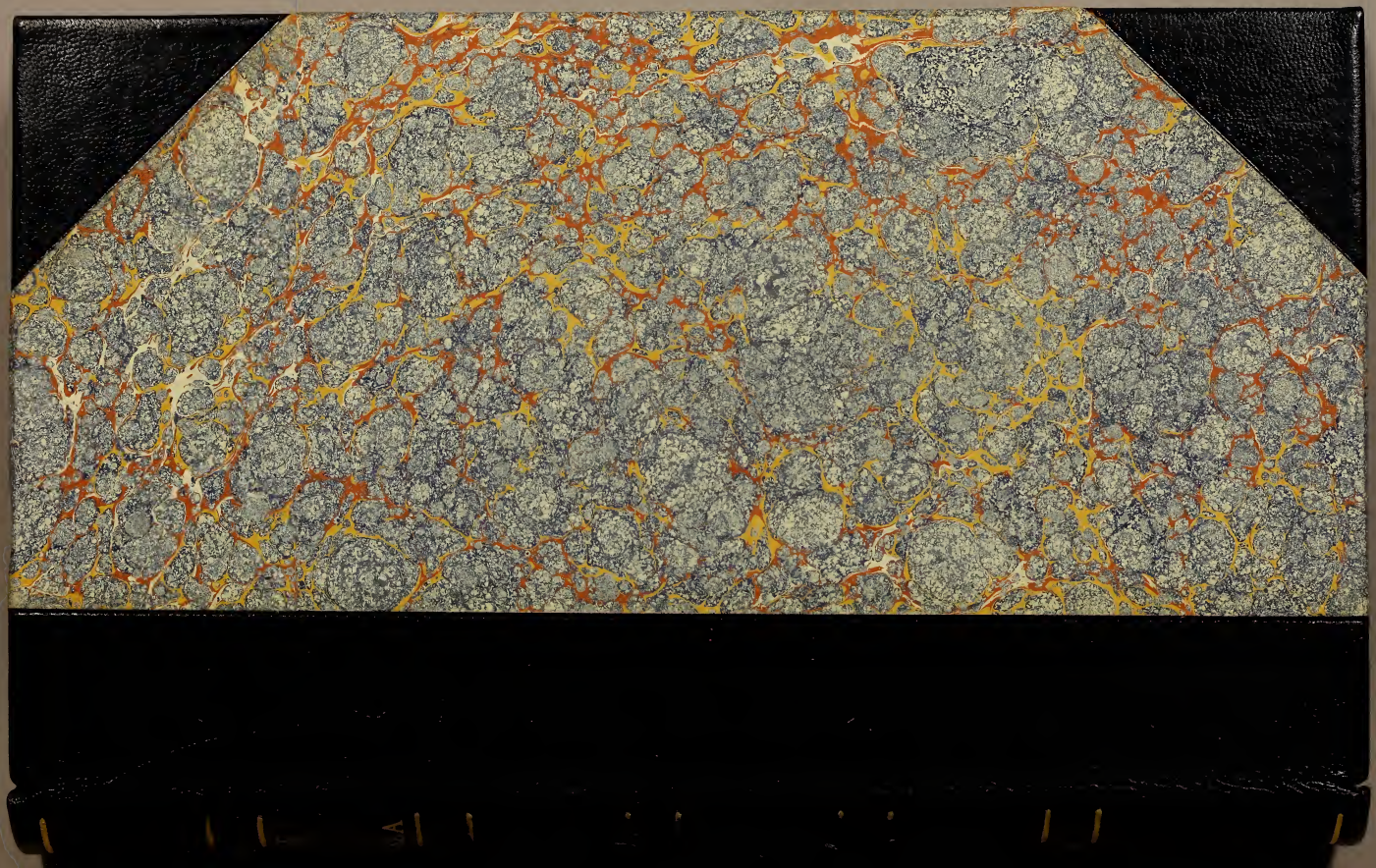


John Carter Brown
Library
Brown University

VOYAGES
AU PÉROU.

II.

VOYAGES
AU PÉROU,

FAITS DANS LES ANNÉES 1791 À 1794,

PAR LES PP. MANUEL SOBREVIELA,
ET NARCISSO Y BARCELO;

RÉCÉDÉS d'un Tableau de l'état actuel de ce pays, sous les rapports de la géographie, de la topographie, de la minéralogie, du commerce, de la littérature et des arts, des mœurs et coutumes de ses habitans de toutes les classes;

UBLIÉS À LONDRES EN 1805, PAR JOHN SKINNER,

D'APRÈS L'ORIGINAL ESPAGNOL;

TRADUITS PAR P. F. HENRY;

nés d'un atlas de 12 planches coloriées et d'une belle carte du Pérou, dressée d'après LACRUZ et les documens les plus nouveaux, par P. LAPIE, ingénieur-géographe.

TOME SECOND.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

VOYAGES
AU PÉROU.

Continuation des voyages des PP. Manuel Sobreviela, et Narcisse Girbal y Barcelo, etc.

CHAPITRE IV.

Première excursion dans le territoire montueux du Pérou, du côté d'Huanuco, faite en 1631.—Fondation de six bourgades.—Nouvelle excursion en 1641, et fondations de nouvelles bourgades.—Découverte de la nation des Payansos, faite en 1644.—Bourgades fondées dans le pays de ces Indiens.—Autres établissemens formés dans le pays des Callisecas et des Setebos, en 1651.—Les Sipibos en massacrent tous les missionnaires.—D'autres religieux pénètrent, en 1661, dans le pays des Setebos.—Ils sont obligés de prendre la fuite.—Bourgade fondée dans le pays des Callisecas, vers l'an 1665.—Ces sauvages font une irruption dans le pays des Payansos, et égorgent un grand nombre de missionnaires et d'Indiens convertis.—Décadence de plusieurs établissemens.—Conversion de la nation des Omages, vers l'année 1712.—Fondation de Pozuzo.—Fondation de plusieurs bourgades depuis 1760, jusqu'à 1766.—Ten-

tatives faites, vers la même époque, pour parvenir à la Pampa-del-Sacramento. — Massacre de quinze missionnaires. — Nouvelle expédition faite en 1783. — Itinéraires d'Huanuco à Manoa. — Ouverture de différens chemins.

En l'année 1631, le père Philippe Luyando, qui était provincial de l'ordre des Douze Apôtres de Lima, pénétra, par le territoire haché de Chinchao, dans le pays montueux d'Huanuco, avec quelques autres religieux [1].

[1] Les notices qui forment la matière des chapitres suivans, ont été communiquées à la Société académique de Lima, par le Père Manuel Sobreviela, qui l'a félicitée en même temps de la manière dont elle a tracé l'histoire des missions de Caxamarquilla, et rendu compte des deux voyages dont on vient de lire la relation. « L'ordre, « l'exactitude et la sagesse des vues, » disait-il, « se « font remarquer dans ces écrits. » Il témoignait aussi à cette Société sa reconnaissance, relativement à la publication d'une carte sur laquelle il avait figuré le cours de l'Huallaga et de l'Ucayal, et que l'éditeur regrette de n'avoir pu se procurer, malgré tous les efforts qu'il a faits pour y parvenir. Il paraît qu'en désirant que cette carte fût gravée, le Père Sobreviela avait pour motif principal de faire connaître, d'une manière sensible, à ses religieux, le chemin qu'ils devaient prendre pour arriver aux chefs-lieux des missions qui existent dans les régions montagneuses de la vice-

Ce fut le premier qui tenta une entreprise de ce genre. Il était animé par le desir de

et aux dépens de leur vie. Le nombre des religieux qui, depuis 1637 jusqu'en 1790, ont péri dans cette contrée, par les mains des infidèles, se monte à cinquante-quatre. (*Amich, Comp. Hist., p.* 174.) « Leurs pas et leur « exemple, » disait le Père Sobreviela, « doivent être « suivis par les missionnaires du collége d'Ocopa, char- « gés de la propagation de la foi. Ils acquitteront de la « sorte ce qu'ils doivent au monarque qui les envoie « d'Espagne au Pérou, où il pourvoit, d'une manière « libérale, à leurs besoins. Les routes qui ont été indi- « quées serviront également à guider ceux qui voudront « pénétrer dans ces vastes régions, pour recueillir les « productions précieuses qu'on y trouve en abondance. « Ces plaines immenses et fertiles sont couvertes d'ar- « bres utiles et de plantes médicinales. On y rencontre « un nombre infini de quadrupèdes et d'oiseaux. Des « poissons d'espèces extrêmement variées en peuplent « les rivières, sur les bords desquelles les sauvages « ramassent l'or et l'argent, dont ils fabriquent ces « bracelets, ces croissans et ces plaques qui leur ser- « vent de parure. (*Tena, Mission. lib. 1, p.* 100.)

« Afin que la carte dont je viens de parler paraisse « avec moins de défaut que celles du même pays qui ont « été publiées en Europe, j'ai noté non-seulement les pas- « sages que j'ai suivis pour pénétrer, presque par tous les « points de nos frontières, dans le territoire montueux, « mais j'ai soigneusement examiné les cartes et les plans « dressés depuis 1631, par les missionnaires de mon

convertir les Panataguas, les Chuscos, les Tulumayos, les Tinganeses et les Carapachos,

« ordre, et conservés dans les archives de mon col-
« lège. Quant aux points septentrionaux, auxquels j'ai
« pu atteindre dans mon voyage, j'ai suivi La Conda-
« mine et d'Anville, auteurs dont l'exactitude est géné-
« ralement reconnue. »

« En comparant à l'échelle de la carte, les différentes
« distances indiquées sur les itinéraires, on pourra trou-
« ver excessif le nombre des journées et des lieues. Les
« courbes qu'occasionent fréquemment le passage des
« montagnes très-élevées et les sinuosités des rivières
« qui se rencontrent à chaque pas, sont telles que le
« voyageur ne fait pas plus de deux lieues en ligne droite,
« quoiqu'il en parcoure réellement, soit à pied, soit
« par eau, plus de six, ainsi que je l'ai éprouvé moi-
« même. J'ai reconnu souvent qu'il était moins pénible
« de faire dix lieues sur une rivière, qu'une seule à tra-
« vers des forêts épaisses et des halliers embarrassés
« d'épines. En quelque partie du territoire des missions
« qu'on veuille pénétrer, il faut franchir la Cordillère
« orientale ou des Andes, qui, du côté de l'ouest, est d'une
« hauteur prodigieuse et très-escarpée. On ne peut des-
« cendre sur ce territoire que par un pays haché, où les
« précipices, où les flaques d'eau occasionées par la fonte
« des neiges, où un nombre infini de ruisseaux qui, en
« se réunissant, forment de grandes rivières, dont les
« eaux vont se perdre dans celles de l'Huallaga et de l'U-
« cayal, rendent les chemins extrêmement difficiles et
« très-dangereux. Ce sont principalement ces obs-

qui étaient dispersés [1] entre les rivières de Tulumayo, d'Huanuco et de Monzon, entre les confins de Chinchao et de Pillao, et le territoire d'Insura. En peu de tems il parvint à convertir ces nations, et fonda six bourgades dont la population fut très-considérable [2], et qu'il nomma Tonua, Couchero, Yaupat, Chuzco, Tulumayo et Saint-Philippe des Tinganeses. En 1641, les missionnaires Gaspard Vera et Jean Cabezas [3] accrurent cette conquête spirituelle par la conversion des Tipquis et des Quidquidcanas; et en 1643, ils posèrent les fondemens de deux bourgades qui reçurent

« tacles qui ont empêché, tant sous le règne des incas « que sous la domination de l'Espagne, le succès des « expéditions faites dans le territoire montueux. Cela « explique aussi pourquoi, durant tout un siècle après « la conquête, aucun ecclésiastique n'est entré dans ce « pays pour prêcher l'Evangile au nombre infini de « barbares par lesquels il est habité. (*Amich. Comp.* « *Hist.*, *p.* 4.) Cependant les religieux de l'ordre de « Saint-François ont jusqu'à un certain point vaincu ces « difficultés; et en 1631, ainsi qu'à plusieurs autres « époques subséquentes, ils se sont avancés dans le terri- « toire montueux, par différens chemins. »

[1] *Tena*, *lib.* 1, *p.* 273.
[2] *Cordova*, *lib.* 1, *p.* 161.
[3] *Id. ibid. p.* 162.

les noms de Trinité des Tipquis, et de Madelaine des Quidquidcanas.

Les Pères Ignace d'Irraga, Jerôme Ximénez et François Suarez, partirent de Tulumayo en 1644. Après avoir fait, avec des peines infinies, et en courant les plus grands dangers, quatre-vingts lieues sur le territoire montueux, ils découvrirent la nation des Payansos, qui était composée de plus de vingt mille ames. Cette nation habitait une vallée de vingt-cinq lieues de longueur, sur quatre de largeur. Cette vallée est située entre les montagnes dont se compose la Cordillère, qui s'étend entre la rivière d'Huanuco et la Pampa-del-Sacramento. A la nouvelle de cette découverte, plusieurs autres religieux prirent le chemin du pays des Payansos. Ils travaillèrent avec tant de zèle et de succès, qu'en l'année 1650, ils avaient fondé, dans cette contrée, les quatre villes ou bourgades de la Trinité, de la Conception, de Saint-Louis et de Saint-François, où habitaient plus de sept mille ames [1].

En l'année 1651, le Père Alonzo Caballero [2] se rendit du pays des Payansos à celui des Callisecas et des Setebos, qui habitaient sur les bords de l'Ucayal. Il demeura quelque

[1] Cordova, p. 182. [2] *Id.* p. 8.

tems parmi ces Indiens; et à son départ, il leur laissa deux prêtres et trois frères lais, qui à force de tolérance et de soins, parvinrent à les réunir en deux bourgades. Ces établissemens furent détruits par les Sipibos, qui eurent la cruauté d'en mettre à mort tous les missionnaires. Ce revers ne refroidit point le zèle du Père Laurent Tineo, ni celui de plusieurs autres religieux, qui escortés par vingt soldats pénétrèrent, en 1661, jusqu'au pays des Setebos [1]. Ils parvinrent bientôt à convertir plus de deux mille Indiens, qu'ils distribuèrent en deux bourgades. Lorsque l'escorte eut abandonné ces établissemens, les perfides Callisecas, qui virent les missionnaires sans appui, attaquèrent la bourgade de Chupasnao, où ces religieux se défendirent avec des armes à feu. A la fin, ils furent obligés de fuir, et ils se retirèrent à Tulumayo, avec une centaine de Setebos, qui désiraient vivement d'embrasser la religion chrétienne. Malgré cet exemple, le Père Alonze Caballero ne renonça pas à l'espoir de soumettre les Callisecas. Accompagné du Père Manuel

[1] Cette nation pour la conversion de laquelle on prend actuellement (en 1791) des mesures, est connue aussi sous le nom de Manoitas.

Biedma et de quelques soldats, il retourna vers ces Indiens en 1663. Il avait, en 1665, achevé de construire une bourgade et une église [1]. Il y laissa pour directeur spirituel le Père Manuel Biedma, qui fut remplacé par le Père Rodrigue Vazabil. Il n'arriva rien de remarquable à l'établissement, jusqu'à l'année 1667, que, faute des secours nécessaires, il déchut considérablement. Les Callisecas s'étant ligués avec plusieurs autres nations, firent sur le territoire des Payansos, une irruption, pendant laquelle ils égorgèrent un grand nombre de chrétiens, et notamment le Père François Mexia, président des missions des Panataguas, le Père Alonzo de Madrid, et cinq frères lais. Ce massacre et la petite vérole, qui depuis l'année 1670 fit de grands ravages parmi les Indiens convertis, furent cause que les conversions des Panataguas diminuèrent tellement, qu'en l'année 1691, on ne comptait plus dans leur pays que quatre bourgades, dont la population ne se composait que de deux cents individus, de l'un et de l'autre sexe, et si vicieux, qu'à peine pouvait-on les qualifier de chrétiens. Ces missions furent en-

[1] Amich, p. 9.

tièrement détruites, à la mort du Père Jerôme de los Rios, qui fut horriblement massacré en 1704, par une troupe d'Indiens que l'on conjectura appartenir à la tribu des Casibos. Il ne subsista plus que la petite bourgade de Couchero, qui était habitée par quelques Indiens [1].

En l'année 1712, le digne fondateur du collége d'Ocopa, le Père François de Saint-Joseph, arriva à Huanuco. Reconnaissant l'impossibilité de rétablir les missions du pays des Panataguas, il pénétra, du côté de l'est, dans le territoire montueux, et s'avança jusqu'à la Tuctani, rivière sur les bords de laquelle habitait la nation des Omages [2], qu'il convertit. Il fonda dans cette contrée la bourgade de Pozuzo, qui subsiste toujours, et celle de Talinga qu'on y a annexée dans la suite. Il fit construire en un lieu appelé Chaglla, une sorte d'hôpital où devaient être reçus les missionnaires à leur arrivée, c'est-à-dire, à leur sortie du territoire montueux, et autour duquel on devait élever le bétail qui leur serait nécessaire. Il fonda, dans la même intention, un autre hôpital à Muna. Il édifia une église dans chacun de ces établissemens, qui sont

[1] Amich, p. 73. [2] *Id.* p. 75.

actuellement au centre des bourgades habitées par les Indiens convertis.

Depuis 1726, jusqu'à 1755, on est allé huit fois de Pozuzo au port formé par la rivière de Mayro, et à la Pampa-del-Sacramento [1], sans qu'il en ait résulté aucun autre avantage que la découverte de la nation des Carapachos, et la réunion de quelques Omages fugitifs, opérée par les soins des missionnaires. En l'année 1760, les Pères du collége d'Ocopa partirent des missions de Caxamarquilla, et s'avancèrent, avec des peines infinies, jusqu'aux bords de l'Ucayal, où ils convertirent les Setebos ou les Manoitas. En 1766, ils avaient étendu leurs conquêtes spirituelles jusqu'au pays des Sipibos et des Conivos, où ils avaient établi cinq bourgades, appelées Saint-François de Manoa, Saint-Dominique de pisqui, Santa-Barbara d'Achani, Santa-Cruz d'Aguaitia, et Saint-Michel des Conivos. Pour porter, avec le moins d'inconvénient et de danger possible, par la Mayro et la Pachitea, du secours à ces établissemens, on a fait, dans les années 1763, 1765 et 1767 [2], trois expéditions de Pozuzo à la Pampa-del-Sacramento. La première s'est terminée malheureusement.

[1] Amich, p. 86. [2] Amich, p. 149, 153 et 160.

Le Père François Francis, après avoir navigué jusqu'au 9° de latitude méridionale, a été mis à mort par les Casivos. La seconde parvint aussi à ce point, mais sans remporter d'autre avantage que d'avoir reconnu et noté la navigation de la Pachitea, depuis le port de la Mayro, situé aux 9° 57′, même latitude, jusqu'à l'endroit où le missionnaire que nous venons de nommer, fut assassiné. La troisième expédition passa le confluent de l'Ucayal et de la Pachitea ; mais elle n'atteignit point Manoa, à cause du funeste avis communiqué par les Indiens convertis, qui déclarèrent que les Sipibos et les autres nations indigènes s'étaient révoltés, et avaient massacré tous les missionnaires qui étaient au nombre de six prêtres et de neuf frères lais. D'après les documens recueillis dans ces expéditions, ainsi que d'après ceux qu'on a obtenus au moyen d'une autre qui a été faite en 1783, par ordre du vice-roi, qui voulait faire examiner si l'on pourrait ouvrir, pour le passage du bétail, un chemin de Pozuzo au port de la Mayro, il résulte que du premier de ces points jusqu'à Huanuco, il y a trente-trois lieues qu'on peut faire à l'aise en six jours. De Pozuzo à la Mayro, la distance est de seize

lieues, qui demandent trois jours; et du port de la Mayro au confluent de l'Ucayal et de la Pachitea, on compte soixante et dix lieues à cause du cours extrêmement sinueux de la rivière. On peut les faire en cinq jours; et pour se rendre à Manoa, depuis le confluent dont on vient de parler, il en faut deux ou trois. En conséquence, il paraît que d'Huanuco à Manoa, il y a cent soixante et dix lieues, qu'on franchira en seize jours, aussitôt que les habitans de Panao auront terminé le chemin de Pozuzo à la Mayro, chemin qu'en 1790, ils se sont formellement engagés à construire, moyennant la somme de quatre mille piastres. Il faudra aussi que, conformément aux ordres du roi, contenus en différentes cédules, et particulièrement dans celles des années 1777 et 1779, on ait élevé un fortin à l'entrée du port.

Toutes les voies pour aller à Manoa, par Caxamarquilla, par Mayro et Couchero, étaient fermées en 1787. Quoiqu'il fût possible de s'avancer jusqu'à Huanuco par le chemin de Couchero, les canots et les rameurs manquaient depuis 1783, que les Indiens avaient été transférés sur les rives de la Patayrrondos où l'on avait fondé Playa-Grande. En conséquence, le Père Sobreviela résolut d'ouvrir,

dans cette même année 1787, un chemin depuis Huanuco jusqu'à cette ville ou cette bourgade [1]. Il y a travaillé constamment l'espace de cinq ans. L'entreprise ayant été couronnée du succès, un territoire d'une extrême fertilité et de plus de dix-neuf lieues d'étendue, a été, pour ainsi dire, conquis en faveur des habitans d'Huanuco. Le chemin dont nous parlons, procure en outre le moyen de rétablir les missions de Manoa, ainsi qu'on l'a démontré dans les relations des voyages faits sur la rivière d'Huallaga et sur l'Ucayal.

[1] De là, on pourrait descendre en dix jours, jusqu'au Maranon. Il faudrait ensuite quatre jours pour gagner l'embouchure de l'Ucayal; et, en moins de vingt jours, on remonterait jusqu'aux établissemens de Manoa.

CHAPITRE V.

Passages de Tarma au territoire montueux. — Montagne de Sel. — Fondation de diverses bourgades dans les environs de cette montagne. — Massacre de plusieurs missionnaires, et d'un grand nombre d'Espagnols. — D'autres missionnaires remplacent les précédens. — Nouveaux massacres. — Les missions sont abandonnées. — On les rétablit. — Fondation de plusieurs bourgades. — Découverte et description du Grand-Pajonal. — Bourgades fondées dans cette contrée. — Révolte de Jean Santos. — Perte des missions du Grand-Pajonal. — Importance de la possession de la montagne de Sel. — Plan tracé pour en faciliter et en assurer la conquête.

Quoique la Cordillère des Andes oppose du côté de Tarma, de grands obstacles à ceux qui veulent la franchir pour pénétrer dans le territoire montueux, on a cependant effectué le passage jusqu'à la montagne de Sel, par deux voies différentes. La première est celle de Paucartambo et d'Huancabamba ; et le chemin se fait en six jours. La seconde voie commence à Tarma. En la suivant, on traverse les terres hachées de Palca et de Chanchamayo ;

et elle ne demande pas plus de tems que la première. La montagne de Sel est frequentée par une foule d'Indiens non civilisés, qui s'y rendent des parties les plus éloignées des hautes régions. Ils s'y approvisionnent de sel, tant pour leur propre consommation que par spéculation de commerce. La veine ou la mine s'étend du sommet de la montagne, au sud-ouest, sur un espace de plus de trois lieues. Elle court à la même distance vers le nord-est, et elle a trente verges de largeur. Elle est de l'espèce appelée roche salée, et est mêlée d'argile.

Le Père Jerôme Ximénez [1] est le premier Franciscain qui ait pénétré dans le territoire montueux du côté de Tarma. Ce religieux partit d'Huancabamba, en 1635, et arriva à la montagne de Sel, sur laquelle il édifia une chapelle, qu'il appela *San-Francisco de las Salinas*. De là, il s'avança jusqu'à Quimiri, où il jeta les fondemens de la bourgade de San-Buenaventura. Désirant de travailler à la propagation de la foi parmi les nations barbares, il s'embarqua et descendit la Perene, accompagné du Père Cristoval de Larios, et de vingt-huit Espagnols. En l'année 1637, ils

[1] Cordova, lib. II, p. 116.

périrent tous, égorgés par les barbares Campas. Ils furent remplacés par les Pères Joseph de Sainte-Marie et Cristoval Mesa, dont les efforts furent tellement couronnés du succès, qu'en l'année 1640 on fonda sept chapelles pour ceux des Omages et des Campas qui avaient embrassé le christianisme.

En l'année 1641, le Père Mathias d'Yllescas [1], et les frères lais, Pedre de La Cruz et François Pena, poussés par leur zèle pour la conversion des ames, et bravant tous les dangers, s'embarquèrent à Quimiri. Après avoir reconnu toute la Perene, ils continuèrent leur voyage par le Paro et l'Ucayal. Parvenus aux environs de la rivière d'Aguaitai [2], ils furent tués par les cruels Sipibos ou Callisecas.

Comme on disait généralement que la montagne de Sel abondait en mines d'or, l'avarice rassembla plusieurs Espagnols qui, après s'être choisi un chef, et avoir engagé deux Franciscains à les accompagner, s'avancèrent jusque-là [3]. Quoique leur présence donnât beaucoup d'ombrage aux Indiens,

[1] Cordova, lib. II, p. 125.
[2] Amich, p. 51.
[3] *Id.* p. 6.

ceux-ci dissimulèrent et reçurent les étrangers avec une feinte soumission. Les Espagnols voulant pénétrer plus avant dans le territoire montueux, s'embarquèrent avec deux religieux, et continuèrent leur voyage, à l'aide des barbares qui leur témoignaient toujours une trompeuse amitié. Le troisième jour les Indiens les invitèrent à quitter leurs armes, sous prétexte de les mettre à couvert dans les canots, où elles seraient moins exposées à l'humidité. Ils suivirent cet avis funeste, et arrivés au détour d'une rivière, ils tombèrent dans une embuscade. Ils furent tous, excepté deux, tués à coups de flèches par des sauvages qui s'étaient cachés sur la rive. Les deux voyageurs qui ne périrent point, s'étaient saisis chacun d'un pistolet, et avaient fait tête aux assaillans. Ceux-ci effrayés par les armes à feu, les avaient laissé passer tranquillement, et s'étaient même réfugiés dans les montagnes. Ce malheur et plusieurs autres accidens qui le suivirent, furent cause qu'on renonça momentanément [1] à la conversion des habitans de la montagne de Sel.

En l'année 1671, le Père Alonzo Roblez et

[1] Amich, p. 6.

plusieurs prêtres, et frères lais partirent d'Huancabamba et atteignirent cette montagne. Ils convertirent huit cents Indiens des tribus des Omages et des Pacages [1]. En 1673, ce nombre s'augmenta de deux cents Indiens, que le Père Roblez réunit dans une bourgade, à laquelle il donna le nom de Santa-Rosa de Quimiri, et qui était peu éloignée du lieu où il avait établi les premiers convertis. Ces conquêtes spirituelles s'étendirent journellement, jusqu'en 1674 [2], que plusieurs officiers, poussés par de vils motifs d'intérêt particulier, obtinrent de diriger et de gouverner les établissemens. Les religieux ne furent pas plutôt dépouillés de cet emploi, que les Indiens privés de leurs guides spirituels reprirent le chemin de leurs montagnes, et retournèrent à leurs anciennes erreurs. Pendant les années suivantes, on prit beaucoup de peine pour rétablir les missions dont nous parlons; mais il n'en résulta que la perte des Pères Jean Valera, François Huerta et Jean Zavala. Le premier fut massacré, en 1694 [3], par les barbares à Huancabamba; et les deux

[1] Tena, lib. 1, p. 31.
[2] Amich, p. 33.
[3] *Id.* p. 72.

autres furent égorgés sur les bords de la Quimiri, à-peu-près à cette époque.

La fin tragique d'un si grand nombre de missionnaires fit une impression si forte dans l'esprit des religieux de l'ordre des Douze Apôtres, que de long-tems on ne put en trouver un seul qui voulût entreprendre de relever les missions des environs de la montagne de Sel. Mais en 1709, la Providence conduisit vers Tarma, le respectable fondateur du collége d'Ocopa, le Père François de St-Joseph, qui engagea quatre autres religieux à le seconder dans cette tentative. Après avoir rempli dans la corrégidorie de Tarma, une mission particulière, il pénétra dans le territoire montueux [1] avec les missionnaires et deux frères lais, qui se joignirent à eux. Ils travaillèrent tous avec tant de zèle que, vers l'année 1730, presque toutes les nations qui vivaient sur les bords de la Perene furent converties, et réunies en six bourgades populeuses qui furent appelées Quimiri, Nixandaris, Cerro de la Sal, Eneno, Pichana et San-Tadeo de los Antes [2].

Dans la même année 1730, on découvrit le Grand-Pajonal, qui est ainsi nommé à cause

[1] Amich, p. 74. [2] *Id.* p. 80.

des herbes épaisses et hautes dont sont couvertes les montagnes qui l'entourent [1]. C'est une partie considérable du territoire montueux. Il s'étend des bords des rivières d'Enné et de Perene, à plus de quarante lieues vers le nord; et il en a trente de l'est à l'ouest. Du côté du nord-ouest, il est baigné par la Pachitea qui le sépare de la Pampa-del-Sacramento. A l'ouest, il touche à de hautes montagnes, qui envoient au Grand-Paro des eaux en abondance. Ce fut le Père Jean de la Marca qui entreprit le premier la conversion des Indiens du Pajonal. Il y pénétra par San-Tadeo de los Antes, où les montagnes ne laissent qu'un passage difficile. Il parvint, en l'année 1733, à y fonder deux bourgades, qu'il appela Tampianiqui et Aporoquiaqui. Les succès qu'il obtint, attirèrent dans cette contrée, plusieurs autres missionnaires d'ordres différens. Tel fut l'effet de leur zèle, qu'en l'année 1735, l'établissement était composé de cinq bourgades populeuses, et dont les habitans étaient dociles et très-attentifs aux instructions qu'on leur donnait. En 1739, il n'y avait pas moins de dix bourgades, contenant plus de vingt mille Indiens convertis. L'année

[1] Amich, p. 94, *et sequent.*

précédente, un grand nombre d'enfans et d'adultes avaient été enlevés par les maladies, ou avaient péri par accident, après avoir reçu le baptême.

Les missions du Pajonal et celles de la montagne de Sel prospérèrent jusqu'en l'année 1742, qu'un mulâtre excité par l'orgueil et par l'ambition, les ruina totalement. Ce fut l'apostat Jean Santos, qui prit le titre et le nom d'inca Atahualpa. Sa révolte éclata d'abord à Quisopango, bourgade du Pajonal, où un petit nombre de conspirateurs s'étaient réunis à lui. Le feu de la sédition aurait été étouffé à sa naissance, si l'on n'avait pas méprisé l'avis qui en avait été donné par les Indiens convertis. En conséquence, le rebelle eut le tems de se faire de nouveaux partisans et de se fortifier dans des postes, où il brava les efforts des troupes envoyées de tous côtés pour s'emparer de sa personne. Les missionnaires se plaignirent vivement, lorsqu'ils virent la destruction successive de ces établissemens, qu'ils avaient formés et maintenus au péril de leurs jours, et qui même avaient coûté la vie à plusieurs de leurs confrères. Cependant ils résolurent de conserver leur poste jusqu'à l'extrémité. Cette détermination fut fatale

aux Pères Dominique Garcia et Joseph Cabanez [1], qui, ainsi qu'un frère lai, furent, en la même année 1742, tués par les insurgens de la montagne de Sel, dans le tems qu'on ouvrait des chemins pour faciliter le passage aux troupes que le vice-roi destinait à marcher contre Jean Santos. Malgré ce massacre, les Pères François Otasua et Salvador Pando [2] eurent le courage de s'avancer jusqu'à Quimiri, où ils demeurèrent l'espace de trois mois, employant, mais sans succès, tous leurs efforts à porter le rebelle à se soumettre. Voyant son obstination et sa perfidie, ils se retirèrent, après avoir essuyé les traitemens les plus indignes. D'autres religieux cédèrent aussi à la puissance de Jean Santos, et abandonnèrent les missions.

On a, en 1779, penétré dans le territoire montueux, pour rétablir les missions de la montagne de Sel. Le collége d'Ocopa avait fait tracer à ses frais, depuis Palia jusqu'à Chanchamayo, un chemin pour les bêtes de somme. Le trésor royal avait fait construire un fortin, où l'on devait entretenir une garnison. Enfin on avait réuni sur ce point, des

[1] Tena, lib. III, p. 76.

[2] *Id.* lib. II, p. 213 et 228; lib. III, p. 76.

Indiens qui résidaient auparavant sur les frontières; mais le danger auquel on était constamment exposé en suivant le nouveau chemin, qu'infestaient les barbares, concourut avec d'autres motifs également puissans, à faire ordonner, en 1784, la démolition du fortin, et rappeler les troupes, les colons et les missionnaires.

Le Gouvernement résolut, en 1787, de faire ouvrir, du côté de la vallée de Vitoc, un chemin qui fût à l'abri des incursions des sauvages. La direction de cette entreprise fut confiée à don Jean Maria Galves, corrégidor de Tarma, qui pressa si vivement les travaux, que l'année suivante les voyageurs et les bêtes de somme purent se rendre à cette même vallée, où l'on a construit un fort dans lequel on a mis une nombreuse garnison. Le Père Sobreviela a fourni les vivres et les outils nécessaires, et a fait édifier une chapelle et une maison pour deux missionnaires, qui y demeurent encore, et y jouissent des bénéfices qu'on leur a conférés.

Cependant tous les travaux, tous les efforts n'auront que peu d'effets, si l'on ne s'empare pas de la montagne de Sel. Pour y parvenir, il faudrait bâtir un fortin près du confluent de

la Chanchamayo et de la Marancocha. Il serait nécessaire aussi que, conformément à la cédule royale du mois de mars 1751, il y en eut un sur la montagne même. Ce double projet pourrait s'effectuer à peu de frais. Il n'y a plus, par le chemin qui conduit à la vallée de Vitoc, aucune surprise à craindre de la part des idolâtres, dont les actes d'hostilité, du côté de Palia, ont été extrêmement exagérés par ceux qui voulaient arrêter l'entreprise. Les Espagnols sont déjà en possession, dans cette vallée, de deux bourgades protégées par un fortin, qui en cas d'invasion peut recevoir promptement des secours, non-seulement de la corrégidorie de Tarma, mais encore de celle de Jauxa. Pour accélérer l'opération, le Père Sobreviela a fait, en 1789, ouvrir un chemin de Monobamba, à la vallée de Vitoc. Il ne restait plus qu'à le prolonger l'espace de cinq lieues, jusqu'à la jonction de la Chanchamayo et de la Marancocha, point où commence la ligne qui sépare le territoire des Cunchos idolâtres, de celui des Indiens convertis, et où l'on pourra faire aussi construire un fortin, au moyen des grands arbres qui couvrent les bords de ces deux rivières.

Lorsqu'on aura élevé ce fortin et fait un

établissement sur le point de la frontière où habitent les Indiens et dont on a parlé, on pourra retirer les troupes pour les placer dans un lieu plus commode sur l'autre bord de la rivière. On s'occupera ensuite à jeter les fondemens des bourgades nécessaires, en prenant soin qu'elles soient situées de manière qu'elles puissent se donner réciproquement des secours, tant par terre que par eau. On pourra, de ce côté, s'avancer sans aucun inconvénient, vers la montagne de Sel, par la vallée de Quimiri et de Nixandaris. On travaillera ensuite à la réduction des idolâtres et des apostats qui résident dans les deux petites bourgades citées ci-dessus, ou qui se sont enfoncés dans l'intérieur du territoire montueux. Ces bourgades se peupleront non-seulement d'Indiens idolâtres que le commerce et des présens y attireront, mais aussi d'un grand nombre d'indigènes indolens et pauvres qui habitent sur les confins, où ils se procurent à peine les choses nécessaires à l'entretien de leur famille. Mais afin que ces derniers puissent arriver à tems pour planter les terrains qui leur seront affectés, il sera essentiel que les régidors les enregistrent et les maintiennent sous une règle sévère. Jusqu'à ce qu'ils aient pu recueillir les

premiers fruits de leurs travaux, c'est-à-dire du maïs, des fèves et des patates qui pourront parvenir à leur point de maturité, dans l'espace de quatre mois, le collège d'Ocopa leur fournira des salaisons et du maïs. Avec cette ressource, ils attendront la fin de l'année, où leurs terres leur donneront en quantité des bananes, des yucas et d'autres productions. On les forcera ensuite à faire des plantations de cannes de sucre et de cotonniers; et en échange de leurs denrées, les habitans des districts voisins leur enverront, comme avant l'insurrection, des bêtes à corne, de l'eau-de-vie, des étoffes, des outils, des instrumens aratoires, etc. Les nouveaux colons pourront aussi élever des chèvres, des porcs, de la volaille et d'autres animaux, ce qui les fera jouir de plus d'aisance que dans le territoire montueux, et leur procurera plus de facilités pour acquitter leur tribut.

CHAPITRE VI.

Passage de la Cordillère des Andes, du côté de Jauxa, par Comas et Andamarca. — Difficulté de ce passage. — Fondation de Santa-Cruz de Sonomoro. — Tribus diverses des Campas. — Un indien appelé Mangore assassine plusieurs missionnaires. — Il est mis à mort par les habitans de Quimiri. — Progrès des missions. — Nouveaux massacres. — Ruine de la mission de Jauxa. — Autres massacres. — Nouveaux effets de la révolte de Jean Santos. — Rétablissement de la bourgade de Monobamba.

La Cordillère des Andes n'est nulle part, peut-être, d'un accès aussi difficile que du côté de Jauxa, de Comas et d'Andamarca. Il faut en traverser trois embranchemens qui offrent des précipices à chaque pas, et sont entrecoupés d'un grand nombre de marais glacés. Lorsqu'on franchît ce passage pour la première fois, on jugea qu'il était impossible d'y tracer un chemin pour les bêtes de somme. En conséquence, les voyageurs furent obligés de porter leurs vivres sur leurs épaules, ce qui les fatigua considérablement. Cependant

le desir de contribuer au salut des Indiens du territoire montueux, dont plusieurs venaient, pendant l'été, recevoir le baptême à Andamarca, porta le Père Biedma à tout tenter pour vaincre ces difficultés qui paraissaient insurmontables. Après avoir travaillé efficacement à la conversion des Panataguas et des Callisecas, il s'avança, en 1673, jusqu'à la vallée de Jauxa. Accompagné d'un autre religieux et de deux frères lais, il partit d'Andamarca [1] à pied, et n'ayant pour toute provision, qu'un peu de fromage et de maïs rôti. Il marcha pendant huit jours, sur le terrain le plus âpre qu'on puisse se figurer; puis il gagna le pays des Campas idolâtres, qui le reçurent avec de grandes démonstrations de bienveillance et de joie. Il fonda dans leur pays une bourgade à laquelle il donna le nom de Santa-Cruz de Sonomoro. Il y fut visité [2] par les Pangoas, les Menearos, les Anapatis et les Pilcosumis, qui résidaient dans la partie méridionale; par les Satipos, les Copiris et les Tomisicaris qui habitaient la partie septentrionale; et enfin par les Cobaros et les Pisiataris, qui demeuraient dans la partie occidentale. Toutes ces tribus sont connues sous le

[1] Amich, p. 11. [2] Tena, lib. 1, p. 35.

nom générique d'Andes ou de Campas ; mais elles se distinguent entr'elles par les noms particuliers que nous venons d'indiquer, et dont plusieurs sont ceux des rivières sur les bords desquelles elles vivent. D'autres portent le nom de leur district, et quelques-unes, celui du chef qui les gouverne.

Le Père François Isquierdo, qui avait eu connaissance des succès obtenus par le Père Biedma, partit de Quimiri, en 1674, avec trois autres religieux pour aller le seconder. Ces missionnaires ayant conféré entr'eux au sujet de la difficulté qu'opposait l'entrée par Andamarca, et reconnu que l'accès du côté de Quimiri était plus facile, décidèrent qu'à l'avenir on prendrait ce dernier chemin. Ils arrêtèrent aussi qu'on formerait un établissement entre Santa-Cruz et Quimiri, dans le district de Pichana, où résidaient plusieurs Indiens qui avaient témoigné le desir d'embrasser la religion chrétienne. Sans perdre de tems, le Père Isquierdo s'avança jusqu'au point désigné ; mais à peine eut-il fondé l'église et le couvent, qu'un indien appelé Mangore, qui était guidé par une fureur infernale, entra dans le monastère [1], à la tête d'une troupe

[1] Amich, p. 28.

de séditieux, qui décochèrent leurs traits contre le missionnaire, contre un frère lai, et contre un jeune indien converti. Les malheureux succombèrent. Gorgé du sang de ces victimes, Mangore remonta la Perene, dans le dessein de mettre à mort tous les missionnaires. Il rencontra sur son chemin, les Pères François Carrion et Antoine Zepeda, qui venaient de Quimiri pour partager les travaux apostoliques du Père Isquierdo; et il les assassina de la manière la plus cruelle. Il arriva triomphant à Quimiri, où il annonça aux habitans les meurtres qu'il avait commis, et la résolution qu'il avait prise d'exterminer tous les religieux. Les Indiens firent tomber sur lui et sur ses satellites tant de pierres, de billots et de massues, que ces scélérats furent promptement anéantis. La sœur même de Mangore ayant saisi une grosse pierre, la lança si juste et avec tant de force contre la tête de son frère, qu'elle l'étendit à terre, privé de tout sentiment.

Ce désastre fit déserter la mission de Santa-Cruz. Cependant le zèle du Père Biedma l'y fit retourner, en 1681, accompagné de quelques autres missionnaires. Le chemin d'Andamarca à Sonomoro avait été réparé par ses soins, si

parfaitement, qu'il était encore praticable pour des mules. En peu de tems, le Père Biedma releva Santa-Cruz [1], et fonda une autre bourgade qu'il appela San-Buenaventura de Savini. Il ouvrit, en l'année 1684, un chemin depuis Sonomoro jusqu'au confluent de l'Enné et de la Perene; et désirant en 1686, de réunir dans le sein de l'église, les nombreuses nations qui habitaient sur les bords de la rivière de Paro, il s'embarqua et descendit jusqu'aux environs du confluent de la Pachitea et de l'Ucayal [2]. Il fut parfaitement reçu par la nombreuse nation des Conivos. Après avoir fondé une chapelle et une bourgade, il s'en retourna, tenant un journal exact, et inscrivant le nom de toutes les nations qui résidaient sur les bords de plus de quarante rivières qui portent leurs eaux en tribut au Grand-Paro. Il établit sur ceux de la Camarinigua, une autre bourgade de Conivos [3], à laquelle il donna le nom de Saint-Joseph, et où il laissa pour missionnaire, le Père Antoine Vital. Celui-ci y demeura, jusqu'à ce qu'il eut reçu la triste nouvelle que les Piros avaient mis à mort le

[1] Amich, p. 41.
[2] Tena, lib. 1, p. 76.
[3] *Id. ibid.* p. 101.

Père Biedma et d'autres religieux. Se voyant seul et sans espoir d'être secouru, il entra dans un canot avec six Indiens, descendit l'Ucayal et entra dans le Maranon, qu'il remonta jusqu'à l'Huallaga. Excepté les Indiens qui l'avaient accompagné, il fut à cette époque, le seul qui eût complété la navigation de ces rivières, puisqu'il s'était avancé depuis Jauxa par Andamarca, jusqu'à la jonction de l'Enné et de la Perene; que de la sorte il avait suivi tout le cours du Paro et de l'Ucayal, et qu'il avait remonté par le Maranon et l'Huallaga jusqu'à la rivière de Moyobamba. Ayant pris terre sur les bords de celle-ci, il se rendit à Caxamarca.

L'infortuné Père Biedma, dont nous venons de parler, avait, en 1687, désiré de faire une nouvelle visite à ses Conivos [1]. Il s'était embarqué à la jonction de l'Enné et de la Perene, avec deux prêtres et deux frères lais, et quelques Indiens convertis, qu'il avait pris à son service à Sonomoro. Après avoir navigué quelques jours sur le Paro, il était tombé dans une embuscade que lui avaient dressée les Piros et les Conivos, qui avaient lancé tous leurs traits sur ses compagnons et sur lui. Cette

[1] Tena, lib. 1, p. 123.

catastrophe renversa les projets des provinciaux de l'ordre des Douze Apôtres, et causa la perte de la mission de Jauxa [1]. Le sort funeste du Père Biedma ayant trop vivement effrayé les autres religieux, les Indiens se trouvèrent sans pasteur. En conséquence, ils se retirèrent dans leurs montagnes, et retombèrent dans l'idolâtrie.

Les missions dont on vient de parler, furent abandonnées jusqu'en 1713 [2], que le respectable fondateur du collége d'Ocopa, suivant l'impulsion d'un zèle ardent, s'avança de frontière en frontière, et qu'enfin étant arrivé à celle de Jauxa, il prit des mesures pour relever l'établissement. Il y réussit à tel point, qu'avec le secours de plusieurs coopérateurs très-zélés, et dont les plus distingués étaient le Père Ferdinand de Saint-Joseph, natif des montagnes de Burgos, et le Père Jean de la Marca, français de naissance, il s'y trouvait, en 1730, quatre bourgades populeuses et florissantes, appelées Sonomoro, Chavini, Jésus-Maria et Catalipango. Celle-ci fut détruite en 1737, par un cacique nommé Torote qui, après avoir cruellement mis à mort un frère lai et plusieurs Indiens convertis, s'avança jusqu'à Sono-

[1] Amich. p. 69. [2] *Id.* p. 76.

moro, où il massacra avec autant de barbarie, trois missionnaires [1]. Dès que le corrégidor eut appris ce tragique événement, il rassembla toutes les troupes qu'il put lever dans la vallée de Jauxa. Il se mit à leur tête, accompagné de quelques religieux, et pénétra dans le territoire montueux, où il étouffa la rébellion dont il punit sévèrement les chefs. Il fit ensuite élever un fort destiné à servir d'asile aux missionnaires et aux convertis. De grands arbres qui croissaient sur les montagnes fournirent le bois dont on se servit pour le construire. On y laissa en garnison quatorze soldats, bien fournis de munitions de guerre et de bouche.

En l'année 1736, les convertis de la tribu des Chichirènes furent établis dans deux bourgades, auxquelles on donna les noms de haut et de bas Parua. On rétablit en même tems celle de Catalipango. Au moyen des renforts de missionnaires qui vinrent d'Espagne en 1737, les conversions se multiplièrent tellement, qu'on fonda plusieurs bourgades [2], et

[1] Amich, p. 101.

[2] Les missionnaires qui vinrent d'Espagne en 1731 et en 1737, non-seulement maintinrent les missions rétablies par le Père François de Saint-Joseph, mais

que les missions de Santa-Cruz se soutinrent jusqu'à l'année 1751, qu'à l'instigation d'une indienne à laquelle il était attaché, le rebelle Jean Santos s'avança depuis Sonomoro jusqu'à la montagne de Sel, dans le dessein d'obliger les tribus des Chichirènes et des Andes à se soumettre à sa domination. Le fort manquant alors des armes et des munitions nécessaires, ne put soutenir un long siége [1]. Les convertis demeurant fidèles à Dieu et à leur prince, abandonnèrent leur pays, pour suivre les missionnaires. Ce fut ainsi que finirent les missions de Jauxa, qui avaient coûté tant de peines et de sang.

Le chemin d'Andamarca à Sonomoro par le confluent des rivières d'Enné et de Perene, se faisait autrefois en dix jours sur des mules; mais actuellement il est entièrement obstrué. Comme ce chemin, s'il était rouvert et rendu praticable, serait toujours extrêmement difficile et rude, et qu'en rétablissant les missions de la montagne de Sel, on pourrait, selon les renseignemens donnés par le Père Biedma,

y ajoutèrent encore, outre les deux Parua, seize autres bourgades qu'ils fondèrent dans le Pajonal. *Tena, lib. II, p* 182.

[1] Amich, p. 429.

s'avancer jusqu'à Sonomoro, le Père Sobreviela a pris, en 1789, la résolution de faire réparer le chemin qui conduit d'Ocopa à la vallée de Vitoc, par Monobamba. Il a pressé l'exécution de ce plan; et il a fait, avec l'autorisation du Gouvernement, relever la bourgade de Monobamba qui avait été détruite en 1744, pendant la révolte de Jean Santos. D'accord avec don Jean Romero Calvo, régidor de Jauxa, il a loué, pour les travaux nécessaires, cinq cents Indiens de la frontière, qu'il a entretenus et auxquels il a fourni des outils, aux frais de sa maison. Le chemin qui de Yauri, bourgade située à une lieue de Jauxa, conduit à Tambillo, bourgade qui est sur la lisière du territoire montueux, a été promptement réparé. La longueur en est de sept lieues. On a ensuite dégagé six autres lieues qui aboutissent à l'ancienne bourgade de Monobamba, dans l'agréable vallée de ce nom. Cinq nouvelles lieues ont été aplanies, pour établir la communication de Monobamba avec la vallée et le fort de Vitoc. Enfin on a bâti une église, une maison pour les ecclésiastiques, des casernes pour les soldats, et une maison de secours. Deux missionnaires ont été chargés de diriger l'établissement.

CHAPITRE VII.

Entrée dans le territoire montueux par Huanta. — Difficulté de ce passage. — Indiens fugitifs. — Massacre de plusieurs missionnaires en 1747. — Fondation de plusieurs bourgades. — Navigation sur l'Apourimac. — Nouvelles bourgades fondées près de Simariba.

En l'année 1677, le Père Biedma [1] cherchant pour aller à Sonomoro, un meilleur chemin que celui d'Andamarca dont nous avons parlé, s'avança jusqu'aux Andes de Tambo, bourgade située à sept lieues d'Huanta, et s'embarqua sur la rivière de Pampas ou de Cocharcas. Après avoir navigué durant six jours, il prit terre, parce qu'on l'assura que cette navigation le jetait très-loin de la ligne droite. Il passa les Andes d'Huanta et de Viscatan, et s'avança à travers le terrain brisé de Chonchagara et de Chiquia. De quelque côté qu'il tentât de pénétrer, il trouva l'entrée de plus en plus difficile et les montagnes toujours plus inaccessibles.

[1] Amich, p. 35.

En l'année 1738 [1], le Père Joseph Cavanes qui avait le même objet en vue, s'avança, accompagné de quelques personnes, dans l'intérieur du pays; et après avoir dirigé sa marche d'Ocopa vers Huancayo, Acopalca, Cochangara, Laloma, Surcoubamba, Tintaybamba, Palmapampa, Churubamba et Sanabamba, l'âpreté des chemins le fit retourner sur ses pas, sans qu'il eut recueilli d'autres fruits de ce voyage, que d'avoir baptisé les enfans de plusieurs Indiens qui s'étaient réfugiés dans le territoire montueux, pour échapper, soit à la justice, soit à la contrainte où ils étaient tenus dans les missions. Ainsi expatriés, ils habitaient entre des terres hachées et des marécages; et ils étaient dans un état de barbarie et d'ignorance, tel qu'ils différaient peu des sauvages.

En 1747, le Père Manuel Albaran [2] partit avec un autre prêtre et un frère lai, dans le dessein de chercher un passage plus facile pour gagner le territoire montueux, et de procurer ainsi le moyen de forcer le rebelle Jean Santos à se rendre. Etant descendu par les terres marécageuses d'Acon jusqu'aux bords de l'Apourimac, il fut, ainsi que ceux

[1] Tena, lib. II, p. 181. [2] Amich, p. 126.

qui l'accompagnaient, tué à coups de flèches, par des Indiens qui appartenaient aux tribus des Antis, des Simirinches et des Piros.

Lorsqu'on sut à Ocopa que les Indiens Antis ou Andes avaient, en 1778 et 1779, descendu plusieurs fois des montagnes par les marais de Viscatan et de Sanabamba, et qu'ils avaient témoigné le desir d'embrasser le christianisme, deux religieux se disposèrent à pénétrer par cette voie dans le territoire montueux. Ce furent les Pères Valentin Arrieta et Joachim Soler qui partirent en 1781. Ils élevèrent, l'année suivante, une chapelle dans les environs de la rivière de Jauxa, rivière que les Indiens appellent Mantaro. Plusieurs individus qui appartenaient aux tribus non civilisées visitèrent ces religieux, et montrèrent une docilité qui leur fit espérer qu'ils se convertiraient; mais par malheur les deux missionnaires tombèrent malades, et furent obligés de se retirer. En 1786, les Pères Bernard Ximénez, Berajano et Tadée Giles, se sont aussi rendus en ce lieu; mais au bout de quelques mois, le mauvais état de leur santé les a également contraints de s'éloigner, et la mission a été entièrement abandonnée.

Le Père Sobreviela résolut, lorsqu'il fut nommé supérieur du collége d'Ocopa, de faire longer les marais de Viscatan et de Sanabamba, pour pénétrer dans le territoire montueux; mais il en fut détourné par la difficulté du chemin, et principalement par l'espoir d'approcher plus promptement des nations idolâtres, en naviguant sur l'Apourimac, depuis la mission de Simariba. Nous allons retracer brièvement l'expédition qu'il dirigea.

En l'année 1784, les missionnaires d'Ocopa s'avancèrent par les terres basses de Tamboconga et de Sana jusqu'à la plaine de Saint-Augustin. Ils trouvèrent sur les bords de l'Apourimac plusieurs Indiens qui parurent charmés de les voir. En 1785, ces religieux édifièrent à une demi-lieue de la rivière que nous venons de nommer, une chapelle à laquelle ils donnèrent le nom d'Assomption de Simariba. Les sauvages s'y rendirent, les uns pour être instruits dans la religion chrétienne, et les autres pour se procurer des outils. Le Père Sobreviela visita cette mission en 1788. Ayant reconnu que le peu de progrès qu'on avait fait n'était dû qu'à la difficulté des communications, les Indiens habitant de l'autre côté de l'Apourimac, il passa cette rivière, et

fit bâtir à leur portée une maison et une chapelle, qu'il nomma Saint-Antoine d'Intate [1]. En même tems, il ordonna à trois missionnaires de descendre l'Apourimac, et d'enregistrer les Indiens qui résidaient sur les bords de cette rivière. D'après les observations qu'ils firent, il parut qu'il serait possible de fonder à des distances convenables, entre le point où la rivière de Pampas se jette dans l'Apourimac et celui où la Mantaro y tombe, six petits établissemens. Pour mettre ce projet en exécution, le Père Mathieu Mendez remonta, en 1789, au moyen des secours que lui fournit l'intendant d'Huamanga, l'Apourimac, l'espace de cinq lieues, et il parvint à convertir un grand nombre d'Indiens qu'il réunit dans une bourgade située sur le territoire des barbares, et à laquelle il donna le nom de Saint-Louis de Maniroato. Une chapelle et une maison y furent construites par les convertis, et par d'autres Indiens de la frontière. Dans le courant de l'année suivante (1790) on fonda, sous le nom de San-Buenaventura de Quiem-

[1] Cet établissement ne subsiste plus, parce que le plus grand nombre des infidèles ont passé du côté de Simariba.

piric, une nouvelle mission, à quatre lieues de Simariba, en descendant la rivière ; et en même tems, on rétablit la chapelle et la maison de cette dernière bourgade. Le Père Sobreviela a fait part de ces succès au gouvernement de Lima et à la cour de Madrid. Simariba est à vingt-huit lieues d'Huanta ; et l'on peut s'y rendre facilement sur des mules en cinq jours, en passant par Tambo, par Pulperia, par Tamboconga et Sana.

CHAPITRE VIII.

Passage de Chachapoyas à la jonction de la Moyobamba et de l'Huallaga. — Navigation du Maranon depuis Tomependa dans la province de Jaen, jusqu'au lac de Grand-Cocama. — Pongos ou détroits. — Description et désignation de ces passages. — Balses. — Description de ces barques. — Retour du lac de Grand-Cocama au port de Tomependa. — Difficulté de cette navigation. — Descente du Maranon depuis le lac de Grand-Cocama jusqu'à Tefé, établissement portugais. — Navigation de ce lac à Quito, et retour. — Entrée dans le territoire montueux par la corrégidorie d'Huamalies. — Bourgades de Playa-Grande et de Chicoplaya. — Entrée dans le territoire montueux par la corrégidorie de Pataz ou de Caxamarquilla. — Bourgade de Pachiza.

Pedre d'Ursoa et Lope d'Aguirre furent les premiers européens qui pénétrèrent dans le territoire montueux, en allant de Chachapoyas à la jonction de l'Huallaga et de la rivière de Moyobamba. Ce fut en 1560 [1], qu'ils firent cette expédition. Parvenus au confluent dont nous venons de parler, ils y construisirent

[1] Amich, p. 4.

cinq embarcations, dans le dessein de reconnaître le cours du Maranon. Mais Ursoa fut assassiné là par Aguirre, qui s'enfuit sur les vaisseaux. Nous avons dit ailleurs qu'il expia son crime sur un gibet.

La seconde entrée dans le territoire montueux eut lieu vers l'an 1650 [1]. Elle fut faite par le général don Martin de la Riba, qui conquit le territoire de Lamas et de Cumbasa. Il gouverna sa conquête, tout le reste de sa vie, c'est-à-dire, l'espace de trente ans. Après sa mort, le gouvernement des tribus des Lamistas fut joint à la juridiction de Chachapoyas.

En l'année 1685, le Père Alexandre Salazar, religieux Franciscain, fut de Chachapoyas jusqu'aux marais qui bordent la rivière d'Huambo. Il convertit là les Cheduas, les Alones et les Cholos [2]. Il les rassembla dans trois bourgades, qui formèrent long-tems une présidence sous le titre de Sainte-Rose d'Huambo. Elles ont été réunies à la province de Truxillo.

On compte plus de soixante et dix lieues depuis Chachapoyas jusqu'à la rivière d'Huallaga. Elles se font sur un terrain très-âpre, et la route est dangereuse. Cependant on peut,

[1] Tena, lib. 1, p. 305. [2] *Id. ibid.*

monté sur une mule, parcourir cet espace en seize jours. Il faut passer par les bourgades et lieux suivans : Taulia, Ventilla, Bagasan, point où commence le territoire montueux ; Almirante, Pucatambo, Visitador, Santo-Torribio, Moyobamba, Quilliarrumi, Calaveras, Bella-Visita, Potrero [1], Lamas, Cumbasa et Juan de Guerra, port où l'on s'embarque pour gagner la jonction de la Moyobamba et de l'Huallaga, navigation qui ne demande qu'un peu plus d'une heure [2].

Du port de Tomependa, bourgade située sur la Chinchipe, dans la province de Jaen, on descend en neuf jours à la ville du lac de Grand-Cocama. Les trente lieues qu'il y a depuis ce port jusqu'à l'embouchure de l'Imasa [3], se font dans des balses, en dix ou douze heures de tems. Cette vîtesse extraordinaire est l'effet

[1] Il faut deux jours pour se rendre de Potrero à Tabaloso.

[2] De Cumbasa au port de Juan de Guerra, il y a quatre lieues qui se font sur une belle plaine plantée d'arbres élevés. On peut faire ce chemin en deux heures et demie.

[3] Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a exécuté cette navigation. Cependant les Indiens de Tomependa s'en tirent avec beaucoup d'adresse; et elle épargne plusieurs jours de marche.

de la rapidité de la Chinchipe, de la Chachapoyas et du Maranon. On rencontre dans ce passage, les pongos de Rentema, de Counougiacou, d'Ujure, de Zinquipongo, de Puyaya (un peu au-dessous de la bourgade de ce nom), d'Yullpa, de Tariquisa, de Cacangarisa (celui-ci est le plus resserré de tous), d'Yamburana, de Moape, de Huangana, et seize autres dont nous omettons les noms. Les pongos [1] sont des détroits formés par de hautes falaises pendantes, et à travers lesquelles les torrens s'ouvrent des passages avec une telle violence, qu'ils occasionent des lames furieuses, des barres et des tournans qui engloutissent les balses. Ces embarcations sont composées de quinze morceaux de bois [2] d'environ trente-trois pieds de longueur, sur une largeur un peu moindre. Elles portent un tendelet de cannes qui est fort élevé et couvre la cargaison qui se fixe avec des

[1] *Pongo*, anciennement *puncu* dans la langue du Pérou, signifie porte. *La Condamine.*

(Note du traducteur.)

[2] Ce bois est pâle, mou et très-léger. Les Indiens l'appellent *balsa*, les Espagnols *canna veja;* et l'on conjecture que c'est la *ferula* des Romains. —*Ulloa.*

cordes [1]. Il y a aux extrémités et en plusieurs parties des balses, des pieux placés perpendiculairement, et auxquels les navigateurs s'attachent en passant les pongos. Ces barques sont alors submergées, mais elles se remettent promptement à flot.

Depuis l'embouchure de l'Imasa jusqu'à la bourgade de Barranca, la navigation exige cinq jours. Durant cet espace, on franchit les pongos de Cumbinama [2], d'Escurribragas [3],

[1] Ces cordes, ainsi que celles qu'on emploie pour lier les bois, sont tressées avec les fibres des tiges de la bejuc, plante du genre de celles qui rampent.

[2] On pourrait plus convenablement appeler *salto* (saut) que *pongo*, le détroit de Cumbinama. Le fleuve rencontrant là un obstacle qu'il ne peut surmonter, change de cours, et se précipite dans un rocher creux, de la moitié duquel il remplit la cavité. Dans sa chute soudaine, il lance des flots si furieux et si hauts, qu'on est obligé, sur-tout en remontant, de décharger les canots, et de les haler jusqu'à la rive opposée.

[3] Ce pongo est formé par une falaise en talus et demi-circulaire. Le fleuve s'étend dans cette courbe où l'eau paraît être en stagnation. Cependant elle fait effort pour couler du côté opposé à celui par lequel elle est entrée; mais elle est repoussée par les rochers, qui la renvoient avec force vers le courant. Il s'ensuit des rejaillissemens et des tournoiemens; et pour les

d'Huaracayo [1] et de Manseriché [2]. Lorsqu'on a passé ce dernier, on arrive à Borja, où on loue une barque ou un canot. Le reste de la navigation par le Maranon, est extrêmement agréable, et ne présente pas le moindre danger. Il ne faut pas plus de trois jours pour se rendre de la Barranca au lac du Grand-Cocama.

Le retour du lac à Tomependa est plus désagréable et plus difficile. La navigation de ce premier point à la Barranca, demande

éviter, les Indiens sont obligés de haler, le long de la rive, leurs embarcations, avec des cordes de bejuc.

[1] Il y a dans ce pongo ou ce détroit, le même risque à courir que dans le précédent, avec cette différence toutefois, que les falaises de l'une des rives sont unies et si glissantes, que les Indiens ne peuvent se soutenir dessus pour haler leurs canots, en remontant le fleuve. En conséquence, ils sont obligés d'attendre que le courant ait fait cesser le tournoiement.

[2] C'est un détroit de près de deux lieues de longueur, que forment deux falaises parallèles, par lesquelles le fleuve est tellement resserré, qu'il n'a plus qu'environ cent trente pieds de largeur, quoiqu'avant sa jonction avec la rivière de Santyago, il en ait plus de seize cents. Le rejaillissement continuel des vagues contre les rochers, y a creusé de profondes cavernes, qui sont divisées en plusieurs compartimens, et semblent former des chambres, des salons, des galeries, etc.

six jours, et il en faut huit pour se rendre à Borja. Le troisième jour, on rencontre un torrent appelé Onoaga. On commence à voir là, quelques pierres éparses; et les moustiques et les cousins, jusqu'alors si incommodes, cessent de tourmenter le voyageur. Après avoir passé un circuit que fait le fleuve, on trouve un second torrent qui est nommé Sapape. En suivant une autre courbe, on rencontre un troisième torrent qui est celui de Payguero. Après deux autres sinuosités, il y en a un quatrième, qu'on appelle Vacas. Quatre autres torrens, qui sont ceux de Chote, de Platero, de Fatiga et de Calenturas, se jettent dans le fleuve par les autres courbes qu'il décrit. Enfin, le neuvième et dernier torrent, qui est le Pedregal, tombe dans le Maranon, au pied de Borja. La navigation, près de ces torrens, est extrêmement difficile. Lorsqu'on remonte, il faut ranger le bord pour n'avoir pas à lutter contre le courant très-fort qui se trouve au centre du lit du fleuve. Comme dans toutes ces passes il y a peu d'eau près des rives, il est nécessaire de soulever de tems en tems l'embarcation avec des léviers, et de la pousser jusqu'à ce qu'on trouve une profondeur suffisante. On

se rend à Santyago par le détroit de Borja, en un jour; au pongo d'Huaracayo, en quatre jours; à celui d'Escurribragas, en deux jours; à celui de Cumbinama, en trois jours; à l'embouchure de l'Imasa (arrivé à cette petite rivière, on quitte le Maranon), en un jour; et au port de Tomependa, par la Chuchunga, en deux jours. Il y a de ce port jusqu'au passage, deux journées de chemin, qu'on fait par terre, en traversant d'épaisses forêts et des marécages; et du passage, lieu ainsi nommé parce qu'on y traverse le Maranon dans une balse, pour se rendre à Pomara, on atteint Tomependa en un jour, sur une mule, et en deux jours à pied.

On a, vers la fin de la relation du voyage du Père Sobreviela, parlé du tems nécessaire pour descendre en canot depuis le lac de Grand-Cocama jusqu'à Tefé. Ces détails ont été communiqués à ce missionnaire, par don Jean de Salinas Zenitayoga, commandant de la quatrième division des limites du Maranon, et vice-gouverneur de la province de Maynas, etc. Cet officier connaissait parfaitement la navigation du fleuve, pour l'avoir exécutée pendant plus de douze ans. Les remarques suivantes ont été faites sur les

lieux, par le Père Sobreviela lui-même. Si l'on navigue dans de grosses barques chargées de marchandises, et si l'on ne fait route que douze heures sur vingt-quatre, il faut vingt jours pour descendre depuis le lac jusqu'à Tefé. Les canots parcourent cet espace en huit jours. La navigation de Tefé jusqu'au lac demande près de soixante jours. On met pour se rendre de ce port à celui de Caysara, un jour; à Tentevoa, sept jours; au port de Matura, huit jours; à San-Pablo, trois jours; à Yaguari, six jours; à la frontière de Tabalinga, un jour et demi (toutes ces places appartiennent aux Portugais); à celle de Loretto (là commencent les bourgades des missions des Maynas), deux jours; à Camucheros, trois jours; à Pevas, quatre jours; à Napeanos, cinq jours; à Omaguas, trois jours; à San-Regis, trois jours et demi; à Urarinas, neuf jours; et au lac trois jours. Total, cinquante-neuf jours.

Le docteur Mariano Salazar, recteur d'Yurimaguas, à qui le Père Sobreviela a été redevable de toutes les choses nécessaires pour descendre l'Huallaga, lui a communiqué les renseignemens suivans, pour remonter du lac de Grand-Cocoma à Quito, et pour le retour.

Ce fut l'expérience qui les dicta. Du lac, on passe dans le Maranon par l'Huallaga; et en quatre jours, on remonte jusqu'à l'embouchure de la Pastasa. En naviguant sur cette rivière, on atteint en un jour, le port de Santander. On parvient à la bourgade de Pinches en douze jours; à celle d'Andoas, en deux jours; et à celle de Canelos [1], en vingt jours. On acheve le voyage par terre. De Canelos, on met huit jours pour se rendre aux Bains. Des Bains on va en un jour et demi à Hambato. D'Hambato on va à Tacunga, en un jour; et de Tacunga à Quito, en deux jours. Le retour est beaucoup plus prompt, car il n'exige que vingt-sept jours et demi. Il faut douze jours et demi, pour se rendre par terre à Canelos. On met sept jours à descendre de ce dernier point, à Andoas par la Bobonaza. La navigation d'Andoas, à l'embouchure de la Pastasa, demande six jours. De là on gagne le lac en deux jours. Il faut donc moins de tems pour aller de Lima au lac de Grand-Cocama, que de celui-ci à Quito; et l'observation s'applique également au retour. En

[1] Après avoir mis un jour à remonter depuis Andoas, on quitte la Pastasa, et l'on continue la navigation par la rivière de Bobonaza.

conséquence, on ne met que vingt-trois jours pour s'y rendre de Lima, et que trente-neuf jours pour le retour, en l'exécutant de la manière suivante : Pour aller du lac à Yurimaguas, trois jours ; d'Yurimaguas au confluent de la Moyobamba et de l'Huallaga, sept jours ; de ce confluent à celui de la Huyabamba aussi avec l'Huallaga, trois jours ; et de là au port del Valle, deux jours ; de ce port à Sion, un jour ; de Sion au port de Pampa-Hermosa, trois jours ; et de Pampa-Hermosa à Playa-Grande, huit jours. Le Père Sobreviela a fait, en quatre jours, le chemin de cette dernière ville à Huanuco ; et celui d'Huanuco à Lima, en huit jours ; l'un et l'autre par terre.

On peut, par la corrégidorie d'Huamalies, atteindre la rivière d'Huanuco, en se rendant de Chavin au port de Chicoplaya. Le chemin est de vingt-huit lieues, dont on fait vingt-six sur des mules, et en cinq jours. Les lieux où l'on s'arrête sont : Tantamayo, Carpa, Santa-Rosa, Chiparo, Monzon et Chicoplaya. Le port de cette bourgade en est à deux lieues, qui se font à pied. De ce port à Playa-Grande, il y a neuf lieues qu'on fait sur la Monzon ; et on en compte quatre et demie jusqu'à la jonction de cette rivière avec celle d'Hua-

nuco. La ville de Playa Grande a été fondée en 1782, par un petit nombre d'Indiens qui appartenaient aux missions de Couchero, et par plusieurs autres indigènes, venus des missions de Caxamarquilla. Elle a constamment reçu les secours spirituels des missionnaires du collége d'Ocopa. La bourgade voisine, celle de St-François de Monzon ou de Chicoplaya, a été fondée trois ou quatre ans avant l'autre. Don Mathias Abadia ayant pénétré jusqu'à la Monzon, trouva dans les environs quelques Indiens, qu'il engagea par des promesses et des présens à seconder son dessein, et à placer leurs huttes sur les bords de cette rivière.

L'origine et les progrès des missions de Caxamarquilla ayant été parfaitement retracés, il suffira de dire qu'on a pratiqué trois chemins [1] qui conduisent de cette corrégidorie à

[1] Il n'y a peut-être en aucune partie du monde, d'aussi mauvais chemins que ceux qui se trouvent dans les contrées intérieures du Pérou. Les passages les moins incommodes, les moins dangereux, sont sur les pentes des montagnes, et semblent former plutôt d'étroites corniches placées à la cime des Cordillères, que des chemins tracés pour les voyageurs et pour les bêtes de somme. Les descentes rapides, ou les petits ballons, selon l'expression du pays, les quartiers de pierre et les

la rivière d'Huallaga. Par le premier chemin, on fait en sept jours, à pied, ou dans un hamac porté par des Indiens, les quarante lieues qu'il y a de Tayabamba à Pampa-Hermosa.

précipices ne sont rien en comparaison des *barbacoas* ou des mauvais pas. Au milieu de la descente, la tête d'un homme forme avec celle du cheval ou de la mule sur laquelle il est monté, un angle obtus, dont la base est le chemin même. D'après cela, on doit juger que le danger du voyageur s'accroît à mesure qu'il s'avance sur un plan presque perpendiculaire. S'il a la moindre distraction, ou si sa monture fait un faux pas, il tombe dans l'abyme.

Les barbacoas consistent en deux perches qui sont posées sur les saillies de rocher les plus avancées. Ces ponts sont si faibles qu'ils tremblent, et souvent ils plient sous le poids du passager. D'un côté s'élève ordinairement une montagne inaccessible, et de l'autre côté sont des précipices d'une lieue et demie de longueur, et au bas desquels coule une rivière qu'on ne peut apercevoir du point élevé où l'on se trouve placé. Le voyageur, lorsqu'il est pour la première fois prêt à passer un de ces ponts, ne peut s'empêcher de songer qu'il serait plus sûr de doubler le cap de Horn. Ceux qui ont fait le chemin de Huanuco à Cuzco, peuvent confirmer cette assertion.

Pour diminuer le danger, pour améliorer les chemins et pour en ouvrir de nouveaux, on a formé divers projets, d'une exécution plus ou moins coûteuse, selon les vues particulières des auteurs; mais il n'en a pas

Le second chemin passe par les bourgades de Sion et del Valle. Il est de cinquante lieues, et on peut le faire en huit jours, soit à pied, soit dans un hamac. Le troisième conduit de Capellania à Pajaten, et est à-peu-près aussi

encore été présenté un seul qui ait mérité d'être adopté. Presque tous ceux qui ont hasardé leurs conjectures sur ce point, ont proposé d'avoir recours au *mita*, ou au service forcé des Indiens, et à une augmentation de droits sur certaines marchandises.

Désirant d'être utile à son pays, et de faire tourner au profit du Pérou, le seul avantage pécuniaire qu'elle eût retiré jusqu'alors de la circulation du mercure péruvien, la Société académique, après en avoir obtenu l'agrément de l'autorité suprême, avait, conformément à la coutume des académies d'Europe, invité toutes les personnes instruites à lui transmettre le résultat de leurs méditations sur l'amélioration des chemins. En conséquence, elle avait promis une medaille d'or du poids de onze onces, avec une chaîne et un anneau de même métal, pour la dissertation où l'on aurait le mieux traité ce sujet. Une medaille d'argent, du même poids, devait être donnée à celui qui aurait obtenu l'*accessit*. Les discours devaient être remis, le 30 mars 1792, et être examinés par treize personnes. Il n'y en a eu d'envoyé qu'un seul, qui a été composé par un habitant de Chachapoyas dans le territoire des montagnes, contrée d'où l'on n'attendait rien. Ce discours n'était pas sans mérite. Cependant il n'a pas été jugé digne de l'un ni de l'autre prix offert par la Société.

long que le précédent. De Pajaten, on descend en un jour et demi, dans un canot, jusqu'à Pachiza, bourgade qui a été fondée en 1790, afin que ceux qui navigueraient sur l'Huallaga trouvassent un lieu où ils pussent se reposer, et se pourvoir des vivres dont ils auraient besoin.

CHAPITRE IX.

Voyage de Chavin à Chicoplaya. — Vastes cavernes. — Belles plaines. — Rivière de Santa-Rosa. — Sol des bords de cette rivière. — Lac de Negrococha. — Marécages de Chapacra. — Productions de cette contrée. — Grands pajonales. — Rivière de Monzon. — Village de Chipaco. — Rivière d'Aucantagua. — Monzon. — Décadence de cette bourgade. — Mines des environs. — Chicoplaya. — Idée générale de toute cette contrée. — Etendue dont elle est. — Ressources qu'elle offre. — Conduite à tenir pour les mettre à profit.

Lorsqu'on a quitté Chavin de Pariaca par le nouveau chemin [1], on fait quatre lieues pour se rendre à la bourgade de Xican, après laquelle, pour arriver au *tambo* [2] de la Vierge, on traverse un terrain fertile qui a une lieue d'étendue, et abonde en pâturages. Là, commencent les hauteurs escarpées qui forment la frontière du territoire montueux; et le

[1] Ce chemin a été ouvert en 1789, par don Juan de Bezares. Voyez *tableau du Pérou*, chap. XVII.

[2] L'institution de ces tambos, ou de ces lieux de repos, ressemble à celle des caravanserais de l'Orient; et le public en a l'obligation aux missionnaires.

froid devient plus sensible qu'auparavant. Une lieue et demie plus loin, une caverne spacieuse, creusée par la nature, et appelée Quisullomachai par les Indiens, offre un asile aux voyageurs, quelque nombreux qu'ils puissent être ; et, à peu de distance, ils trouvent en quantité de l'herbe pour leurs bêtes de somme. Si cependant on désire être plus commodément logé, on fait une autre lieue, et l'on arrive au tambo de Magrapata, où les pâturages sont également abondans. A un peu plus d'une lieue et demie au-delà de cette halte, est Palmamachai, où commence le territoire montueux. On y trouve également des herbages ; et les rochers y présentent des cavernes où l'on peut se loger très-commodément. Il y a aussi des huttes qui ont été construites par les guides. Un quart de lieue plus loin est Querecoto, que pourraient faire qualifier de bourgade les huttes nombreuses qu'y ont élevées les ouvriers qui ont travaillé à faire le chemin. Dans l'espace d'une lieue et un quart, qui sépare Querecoto de Pucliartambo (agréable tambo), se présentent plusieurs belles plaines qui sont susceptibles de culture, et où l'on voit encore des vestiges de plantations et des huttes en ruine. Après avoir fait une

autre lieue, on arrive au bord de la rivière de Santa-Rosa, qu'on passe sur un pont commode. Là, le sol et la température sont très-convenables à la culture des bananiers, des cannes de sucre, etc. En conséquence, on y a fait une belle plantation depuis l'ouverture du nouveau chemin. A un peu plus d'une lieue de ce point, se trouve l'emplacement du lac de Negrococha qui a été desséché, et autour duquel sont de bonnes terres arables, et des huttes abandonnées par les anciens propriétaires. Au bout d'une autre lieue on atteint les vastes marécages de Chapacra, au milieu desquels était une ville indienne qui portait ce nom, et était très-peuplée. La beauté du site et l'heureuse température de l'air invitent à la relever. La fertilité de ces terres basses, où croît l'arbre au quinquina, et particulièrement celui qui donne l'écorce jaune, les rend propres à la culture de l'indigo, du tabac (d'une espèce aussi belle que celle de la Havanne), de la cochenille, qu'on peut y recueillir toute l'année, du riz, et en général de toutes les plantes grasses, comme l'indique la nature, sans le secours de l'art. Don Jean de Bezares a déjà préparé le sol pour un établissement qui doit être appelé San-Carlos. A un

peu plus d'une demi-lieue, coule la rivière d'Yanamayo, au-dessus de laquelle, à égale distance, on traverse le pont que Bezares a jeté sur le Xincartambo. Là, commencent les grands pajonales [1] du territoire montueux. Ils sont si étendus qu'ils pourraient nourrir plusieurs milliers de bestiaux. Après avoir fait encore une demi-lieue, on arrive au pont de Chinchima sur la Monzon. C'est là que se terminent les onze lieues du nouveau chemin ouvert par Bezares. Les plantations et les hautes herbes s'offrent constamment à la vue, dans cet espace.

Depuis Chinchima on suit le bord de la Monzon, et à la fin de la seconde lieue, on arrive au village de Chipaco, où résident vingt-six chefs de famille, les uns métis, les autres Indiens tributaires. Le sous-recteur, le collecteur et le subdélégué visitent ce village, une fois l'année. Malgré la fertilité naturelle des vastes marécages qui l'environnent, et qui sont propres à tout genre de culture et à nourrir du bétail, les habitans pouvaient passer pour pauvres autrefois. Des préjugés les privaient de la meilleure partie de leur nourriture, et particulièrement des grosses fèves

[1] Ce sont des terrains couverts d'herbes hautes.

et des yucas. Ils se figuraient que les unes donnaient la gale, et que les autres desséchaient le sang. Bezares est parvenu en partie à les faire changer d'opinion, et a introduit parmi eux plusieurs sortes de productions, et particulièrement l'anil, qu'il a fait venir de Nicaragua.

A une demi-lieue de Chipaco, coule l'Aucantagua. Cette rivière prend sa source dans le sud, et traverse de vastes et fertiles marécages qui communiquent avec les hautes terres. Il y avait autrefois dans ce canton plusieurs bourgades habitées par des Indiens civilisés. On y remarque toujours les vestiges du chef-lieu, qui était appelé Chancaran. On y voit les restes des ouvrages construits pour purifier le minerai d'or et d'argent des mines voisines. Il était facile de tracer un chemin de là jusqu'à Xacas, bourgade de la juridiction de Chavin. Les Indiens reconnaissant combien une telle entreprise serait utile à la corrégidorie de Huamalies, ont librement offert leurs services à leur principal magistrat, don Jean de Bezares; et ils ne lui ont demandé que de leur fournir les vivres et les outils dont ils auraient besoin. Bezares a accepté leur proposition, et sous peu de tems,

l'opération commencera [1]. De la rivière d'Aucantagua à la bourgade de Caunarapa, il y a une lieue ; et des plantations de coca et d'autres productions utiles font juger de la fertilité du pays. Deux lieues plus loin, est Monzon, bourgade située sur la rivière du même nom. Elle pouvait autrefois se vanter d'une population considérable ; mais aujourd'hui, elle ne contient que quelques métis, et six chefs de famille d'Indiens tributaires. Il y a aux environs plusieurs veines métalliques. On en exploite quelques-unes. Une petite lieue après Monzon, on entre dans la plaine de Poucara, ce qui signifie plaine de sang, dénomination due à une bataille que l'on prétend y avoir été livrée entre les Espagnols et les barbares. On voit encore les ruines de la bourgade qu'habitaient ceux-ci. Elles se trouvent sur la rive droite de la Monzon, lorsqu'on redescend cette rivière.

Un peu plus haut que la plaine de Poucara, est le grand *quebrada* (terrain marécageux), d'Insura, qui est si vaste et si long qu'on pourrait le qualifier de vallée. Il renfermait précédemment plusieurs bourgades, dont on voit toujours les ruines, et dont les principales étaient Insura, Paucaco et l'Ascension.

[1] Cet itinéraire a été tracé en 1791.

Don Jean de Bezares voyant avec quelle facilité on pourrait tracer un chemin jusqu'à la bourgade de Patairrhondos et à la ville d'Huanuco, dressa un plan qu'il présenta au vice-roi, en lui faisant sentir les avantages qui résulteraient d'une pareille entreprise. La nécessité de communiquer l'affaire au corrégidor ayant occasioné des retards, Bezares a fait commencer les travaux. Trois lieues au-delà de la plaine de Poucara, on arrive, toujours sans quitter les bords de la rivière, aux ruines de la bourgade de Pampeteco, qui donnait son nom à la vallée, et où les Jésuites avaient leur dernière mission. Bezares y a introduit la race des bœufs noirs, qui ne peut manquer de prospérer dans un pays qui abonde en excellens pâturages, et qui est bien administré. Ce magistrat s'occupe actuellement à prendre les moyens de faire accroître la population du premier établissement de Chicoplaya, qui est à une lieue de Pampeteco.

Dans les espaces déjà découverts, on trouve des terrains élevés et d'une étendue considérable, sur lesquels croissent les arbres qui donnent le quinquina. Ces arbres étaient inconnus aux anciens habitans des cantons montueux. On pourrait faire, sur différens points, des

plantations de cacao d'une qualité supérieure, qui au bout de trois ans donneraient annuellement deux récoltes. On transporterait cette production à moins de frais à Lima, que le cacao qu'on y fait venir de Guayaquil. L'anis s'y recueille en tout tems; et les cannes de sucre y mûrissent dans l'année. On dit que le tabac de ce pays est de si bonne qualité, qu'on pourrait le cultiver pour en faire un article de commerce, ce qui épargnerait au Pérou les sommes considérables que le royaume envoie à la Havanne. Il y a des terrains parfaitement propres à la culture du riz, des fèves, des amandes, des plantes potagères de toutes les espèces, et des fruits pour le dessert, y compris les ananas. On pourrait y élever des troupeaux en nombre suffisant, non-seulement pour fournir aux besoins de ceux qui exploitent les mines des environs, mais encore pour alimenter la capitale, qui tire de Conchucos, lieu plus éloigné, une partie des bestiaux nécessaires à sa consommation. Le maïs réussit parfaitement dans toute cette même contrée; et la plante y est si productive, qu'on n'en trouve pas un seul épi, qui ait moins d'un pied de longueur. On ne peut y cultiver le froment qu'à Cha-

pacra ; mais comme on s'en procurerait à bon marché des hautes terres, et que les Indiens préfèrent au pain, les yucas, qui acquièrent beaucoup de grosseur dans ce pays, l'inconvénient se ferait peu sentir. Les yucas y sont excellens, soit rôtis, soit bouillis. Il en est de même des bananes. Il y a plusieurs variétés de celles-ci, et toutes y sont délicieuses; mais on y remarque sur-tout les petites bananes rouges de Taïti, qu'on y a déjà introduites.

Nous ne parlerons pas de la cire, du miel, des arbres singuliers, ni des autres productions précieuses qu'on trouve dans le pays. Nous ne dirons rien non plus des riches *laoudecos* [1] d'or, ceux-ci n'ayant été soumis à aucune épreuve par Bezares, qui était si fortement occupé de son entreprise, qu'à peine avait-il eu le tems de jeter un nouveau coup-d'œil sur les mines qu'il avait découvertes. Mais nous ne pouvons passer sous silence ici la cannelle, dont, si l'on voulait, on retirerait un si grand profit, ni les baumes, ni la vanille, ni d'autres productions sans nom-

[1] On les nomme ainsi, parce que les Indiens tirent l'or du sable des rivières, en le lavant dans des petits puits creusés à cet effet.

bre, que l'on peut tirer de la Pampa-del-Sacramento, et principalement de la partie située du côté de la Cordillère qui l'entrecoupe. Il est à présumer aussi que les Indiens convertis qui habitent les deux bourgades fondées par les religieux Franciscains, prêteraient leur aide pour les récoltes, si l'on établissait un commerce d'échange.

Quelle est, parmi les anciennes provinces du royaume, celle qui pourrait se vanter d'avantages égaux à ceux que possède cet espace de terre inutile ? Le passage étant libre, on peut peupler ce territoire montagneux, et établir des communications entre les nouveaux colons, sur un terrain de près de soixante lieues de longueur en suivant la frontière de Huamalies, et de vingt-deux de largeur. S'il est certain que la population s'accroît à proportion de la quantité des productions, combien ne s'augmentera pas celle du royaume, lorsqu'on aura rétabli les bourgades de ce pays, qui n'ont plus rien à redouter des barbares, et où un Espagnol, quelque délicatement qu'il ait été élevé, pourrait trouver un séjour agréable et commode. Un capital de quelques piastres pour commencer ses spéculations, lui procurerait

promptement des richesses considérables. Si quelqu'un, à l'exemple de don Jean de Bezares, entreprenait de faciliter ces entrées par les corrégidories de Cuzco, de Guamanga, de Jauxa, de Tarma, d'Ambo et de Pataz, la vice-royauté de Lima ne pourrait-elle pas se promettre de trouver l'équivalent de ce que lui a fait perdre le démembrement qu'elle a éprouvé pour l'érection de la vice-royauté de la Plata? L'entrée dans le territoire montueux, de laquelle il a été question ci-dessus, n'est pas la seule que le digne Bezares ait rendue facile. Nous avons dit qu'il en a commencé une par laquelle on pourra se rendre de Paucaco à Patairrhondos et à Huanuco. Enfin, il est convenu avec les Indiens d'ouvrir un troisième chemin, qui conduira du vieux Chaucaran à Xican, bourgade située près de la frontière de la corrégidorie de Huamalies. Les missionnaires ont de leur côté commencé à établir des communications; mais, quelque secondés qu'ils soient par les convertis, leur pauvreté évangélique détruit l'effet de leur zèle. Il est donc nécessaire que les particuliers aisés s'engagent en des entreprises de ce genre, dont certainement ils retireront de plus grands avantages que d'un commerce

partagé entre un grand nombre de personnes, tel que l'est celui des capitalistes. Mais on doit se rappeler sans cesse qu'il ne faut ni forcer le travail des Indiens, ni se permettre aucune fraude envers eux, ni leur donner la valeur d'une aiguille qu'ils ne l'aient payée d'une manière quelconque, ne fût-ce que par un simple caillou. On doit sur-tout leur faire connaître l'excellence de la religion chrétienne. C'est par une telle conduite que Bezares s'est acquis la bienveillance des indigènes, et qu'il est parvenu à exécuter des plans qui, sans cet avantage, auraient exigé des milliers d'hommes, et des sommes immenses.

CHAPITRE X.

Second voyage du père Narcisso Girbal y Barcelo à Manoa en 1791. — Dispositions du père Sobreviela pour assurer les succès de ce voyage. — Départ de Lima. — Arrivée à Huanuco. — Le père Girbal y trouve ses compagnons de voyage. — Départ d'Huanuco. — Obstacles en route. — Débordement des rivières. — Perte d'un bateau. — Arrivée à Laguna. — Le père Girbal part pour l'Ucayal. — Il arrive à l'embouchure de cette rivière. — Il la remonte seul. — Il rencontre les Conivos. — Il en est bien reçu. — Ses compagnons le rejoignent. — Il poursuit son voyage, et trouve d'autres Conivos. — Ces indiens lui demandent de leur donner un chef. — Il se rend à leurs prières. — Rencontre des Panos. — Les pirogues des Indiens accompagnent le père Girbal. — Arrivée à Sarayacu. — Joie tumultueuse des Indiens. — Une femme rétablit l'ordre. — Les pères prennent possession de leur couvent. — Augmentation de population à Sarayacu. — Le père Girbal prend des informations sur le Carbunculo. — Observations sur le cannellier d'Amérique. — Bon état de la mission.

Les relations des voyages des pères Sobreviela et Girbal [1] font connaître le zèle infati-

[1] *Voyez* tome 1, page 347.

gable de ces ardens missionnaires, et la disposition de tous les payens qui habitent les fertiles plaines *del Sacramento*, à embrasser notre sainte religion. A la fin de la précédente relation, on a parlé du nouveau voyage que le père Girbal était dans l'intention d'entreprendre ; cette annonce avait excité l'attention du public, curieux de connaître le résultat de cette entreprise : aidée de la protection manifeste du ciel, elle ne pouvait qu'être heureuse. Le roi d'Espagne avait donné les ordres les plus précis pour qu'on favorisât ce projet. Notre illustre chef qui a le talent particulier de prévoir les intentions bienfaisantes de son souverain et de les remplir avec sagesse et énergie étend sa main protectrice sur les missionnaires, anime et soutient leurs efforts. D'ailleurs, quoique les gouvernemens du Pérou et de Maynas soient soumis à des chefs différens, ce qui pourrait retarder l'activité des religieux, la paralyser, et même la rendre inutile, il n'en résulte cependant aucun effet fâcheux ; car heureusement il se trouve à la tête de ce dernier pays un digne gouverneur, don Francisco de Requena, qui s'empressa de protéger les travaux des missionnaires.

Ce fut sous des auspices aussi favorables que le père gardien, Manuel de Sobreviela, fit tous les préparatifs nécessaires pour assurer le succès du second voyage du père Girbal. Il lui adjoignit le père Bonaventure Marquez, religieux rempli de zèle. Il rassembla une grande quantité d'outils propres à cultiver la terre et à abattre le bois, ainsi que des bagatelles et des étoffes que les Indiens estiment le plus. Pour obvier au manque des outils qui pouvaient se perdre, s'user ou se briser, il donna au père Girbal une forge complète, et le fit accompagner par le frère lai Juan Dueñas, excellent charpentier, et par deux maîtres forgerons de Tarapoto et de Cumbaza. Voulant assurer le succès de son ouvrage, il parcourut tous les journaux manuscrits des anciens missionnaires qui avaient visité Maynas et Manoa; il y rechercha les causes qui les avaient fait réussir ou échouer, et y étudia les moyens les plus certains de gagner les peuples de ces contrées, et les règles les plus sages pour s'assurer de leur fidélité. Aidé de tous ces matériaux, il composa une instruction qui devait être le code de ses missionnaires.

A présent laissons parler le père Girbal.

Pourvu par mon prélat, le père Manuel

Sobreviela, de tout ce que je regardais comme nécessaire pour entreprendre notre voyage à Manoa, pour y fonder une église et un monastère, et pour y faire des présens aux Indiens; et muni des leçons salutaires et des avis sages que ce respectable chef me donna relativement à ma conduite envers mes compagnons et envers les infidèles, je partis de Lima, le 13 juillet 1791, pour aller à la ville d'Huanuco. Quoiqu'elle ne soit qu'à soixante lieues de la capitale, et que j'eusse pu faire ce trajet en huit ou dix jours, je n'y arrivai que le 29; parce que, peu de temps après être entré à Casa-Cancha, je fus attaqué d'un vomissement si violent, que je crus que j'en allais mourir; il me dura plusieurs jours. Enfin Dieu vint à mon aide, et j'arrivai bien portant à Huanuco. Ce qui augmenta ma satisfaction, fut d'y rencontrer mes chers confrères et compagnons de voyage le père Bonaventure Marquez, et le frère Juan Dueñas qui, par ordre du père gardien, avaient quitté le collége d'Ocopa pour m'accompagner dans mon voyage à Manoa; ils étaient à Huanuco depuis le 21 juillet. Nous nous réjouîmes tous de notre heureux destin d'avoir été choisis pour aller porter la lumière de l'évangile dans

des contrées si éloignées et si dangereuses, et de pouvoir, s'il était nécessaire, sceller de notre sang la sainteté de notre foi.

Nous nous occupâmes à Huanuco à disposer notre bagage pour qu'il put facilement traverser les montagnes, et nous y achetâmes quelques objets que nous avions oubliés, comme du sucre, du savon, du vin pour dire la messe, etc. Je payai le tout avec les aumônes que je reçus des personnes pieuses. D'après la permission que le père gardien nous avait donnée, nous habillâmes un jeune blanc en frère lai, afin qu'il put nous accompagner jusqu'à Manoa. Il était natif d'Huanuco, et âgé de vingt ans. Il s'appelait Baltazar Barrera. Il avait un caractère honnête, et la crainte de Dieu, et était doué de beaucoup d'adresse, car il construit des autels et fait des images des saints : il est architecte, peintre et forgeron.

Malgré tout notre zèle et nos efforts pour équipper promptement vingt-quatre mulets dont nous avions besoin pour notre voyage, nous ne pûmes les réunir avant le 10 août, jour auquel nous partîmes en suivant la nouvelle route de San-Antonio-de-Playa-Grande. Etant arrivés à Huarapa, qui est à

six lieues de Huanuco, nous rencontrâmes le père président, Louis Colomer. Il était venu par la même route, et nous assura que nous ne pourrions pas passer avec nos mulets, parce qu'une montagne s'était écroulée, et bouchait le passage. Nous fûmes, à notre grand chagrin, obligés de retourner jusqu'à Cascay à trois lieues de là ; nous y prîmes le chemin d'Acomayo, afin de gagner le port de Cuchero, où l'homme qui passait les voyageurs nous retint onze jours avant de pouvoir nous transporter de l'autre côté. Nous ne trouvâmes dans ce port ni canots ni bateliers, quoique nous eussions fait dire que nous devions arriver de Playa-Grande pour traverser la rivière. Il nous fallut envoyer trois lamistas avec une barque à la découverte. Nous fûmes assez heureux pour qu'ils rencontrassent tous les habitans de Playa-Grande sur la rivière de Mouzon ; ils se rendaient à Tulumayo pour y prendre du sel. Nous reconnûmes la bonté de la divine Providence, en voyant que les lamistas arrivaient à temps, car autrement nous eussions été forcés de retourner à Huanuco. Les gens de *Playa-Grande* remontèrent jusqu'au port de *Cuchero*, et nous descendîmes dans leurs canots jusqu'au port de

Pampa-Hermosa, où mes compagnons restèrent avec tout le bagage, parce qu'il ne se trouva personne dans cet endroit. Le curé, le père Francisco Aranda, était allé à la nouvelle paroisse d'Uchisa pour y exécuter différens ordres que le père gardien lui avait donnés concernant l'achèvement de cet établissement. Pour éviter à l'avenir des difficultés qui occasionaient d'aussi longs retards, j'allai en avant dans un canot pour donner des ordres, afin que tous les Indiens eussent à se tenir prêts en nombre suffisant, et avec des provisions, dans tous les endroits où nous devions passer. J'arrivai à Sion, et je fis avertir le curé, le père Antonio Diaz, de tout disposer pour que les pères pussent aller à Pachiza avec leurs bagages. J'allai ensuite au port del Valle. Quoique le curé, le père Francisco Cumbreras, me dit que tous ses paroissiens nous attendaient avec impatience pour nous accompagner, et que quelques-uns des plus braves et des plus hardis s'offrissent à moi et m'assurassent qu'ils étaient fermement résolus de venir avec nous jusqu'à Manoa, je les remerciai de leur offre, et leur fis connaître que je n'avais pas besoin d'eux pour cette fois, puisqu'il était convenu qu'ils ameneraient les

pères de Sion à Pachiza. En outre, le vice-roi avait ordonné que vingt habitans des frontières de Tarapoto et de Cumbasa nous suivraient jusqu'à Manoa, y resteraient pendant six mois, et au bout de ce temps, seraient remplacés par vingt autres. De Valle, j'allai à Pachiza, où je dis en passant au curé, le père Vicente Gomez, de faire tenir ses gens tous prêts, et je continuai ma route vers Cumbasa, où je ne trouvai qu'un petit nombre d'Indiens, parce qu'ils s'étaient dispersés dans les montagnes, et s'y tenaient dans leurs cabanes. Je mis le plus grand zèle à les rassembler, afin de pouvoir choisir les plus convenables pour nous suivre à Manao, et y rester avec nous. Je rencontrai dans cet endroit don Nicolas Candamo, vice-gouverneur de Laguna, qui allait à Huanuco avec des canots chargés de différens effets, et montés de cent matelots. Il allait examiner la rivière et la position de Huanuco, afin que l'expédition du Marañon put s'y munir de ce qui lui était nécessaire; car les Portugais avaient interdit le commerce du fer, et de tous les autres objets dont l'armée s'approvisionnait [1]. Ce

[1] Il serait très-important et très-avantageux de faciliter les communications entre le Pérou et Maynas

militaire est un grand ami de l'ordre de Saint-François; il m'offrit tout ce que je pouvais juger utile et agréable pour nos pères, et me donna un ordre pour que les habitans d'Yurimaguas, le premier endroit de sa juridiction, eussent à nous procurer sur-le-champ des canots et des bateliers, ainsi que tout ce qu'il nous fallait pour aller à Laguna.

Les habitans de *Tarapoto* et de *Cumbasa*, qui devaient nous accompagner étant rassemblés, je me déterminai à n'en prendre que quatorze, quoiqu'ils témoignassent tous le plus vif désir de nous suivre, et que les femmes dussent rester seules dans les villages. Afin de tranquilliser les plus empressés, je dressai la liste de ceux qui dans six mois viendraient remplacer leurs camarades.

Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, nous partîmes, le 19 septembre, pour le port de *Juan-Guerra*. Mais durant toute notre navigation jusqu'à Laguna, le gonfle-

par Huallaga. De cette manière, on enlevera aux Portugais le profit qu'ils tirent de ces provinces; elles seront mieux pourvues de tout ce qui est nécessaire à leur subsistance et à leur défense. Le commerce d'exportation de ces contrées et du Pérou en deviendra plus considérable.

ment extraordinaire et prématuré de la rivière nous fit éprouver beaucoup de difficultés et de dangers, c'est pourquoi don Nicolas Candamo étant à la Saline appelée *Pilluana*, prit le parti de retourner à Laguna; car il craignait que lui et ses cent matelots, ne fissent naufrage, ou du moins n'eussent beaucoup à souffrir. Un grand canot chavira dans le torrent de Chumia; cet accident fit perdre deux cents arrobes de cacao et d'autres objets; deux hommes se noyèrent, et on ne retrouva que leurs culottes. Nous perdîmes presque au même endroit un bateau plat que j'avais fait charger de sel pour Manoa, à la première saline qu'on rencontre à droite en allant de Cumbasa à Huallaga; cet accident nous priva aussi d'une partie de notre fer, et d'autres effets; mais heureusement personne ne perdit la vie. Je dois avouer que jamais je n'ai eu autant de peur de me noyer que dans cet endroit dangereux. Ce qu'on nous raconta des périls qu'on y courait, tous les incidens qui nous retardèrent, et le gonflement extraordinaire de l'Huallaga, nous mirent quelque temps en désordre; mais nous nous consolâmes par l'idée que nous souffrions par la volonté de Dieu, et pour le salut de notre

prochain. Cette considération ranima notre courage pour continuer gaiement notre entreprise. Ordinairement on ne met que cinq jours pour aller de Cumbasa à Laguna, mais nous eûmes besoin du double de ce tems.

Enfin nous atteignîmes Laguna; mais là les causes de retard se multiplièrent. Nous n'y étions pas avec notre protecteur don Juan Salinas. Il était allé, par ordre de son commandant général, don Francisco Requena, à l'expédition de Tefé. Le soldat qui était resté en garnison dans cet endroit, nous dit qu'il n'avait pas la permission de nous fournir les canots et les autres choses qui nous étaient nécessaires pour notre voyage. Nous eûmes beau lui montrer la lettre du gouverneur qui nous promettait de nous aider en tout, nous ne pûmes pas l'engager à nous fournir ce que nous lui demandions. Dans cet embarras, Dieu voulut que le nouveau vice-gouverneur revint de son malheureux voyage à Laguna. Il donna aussitôt ses ordres pour qu'on nous procurât tout ce qui nous était nécessaire. Comme nous étions sur le point de nous embarquer, nous vîmes arriver un bateau de Tefé; il apportait la nouvelle que l'expédition revenait des frontières à Laguna;

qu'elle avait abandonné, le 1.er septembre, la ligne avancée, et que par conséquent elle devait déjà être sur les limites du territoire espagnol. Ce rapport, et les réflexions que me suggera la lettre du chef dont je viens de parler, me causèrent un vif chagrin. Voici ce qu'il me mandait : « J'espère qu'on m'en- « verra à l'avance un messager pour m'an- « noncer l'arrivée des missionnaires dans « l'Ucayal ; c'est pourquoi j'ai écrit au père « gardien, etc. ». Ignorant quels pouvaient être les motifs qui faisaient demander au vice-gouverneur, d'une manière si pressante, de lui envoyer un messager avant que nous entrassions dans l'Ucayal, je n'osai pas entrer dans cette rivière sans avoir accédé à ses désirs, et je me déterminai à attendre sa réponse aux Omaguas. Mais, après avoir mûrement considéré la chose avec le supérieur des missions et ses confrères, on jugea plus convenable que je lui allasse parler. Je m'embarquai, et je laissai des ordres pour que les pères poursuivissent leur voyage jusque dans l'Ucayal. Comme je naviguai nuit et jour dans un canot très-léger, je ne tardai pas à arriver aux frontières, où je rencontrai don Juan Salinas qui attendait l'expédition

sans pouvoir aller plus avant, parce que les Portugais s'y étaient opposés. La même cause me retenait aussi, lorsqu'il arriva un messager portugais apportant l'avis que l'expédition espagnole était déjà à San-Pablo, l'avant dernier endroit sur le territoire portugais, et à huit jours de navigation du lieu où nous nous trouvions. Le vif désir dont j'étais animé d'arriver enfin chez mes chers payens les Panos et les Manoas, la lenteur excessive que l'expédition mettait à venir, et le chagrin que j'avais de voir les pères retenus, sans pouvoir entrer dans l'Ucayal, engagèrent don Juan Salinas à me dire que je devais laisser en ce lieu une lettre pour don Requena, et partir pour l'Ucayal dans une grande barque qu'il me laisserait, et aller avec ma compagnie jusqu'à Manoa. Grâces à cette ressource, j'abordai heureusement à l'embouchure de l'Ucayal le 4 novembre. Les pères entrèrent dans notre barque avec tout notre bagage, et pleins de joie et d'allégresse, nous navigâmes sur l'Ucayal. Ce fut avec le même contentement que nous parcourûmes la moitié de la distance de l'embouchure de cette rivière jusqu'à Manoa. L'idée que la vue de notre barque pourrait causer de la surprise

aux Indiens, m'engagea à prendre les devants avec un canot léger, et à laisser en arrière la grande embarcation où étaient mes compagnons, ainsi que les canots des habitans des frontières; je leur recommandai de me suivre lentement.

Gai et joyeux, je remontais l'Ucayal dans mon canot, lorsque le 16 novembre j'aperçus tout à coup un certain nombre de pirogues des payens qui venaient à nous. Nous ne savions pas à quelle nation ils appartenaient, et nous craignîmes que ce ne fussent les féroces Casivos. Nous fîmes des signaux de paix, ils y répondirent sur-le-champ en poussant de grands cris de joie. En approchant, je m'aperçus que c'étaient des Conivos; quelques-uns me reconnurent, et crièrent aux autres qu'ils pouvaient avancer sans crainte, que c'était *nucumpapa*, ce qui dans leur langage, veut dire notre père. Hommes, femmes et enfans s'avancèrent en foule, serrés comme un essaim d'abeilles. Après qu'ils m'eurent embrassé avec des marques non équivoques de sincérité, je leur demandai, par le secours d'un truchement, où ils allaient. Ils répondirent qu'ils venaient au devant de moi, et que dans le cas où ils ne m'auraient

pas rencontré sur la route du Marañon et de l'Ucayal, ils avaient résolu de pousser jusqu'à Cumbasa, où ils croyaient me rencontrer, parce qu'ils savaient que j'étais curé de cet endroit. Ils me firent grand accueil, me regalèrent de leurs mauvais vivres, et me prièrent de passer la nuit sur le lieu même, car ils étaient épuisés par la grande chaleur. Je me rendis à leurs désirs, quoiqu'il ne fut pas encore midi. Deux heures s'étaient à peine écoulées, qu'il arriva un petit canot des nôtres. Ils me dirent que la grande barque n'était pas éloignée; en effet, elle parut à quatre heures du soir. Les Indiens y montèrent en foule, après qu'on les eut assurés qu'il n'y avait à bord ni soldat ni blanc.

Avant de prendre du repos, nous parlâmes du départ pour le lendemain. Ils me prièrent de ne point partir avant le point du jour, parce qu'ils avaient leurs femmes et leurs enfans avec eux, et que, malgré le clair de lune, leurs canots venant à heurter contre un pieu, ils pourraient chavirer, et causer la perte de quelqu'un. Je me rendis à une demande aussi juste, et je donnai mes ordres pour que la grande barque avec son équipage et les pères, et les autres canots, appareillassent au point

du jour. Quant à moi, je partis vers minuit, afin d'avertir les habitans du premier village, de crainte qu'ils ne fussent effrayés à l'arrivée de notre flotte.

Le 19, à dix heures du matin, je découvris une autre flotille composée des pirogues des Conivos. Ne sachant pas qui ils étaient, et craignant encore que ce ne fussent les Casivos, j'employai la même prudence que l'avant-veille, et je fis des signaux de paix. Ils furent répétés et accompagnés du bruit des trompes; mais ceux qui m'avaient reconnu crièrent aux autres pirogues de n'avoir pas peur, puisque c'était *nucumpapa*. Encouragés par cette assurance, ils s'approchèrent; et, après mille embrassades, et des témoignages de joie réiterés, nous allâmes tous à terre pour déjeûner. Pendant que leurs femmes s'empressaient à le préparer, ces bons Indiens, transportés de plaisir d'avoir trouvé celui qu'ils cherchaient, me firent entendre qu'ils n'avaient point de *couraca*, c'est-à-dire, de chef, et qu'il fallait que je leur en choisisse un qui les gouvernât, parce qu'ils étaient indécis sur le choix qu'ils devaient faire. Craignant de me tromper, et appréhendant les conséquences qui pourraient résulter d'une erreur de ma part, je refusai

leur offre ; mais leurs prières devinrent si importunes, que je fus obligé d'y condescendre. Je leur demandai quel était celui d'entr'eux qu'ils regardaient comme le plus propre pour les commander ; mais ils ne voulurent pas me le dire ; la raison en était toute simple, c'est que chacun désirait que le choix tombât sur lui. Dans cet embarras, je nommai *couraca* un homme d'environ cinquante ans ; je lui donnai mon bâton au nom du roi, et tous promirent de lui obéir.

Le 21, nous rencontrâmes encore une multitude de pirogues des Indiens appelés *Panos*, qui venaient aussi au devant de moi. Après les cérémonies accoutumées, leurs femmes préparèrent à boire pour moi et pour tous les habitans de Cumbasa et de Tarapoto qui étaient venus dans mon canot ; je leur proposai ce qui restait de ma table ; ils s'en montrèrent très-reconnaissans, ils en invitèrent d'autres à venir en manger, et leur offrirent leur *milcapa*. Après le repas, nous reprîmes notre navigation. Nous formions une flotte de plus de cinquante pirogues.

Le 25, nous aperçûmes une autre flotille qui nous attendait à mi-chemin de *Sarayacu* avec une abondante provision de vivres. Avant

d'arriver dans ce lieu, nous avions visité le premier village des *Panos*, où nous n'avions trouvé que des femmes ; les hommes étaient allés aux salines qui sont très-éloignées de *Manoa*. La grande barque qui portait les pères nous avait rejoint, et nous nous mîmes tous à ramer avec ardeur, afin d'arriver à tems au village de Sarayacu, terme de nos désirs. La vue d'un si grand nombre de canots sur la fameuse rivière d'Ucayal (car il y en avait environ soixante qui la remontaient), causait le plus grand plaisir ; car, pour ressembler parfaitement à une flotille de guerre, il ne manquait que des voiles aux pirogues qui suivaient la grande barque, comme leur vaisseau amiral.

Enfin, le 25 novembre à six heures du soir, nous arrivâmes au port et au village de la rivière Sarayacu. Une foule d'hommes et de femmes nous y attendaient, brûlans du désir et de l'impatience de nous embrasser. Ils poussèrent tous des cris de joie très-bruyans, en répétant continuellement le doux nom d'ami. Quelques-uns sautèrent dans mon canot avec tant d'impétuosité, qu'ils manquèrent de le chavirer, et peu s'en fallut que nous ne tombassions à l'eau. D'autres vinrent dans

leurs pirogues jusqu'à la grande barque pour embrasser les pères; d'autres enfin attendaient impatiemment que nous missions pied à terre pour nous serrer dans leurs bras. Au milieu de ce bruit et de ce désordre joyeux, la célèbre Ana Rosa éleva la voix et dit : « C'est « assez ; les pères doivent être fatigués ». A l'instant la multitude se tut, et précédés par Ana Rosa, les Indiens nous conduisirent en procession au couvent qu'ils avaient bâti conformément à la promesse qu'ils m'avaient faite, l'année précédente, lorsque je pris congé d'eux. Après que nous nous fûmes assis, Ana Rosa donna ordre au *couraca* de nous apporter du meilleur *chicha*[1], afin que les pères pussent en goûter. Tous les Indiens s'assirent par terre, et gardant le plus profond silence, ils étaient attentifs à tout ce qu'Ana Rosa disait ou commandait, et ils lui obéissaient ponctuellement. Ils avaient construit une église, me dirent-ils, mais le couvent n'était pas encore achevé, parce qu'ils avaient été attaqués d'une dissenterie contagieuse, dont quelques-uns étaient morts.

Le 26, nous fîmes porter tous nos effets

[1] On a déjà vu que c'est une boisson qu'on prépare avec le maïs.

à terre, et comme le couvent n'était pas entièrement clos, nous les déposâmes chez Ana Rosa qui les garda fidèlement. Ce même jour, tout le peuple se rassembla, nettoya la place du marché, aida à couper du bois, à l'apporter pour terminer le couvent, et à faire les divisions nécessaires pour chaque objet. Ils nous apportèrent des ignames, des bananes, du maïs et du mani, quoique la maladie qui les avait attaqués, et le grand nombre d'habitans des autres cantons qui s'étaient joints à eux, leur eussent occasioné une espèce de disette de ces productions. Ces bonnes gens nous apportèrent aussi du bois, de l'eau, et tout ce dont nous avions besoin; ce qu'ils continuèrent à faire tous les jours au moindre signe, et sans qu'il fut nécessaire d'user d'autorité. Le *couraca* attachait la plus grande valeur à un peu de similor dont je lui avais fait présent; il le mit au bâton que je lui avais donné au nom du roi. Il vient tous les jours matin et soir au couvent pour voir ce qui se passe. Ces Indiens se conduisirent très-bien envers les *lamistas*, les invitèrent à manger, et leur firent partager avec la plus grande libéralité tout ce qu'ils avaient. Nous avons commencé à nettoyer de mauvaises herbes

l'endroit où sont nos cabanes, et au moindre signe tous les Panos et les Conivos viennent nous aider dans notre travail. La famille d'Ana Rosa exerce la domination dans ce lieu, qui me paraît être un de ceux de la vallée de Jauja où les habitans sont les plus civilisés et le plus dociles. J'espère qu'avec l'aide de Dieu, ils resteront toujours tels.

La quantité des individus qui viennent s'établir à Sarayacu est innombrable. L'année dernière, ma première visite embrassa toute l'étendue de l'Ucayal, et causa un si grand mouvement parmi toutes les peuplades, que les *Piros* et les *Remos* qui habitaient vis-à-vis de la hauteur de Tarma se sont établis de l'autre côté de la rivière vis-à-vis le premier village des Panos; ils y ont leurs maisons et leurs cabanes. Il se trouve actuellement à Sarayacu environ huit cents individus qui désirent avec la plus vive ardeur de devenir chrétiens, et ont commencé à nettoyer de mauvaises herbes les environs de leurs habitations et leurs cabanes. Encore un peu de tems, et ces payens traverseront Chimpana pour aller à Lamas; mais d'après la méfiance qu'ils m'ont fait entrevoir, peut-être serais-je obligé de les y accompagner.

A peine arrivé à Manoa, je fis tous mes efforts, conformément aux instructions du vice-roi, pour découvrir le *Carbunculo* [1]. Je réussis à trouver un indien de la nation du Piros, qui non-seulement avait vu cet oiseau, mais l'avait tué, et ignorant son importance, l'avait jeté. Il me dit qu'il y en avait deux espèces; la première n'avait qu'un quart de vare de hauteur, et la seconde une demi-vare. L'enveloppe qui couvre son éclat intérieur est, me dit-il, un plumage d'une richesse exquise, et sa gorge est marquée de taches d'une beauté singulière. Dans leur langue, il s'appelle *Inugucoy*. Il m'a promis de m'en donner un mort, parce qu'il est impossible de le prendre vivant. Je fis un riche présent à cet indien pour l'encourager, et il partit fermement convaincu qu'il ne reviendrait pas s'en m'en apporter un. A cet effet, il retourna à son ancienne demeure, qui, lorsqu'on remonte l'Ucayal, est vis-à-vis de la montagne de Tarma, et à vingt journées de route par eau de cet endroit-ci.

1. Le carbunculo est un oiseau dont les Indiens racontent des merveilles. Les naturalistes peuvent faire des recherches plus précises à son sujet.

(*Note du traducteur.*)

Ayant vu une prodigieuse quantité de cannelliers dans ces plaines si fertiles, j'ai ordonné à ces dociles Indiens d'en faire une plantation pour essai. Je me conformerai en tout pour la perfection de leur culture, aux instructions dans lesquelles don Juan Joseph Boniche a inséré ce que ses lectures lui ont appris sur cet objet, et dont je me suis procuré la copie suivante :

« Voici ce qu'il faut observer, pour que la cannelle qui croît sur nos montagnes, égale en bonté celle de Ceylan. 1°. Bien dégager l'arbre, de manière à ce qu'il ne s'en trouve aucun autre à la distance de douze à quatorze vares, et encore moins un d'une espèce différente; autrement le cannellier ne pourrait pas jouir de la lumière du soleil ni d'un air libre : on ne doit souffrir aucun buisson au pied de l'arbre; et pour les empêcher de croître, il faut nettoyer la terre aussi souvent qu'on le peut. 2°. Au commencement de l'hiver, on prive l'arbre de sa sève dans les parties les plus proches de la terre : les incisions ne doivent pas être trop profondes; et quant à leur nombre, quatre suffiront pour les plus gros, et deux à trois pour les plus petits. 3°. Il ne faut enlever l'écorce du cannellier que

lorsqu'il a porté des semences, et seulement sur les tiges et les branches où elle pend et dont elle paraît se détacher. Lorsqu'il est nécessaire de faire des plantations, il faut se conformer aux distances et aux précautions indiquées plus haut. On se sert des rejetons, qui sont nombreux, ou des graines mûres. On peut encore avoir recours aux boutures qu'on fait en hiver. Si l'inexpérience des Indiens empêche ces boutures de réussir, on a recours aux jeunes plantes venues de graines, et c'est le moyen le plus sûr ».

Tous les chapitres de cette instruction sont conçus de la même manière, et je m'y conformerai en tout. J'espère qu'avant peu nous parviendrons, dans notre territoire, à bien cultiver la cannelle, qui peut devenir une branche importante de commerce.

Les Indiens et le Couraca sont tous les jours plus contens de nous ; ils sont très-reconnaissans de ce que je leur ai ramené ceux de leurs camarades qui étaient de l'expédition de Tefé. Toutes les peuplades ont conçu la plus haute idée de cette action.

CHAPITRE XI.

Voyage du frère Juan Dueñas, de Manoa à Cumbasa en 1792. — Il part de Sarayacu. — Il descend l'Ucayal.—Il entre dans la *Laguna de Santa-Catalina.* — Arrivée à un village de Panos. — Navigation dans une rivière qui se jette dans la Laguna. —Village des Piros. — Le frère Dueñas quitte son canot. — Il continue sa route par terre. — Il arrive au port d'Yanayacu. — Rencontre des Cumbasas. — Arrivée à Lima. — Observations sur les peuplades indiennes. — Productions de la Pampa del Sacramento.

Le 14 mai 1792, après avoir reçu des instructions détaillées des pères missionnaires de la ville de *la Purissima Concepcion del Sarayacu*, je partis à huit heures en compagnie de six Indiens de Cumbasas, et de deux jeunes Indiens de la nation des Chipeos, âgés de treize à quatorze ans; tous deux étaient encore payens, et consentaient à me suivre jusqu'à Lima. Nous nous embarquâmes au port situé près de Sarayacu; et, après une navigation d'une demi-heure, nous entrâmes dans l'Ucayal. Cette rivière considérable a dans cet endroit un cours si tranquille et si

majestueux, que l'on a peine à s'apercevoir qu'elle coule; sa largeur est d'environ un quart de lieue. Nous fîmes encore dix milles en la descendant, puis nous mîmes à terre, et nous nous couchâmes sur le rivage.

Le 15, nous continuâmes notre navigation le long de la rive gauche, en cherchant le canal de la lagune de Santa Catalina. L'expérience m'apprit que la distance de la ville de la Conception, à l'embouchure de ce canal, est de quinze lieues, et non pas de cinq comme je l'ai lu dans quelques relations, où sans doute on aura par mégarde omis le chiffre 1 qui devait précéder le 5. Le canal où nous étions a vingt vares de large, deux lieues de long, et une profondeur suffisante pour être navigable en tout temps. En moins de trois heures, nous arrivâmes à la lagune, qui me parut avoir trois lieues et demie de long et une lieue et demie de large. Elle doit son origine aux différentes rivières et aux courans d'eau qui coulent du sud et de l'ouest, et qui viennent la plupart des montagnes de Ponguillo et de Huallaga. Nous entrâmes dans une des rivières qui se jettent dans la *Laguna* à sa rive droite; nous y fîmes environ un mille, et à trois heures après-midi, nous abordâmes au bourg d'Uxia-

batay situé sur les bords de ce canal. Il est peuplé d'environ vingt familles de *Panos* payens, mais nos amis dévoués. Ils nous reçurent avec de grands cris d'allégresse, et nous régalèrent bien. Ils ont un couraca particulier, différent de celui de la Conception. Je pense qu'il serait très-commode pour ceux qui suivent cette route, que cet endroit devint un établissemeut fixe, parce qu'ils y trouveraient du repos et des secours. En effet, au tems de la crue de l'Ucayal, on ne met qu'un jour à aller de la Conception à Uxiabatay, tant en descendant qu'en remontant, à cause du cours lent de ses eaux le long du rivage; mais lorsque cette rivière est basse, il faut deux jours de navigation, parce qu'en montant et en descendant, il faut faire un détour dans différens bras de l'Ucayal.

Après avoir été bien traités par nos amis les Panos qui nous fournirent en outre tout ce qui nous était nécessaire, nous partîmes d'Uxiabatay le 16, pour retourner à la *Laguna de Santa Catalina*, en suivant le même canal qu'en venant, et nous dirigeâmes notre route à l'ouest. Après environ une demi-heure de navigation, nous entrâmes dans une rivière qui coule vers l'O.S.O., et comme

c'est la plus considérable de celles qui donnent naissance à la Laguna, nous lui donnâmes le nom de *Rio de Santa Catalina*. Nous fîmes trois lieues et demie sur cette rivière en la remontant, et nous arrivâmes près de quelques huttes des *Piros* payens, qui sont aussi de nos amis. Quoiqu'ils fussent absens, nous entrâmes dans leurs cabanes, et nous mangeâmes les fruits qui s'y trouvaient. Le *couraca* d'Uxiabatay s'étant aperçu que nous avions laissé dans son bourg le riz que nous portions avec nous pour faire du milcapa, s'embarqua aussitôt avec sa femme et un autre payen, et nous apporta notre riz dans ces cabanes. Je le récompensai de sa peine et de sa fidélité. Le soir, en soupant, nous entendîmes un grand bruit dans les canots; nous y courûmes pour en connaître la cause, et nous trouvâmes que tout ce tapage était occasioné par un gros lézard [1] qui cherchait à voler une tortue ou *charapa*. Nous nous mîmes tous à crier en même tems, alors le lézard abandonna sa proie, et emporta une pièce du bord du canot.

Nous continuâmes notre navigation depuis le 17 jusqu'au 19, en remontant la rivière de

[1] Probablement un cayaman.

Santa Catalina sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Tous les jours nous faisions six à sept lieues, et nous dormions dans des cabanes que nous dressions sur le rivage. Le 19, à trois heures après-midi, nous tirâmes notre embarcation à terre dans un endroit que les Cumbasas appellent *Rumiyacu*, et où, faute d'eau, on est obligé de quitter les canots, et d'aller par terre jusqu'à la rivière d'*Yanayacu*, qui est un bras d'où sort en grande partie la rivière de *Chipurana*. Quoique nous eussions mis quatre jours à venir d'*Uxiabatay* à *Rumiyacu*, il n'en faut ordinairement que deux pour aller du dernier au premier de ces endroits.

Le 20, après avoir mis notre canot en sûreté à Rumiyacu, nous partageâmes sa cargaison et le milcapa, et nous traversâmes à pieds nus un ruisseau qui vient de l'ouest, et dont le cours est très-tortueux. Ce fut afin d'éviter un grand détour, que nous coupâmes ses sinuosités. Nous eûmes beaucoup de difficulté à traverser la presqu'île qu'il forme, car dans le ruisseau nous enfoncions souvent dans le sable jusqu'au genou, et le long du chemin par terre, les épines, les roseaux et les buissons rendaient notre marche très-

pénible. Ce fut au milieu de ces difficultés qui se succédaient sans cesse, que nous arrivâmes à deux heures après-midi, à un endroit appelé *Tïoyacu ;* après quoi, nous allâmes toujours par terre en suivant la direction de l'ouest. Chemin faisant, une forte ondée de pluie nous força d'élever une cabane où nous trouvâmes un refuge, et où nous passâmes la nuit.

Il plut le 21, depuis le matin jusqu'à onze heures. Nous avions à peine fait un peu plus de trois lieues, qu'il recommença à pleuvoir, de sorte que nous fûmes contraints de nous arrêter comme la veille. Dans ce canton, il y a tant de sangliers, que durant notre séjour, nous en tuâmes trois petits que nous mangeâmes de bien bon appétit.

Le tems fut serein le 22, et nous arrivâmes à Yanayacu, port où l'on tire à terre les canots qui, de *Huallaga*, remontent la rivière de *Chipurana*. Nous y trouvâmes celui qu'y avaient laissé les *Cumbasas*, qui, peu de tems auparavant, étaient entré dans le *Sarayacu*. D'après la route que nous avions faite depuis *Rumiyacu* jusqu'à *Yanayacu*, j'estimai que la distance entre ces deux endroits peut être de dix lieues, lorsqu'on la parcourt entière-

ment par terre, ce qui peut avoir lieu avec bien peu de frais. On peut, en portant son bagage et en marchant à pied, la faire en moins de deux jours.

Le 23, après nous être embarqués dans le canot des Cumbasas, nous dirigeâmes notre route vers Yunayacu, et à deux heures après-midi, nous entrâmes dans le Chipurana. Cette rivière est si forte, que même de grandes barques peuvent y naviguer. A quatre heures, nous rencontrâmes les Cumbasas qui remontaient à Mausa avec des canots chargés de sel. Nous passâmes tous la nuit sur le rivage, et nous soupâmes bien avec le gibier que les Indiens avaient pris dans les forêts.

Bien pourvus de sangliers et d'oiseaux sauvages pour continuer notre voyage jusque chez les Cumbasas, nous navigâmes le 24 depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir, que nous fîmes halte à trois lieues au-dessus de la jonction du Chipurana avec l'Huallaga.

Nous partîmes le 25, à cinq heures du matin, et à six heures, nous entrâmes dans l'Huallaga. J'observai que nous avions mis deux jours à descendre depuis *Yanayacu* jusqu'à l'Huallaga, parce que nous nous étions arrêtés avec

les Cumbasas, et que durant notre navigation, les Indiens s'étaient amusés à chasser à terre et à pêcher. Ordinairement, on peut faire ce trajet en un jour.

Nous fîmes le reste du voyage de Cumbasa à Lima en remontant l'Huallaga. Nous prîmes du repos dans tous les villages que nous traversâmes jusqu'à notre arrivée à San-Antonio-de-Playa-Grande; là, nous prîmes la nouvelle route pour aller à Huanuco, et le 14 août 1792, nous arrivâmes heureusement à Lima.

Je vais donner succinctement les remarques que j'ai eu occasion de faire sur les nations indiennes encore payennes qui nous ont bien accueilli, qui sont restées nos amies, et qui sont disposées à se convertir.

Les Panos et les Manoas, ou Setebos, ne forment qu'une seule nation, qui nous accueillit amicalement dans un bourg qui s'appelle aujourd'hui la *Purissima Conception del Sarayacu*, parce qu'il est situé sur les bords de la rivière du même nom qui descend des hauteurs du *Ponguillo del Huallaga*, et qui, à une demi-lieue de cet endroit, se jette dans le fameux Ucayal. A notre arrivée dans cette bourgade nous y trouvâmes quarante familles; les autres membres de cette nation

vivent dispersés sur les bords d'un autre rivière; et dans un autre endroit appelé *Uxiabatay*, dont je parlerai dans la suite. Les habitans de ce lieu, de même que ceux qui vivent épars, vinrent nous visiter, et convinrent de se réunir en une colonie. La plupart ont effectué ce projet en construisant des maisons et des cabanes; de sorte qu'à mon départ des montagnes, nous avions déjà rassemblé plus de soixante-dix familles dans un même lieu, et d'autres étaient sur le point d'élever leurs maisons et leurs cabanes, afin de réunir toute la nation dans cet endroit.

Nous avions, dans le principe, regardé la réunion de tous les Panos à Sarayacu, comme une mesure avantageuse; cependant il semble que depuis la découverte de la nouvelle route de la lagune de Santa Catalina et de la rivière de Chipurana, il serait plus utile que le bourg des Panos appelé *Uxiabatay*, et situé sur l'un des canaux de cette lagune y restât, afin que les voyageurs qui vont et viennent entre Manoa et Cumbasa pussent s'y reposer, et y trouver des secours. Aujourd'hui cet endroit est composé de vingt ménages et de quinze familles de cette même nation qui demeurent dans un autre petit village appelé aussi *Uxiabatay*.

La seconde peuplade qui nous fit connaître qu'elle voulait faire alliance avec nous et embrasser le christianisme, fut celle des Conibos. Ils demeurent presque tous sur une presqu'île formée par la rivière d'Ucayal, éloignée d'une lieue de Sarayacu, et de deux quand on la remonte. Le reste de cette peuplade vit dispersé dans différens cantons. Ils nous avaient d'abord promis de se réunir aux Panos, mais ensuite ils prirent le parti d'habiter dans un endroit à part. En conséquence le père Marquez parla au *couraca* qui demeurait sur la presqu'île, et lui dit : Que s'il voulait rassembler dans cet endroit tous les Conibos qui dépendaient de lui, il viendrait les trouver afin de les convertir au christianisme. Alors le *couraca* convoqua tout son peuple, et ils prirent unanimement la résolution d'habiter ensemble sous la surveillance du père. Pour prouver qu'ils voulaient tenir leur parole, ils se mirent aussitôt à bâtir l'église et le couvent. Hommes et femmes, grands et petits, se réunirent pour nettoyer la place qui parut la plus convenable au père, et ils arrachèrent le manioc et les patates qu'ils y avaient plantés. Lorsque je quittai Manoa, ils travaillaient encore avec

le plus grand zèle aux fondations de cet établissement, auquel on imposa le nom de *San Antonio de Padua de los Conibos in Ucayali.* D'après le nombre d'individus qui s'y sont assemblés, nous espérons qu'il s'y réunira plus de cent familles.

La peuplade des Chipeos n'osa point, par crainte des Panos, se réunir à nous; mais elle nous fit dire en secret combien elle désirait être de nos amies, et conclure la paix avec les Panos. Cette peuplade est très-considérable; de sorte que si les individus qui habitent sur les bords des rivières de Pixi, de Tamaya et d'Aguatia en descendent en canot, ils en peuvent réunir plus de cent. Les pères ont déjà préparé les Panos à cette réconciliation, et les ont engagés à accepter la paix que les Chipeos venaient leur proposer. Les Panos y ont consenti, à condition que les Chipeos viendront habiter avec eux; c'est pourquoi il faudra un prêtre pour les surveiller. Cette mesure sera aussi nécessaire envers la peuplade des Piros qui, à l'époque de mon départ, vinrent à l'Ucayal pour nous rendre visite.

Nous apprîmes qu'à douze lieues à l'est de l'Ucayal, habitait la peuplade des Nianaguas

qui est d'un caractère doux et docile. Nous avons par la suite été informés que dans ce même canton vivent vingt-deux peuplades ou communautés. Voici les noms de quelques-unes. Les Ysacnaguas, les Capanaguas, les Ysunaguas, les Aguanaguas, les Diabus, les Sinabus, les Viabus, les Suyabus, les Sentis, les Chuntis, les Ormigas, les Trompeteros. Toutes ces peuplades, jointes à celles qui ont été soumises à l'obéissance dans l'Ucayal, et qui pourront y être soumises par la suite, se montent à plus de quarante. Il est certain que la région immense qui s'étend du sud au nord depuis la chaîne des montagnes de Cuzco jusqu'au fleuve Marañon ou des Amazones, et de l'est à l'ouest depuis les hauteurs qui séparent l'Huallaga de l'Ucayal jusqu'aux montagnes de Para et du Brésil, offre un second nouveau monde rempli de peuplades innombrables, qui, avec le tems et l'aide des missionnaires, pourront être amenées dans le sein de l'église et soumises à l'empire de notre monarque, avant que les Portugais ou d'autres nations pénètrent dans les rivières qui se jettent dans le fleuve des Amazones, et fassent la conquête de cette vaste contrée.

Quant aux mœurs et aux usages des Panos et des Conibos, je n'en dirai que ce que j'ai pu observer durant le peu de tems que j'ai passé au milieu d'eux. Les individus des deux sexes de ces peuplades sont gras et forts; plus blancs et mieux faits que les Péruviens, il faut cependant en excepter ceux à qui leurs mères ont comprimé la tête, et l'ont tellement défigurée, qu'ils ont le front horrible et tout plat. J'ai vu qu'ils se perçaient la lèvre inférieure et le nez, et qu'ils passent dans les trous des petits tuyaux et d'ornemens en argent. Les hommes s'entourent les bras et les jambes de plusieurs rangées de dents de singes, et se peignent tout le corps en noir avec le suc d'un fruit de forme ronde qu'ils appellent *vito*. Ils recouvrent les raies et les figures qu'ils se sont ainsi faites, avec d'autres en couleur rouge que leur procure l'*arnote* ou rocou, très-abondant dans ces cantons. C'est avec ces deux couleurs qu'ils font toutes leurs peintures avec plus ou moins de symétrie, suivant l'habileté de l'artiste. Les hommes et les femmes, dans leur état naturel, vont généralement tout nus. Depuis leur réunion dans les bourgades, les hommes portent une chemisette de coton, et les femmes un tablier

qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les pères les ont engagés, à force d'exhortations, à venir à l'église avec un petit manteau qui les couvre depuis le cou jusqu'à la ceinture. Ils se coupent les cheveux du devant de la tête, à la hauteur des sourcils ; mais ils laissent ceux du derrière, pendre sur les épaules.

Leurs cabanes sont construites en roseaux, ou avec des pieux, et couvertes avec des branches de palmier serrées les unes contre les autres, et très-artistement entrelacées. Chaque cabane est habitée par quatre ou cinq familles qui n'ont entre elles d'autre distinction ou séparation que l'endroit choisi par chacune pour se coucher et faire son feu. La plupart dorment à terre ; ils se contentent d'y étendre de petites nattes de palmier. Tous leurs meubles et ustensiles se réduisent à une hache, une cognée, un couteau, des harpons et des hameçons. Ils ont aussi des vases pour préparer et conserver le *mazato* avec lequel ils s'enivrent. Leurs armes sont des sabres, des arcs et des flèches. Lorsque dans une cabane, ou galpon, il y a surabondance de mazato, alors on bat le tambour, car chaque galpon a le sien, afin que tous les habitans du village se rassemblent pour boire. Ils

viennent tous à la fête, armés de leurs arcs, de leurs flèches et de leurs sabres. Après qu'ils ont fini de boire, ils se mettent à danser, avec leur sabre sur l'épaule, à se mouvoir en cercle, et à crier comme des insensés. Ils élèvent encore dans leurs habitations, des poules, des oies, des cochons et des perroquets.

Leurs alimens les plus ordinaires, sont la banane, la cassave, la patate, le *zapallo* et toute sorte de gibier et de poisson dont ils ont une grande quantité. Quand quelqu'un arrive chez eux à l'heure de leur repas, ils le prient de s'asseoir, et partagent généreusement avec lui tout ce qu'ils ont, c'est ce qu'ils font sur-tout lorsque leur hôte est d'une nation différente de la leur, ainsi que nous l'avons observé dans leurs procédés envers les Lamistas. Nous avons aussi remarqué que lorsqu'on leur donne quelque chose à manger, ils en font part à toutes les personnes présentes.

Lorsque l'un d'eux a besoin d'une cabane, tous les habitans du village se réunissent; ils nettoient le lieu désigné des mauvaises herbes qu'ils brûlent; ils remettent le local, ainsi préparé, au propriétaire qui leur paye leur travail, et les invite à venir boire du mazato dans son galpon. Là, ils se réjouissent et dan-

sent au son de leurs tambours, en faisant grand bruit et poussant des cris de joie ; puis ils retournent chacun chez eux, tous également ivres.

Ils servent les pères missionnaires, et les aident avec la plus exacte ponctualité. Ils s'empressent chaque jour de leur apporter en abondance toutes les provisions dont ils ont besoin. Ils obéissent à tout ce qui leur est commandé. Ils demandent la permission aux pères lorsqu'ils veulent s'absenter trois ou quatre jours, pour aller s'amuser ou pour des affaires quelconques.

Tous leurs efforts tendent à être braves. Lorsqu'il survient entr'eux une querelle, leur manière de combattre est de se saisir mutuellement par les bras, de crier et de siffler bien fort. Quand ils veulent manifester leur impatience, ils frappent la terre du pied à coups redoublés, et avec violence.

Ils sont très-paresseux et passent, presque tout le tems à manger, boire et dormir. Leurs femmes, et chez les Panos chaque homme n'a que la sienne, sont chargées des plus rudes travaux ; c'est elles qui vont chercher le bois et l'eau pour la cuisine, ainsi que les bananes et les racines de manioc dont ils se

nourrissent, et qui leur sert à préparer le mazato. Lorsqu'elles vont dans les forêts, ou aux bords des rivières, elles rapportent le gibier ou le poisson que les hommes ont pris. Quand ces peuples s'éloignent pour quelques jours, ils emmènent avec eux toute leur famille, et emportent tout ce qu'ils ont chez eux; car, ainsi que nous l'avons déjà vu, leurs meubles se bornent à quelques outils en fer, à quelques pots de terre, et à leurs armes. Lorsqu'ils naviguent sur les rivières, la femme travaille autant que l'homme, et même plus que lui, à conduire le canot. Quand ils abordent à terre, l'homme s'étend à terre, et la femme s'occupe à chercher du bois et à faire la cuisine. Elle aide à élever promptement la cabane dans laquelle on doit coucher, afin de pouvoir se mettre à l'abri de la rosée et des pluies d'orage qui, dans ces contrées, sont abondantes et durables, et presque toujours accompagnées de tonnerres et d'éclairs. Quand ils arrivent dans un village ou dans une cabane de leur nation ou de leurs alliés, ils s'enivrent. Cet état d'ivresse occasione ordinairement entr'eux des rixes, des coups, des blessures et des inimitiés. De retour chez soi, chacun raconte ses exploits. Ils en conservent

toujours le souvenir, lors même qu'ils ont eu lieu plusieurs années auparavant, et que ce sont ceux de leurs ancêtres; car ils se les transmettent par tradition de père en fils.

La crainte continuelle qu'ils ont d'être assaillis par des peuplades ennemies, et surtout par les Viracochas, les engage à user de tous les moyens possibles de précaution pour être à l'abri d'une attaque imprévue. C'est pourquoi ils placent des hommes en sentinelle dans le voisinage des rivières et dans l'intérieur des montagnes; de sorte que dès qu'on entend du bruit, ou qu'on s'apperçoit de l'approche d'un peuple étranger, le bruit s'en répand dans le bourg; et l'on se rassemble dans les cabanes qui servent de forteresses, et qui sont pourvues d'arcs, de flèches et de sabres gardés constamment par huit des hommes les plus forts. Le côté des cabanes qui est tourné vers la rivière, ou vers l'endroit par lequel on peut venir les attaquer, et percé de plusieurs petites fenêtres qui leur donnent les moyens de découvrir l'ennemi, et de pouvoir, en cas de besoin, faire usage de leurs armes en se tenant à l'abri.

C'est par la même raison qu'ils entretiennent, dans leurs villages et dans leurs cabanes,

plusieurs grands chiens qui les éveillent au moindre bruit. Aussitôt qu'on entend les aboiemens répétés, on court aux armes. Dans le cas où la supériorité des forces de l'ennemi les empêcherait de se défendre, ils ont, dans les endroits les plus reculés et les plus cachés des montagnes, de grandes cabanes remplies de toutes sortes de provisions ; ils peuvent s'y réfugier, et pourvoir à leurs besoins pendant qu'on les poursuit. Lorsqu'ils craignent de telles attaques, ils détruisent les cabanes qui sont aux extrémités de leurs villages, afin que les ennemis ne trouvent rien à manger, et soient obligés de se retirer, ainsi que cela eut lieu lors de notre arrivée ; car appréhendant que nous ne vinssions avec des soldats pour les prendre prisonniers, ils détruisirent plusieurs cabanes remplies de manioc et de bananes, et jetèrent plus de trente arrobes de cacao dans la rivière. C'est ce que nous apprit un chrétien apostat que nous trouvâmes chez eux.

Malgré la crainte que leur inspirent les soldats et les Viracochas, le besoin d'outils de fer pour la construction de leurs cabanes les força de se rassembler et de descendre avec toutes les précautions possibles, la rivière d'Ucayal,

jusqu'à la mission de Maynas, éloignée de plus de cent lieues de leur village, pour y échanger des ouvrages en fer contre du coton et des couvertures très-fines, tissues par leurs femmes, ainsi que contre d'autres productions de leur pays, telles que la canelle, les pistaches de terre, les perroquets, etc. Ils mettent un si grand prix aux outils de fer, que pour une hache ou pour un sabre, ils donnaient un canot dont la construction leur a coûté plusieurs mois de peines et des travaux infinis. Aussi lorsqu'ils descendirent la rivière pour venir commercer, ils n'étaient que deux dans chaque canot; mais ils s'y mirent au nombre de huit à dix quand ils la remontèrent. De retour chez eux, ils échangèrent avec les habitans du village qui étaient restés, les outils en fer contre une quantité de denrées trois fois plus considérable que celle qu'ils avaient donnée. Nous avons déjà observé que ce trafic ne se fait que par ceux qui passent pour les plus forts et les plus aisés; quoique la richesse des plus opulens se borne à une hache, un sabre, un couteau, quelques canots, des hameçons et des instrumens de pêche.

Dans les guerres qu'une peuplade a fréquemment avec une autre, il y a plusieurs morts et blessés de chaque côté. Le vainqueur

emmène les vaincus dans son village où ils sont esclaves. Nous en avons vu plusieurs chez les Panos; ils étaient des nations des Nianaguas, des Remos, des Mayorunas ou Barbudos, des Panataguas, des Amaguacas et des Chipeos; ils vivent très-paisiblement, parce que leurs maîtres les traitent avec autant d'affection et de tendresse que leurs propres enfans, et les marient à leurs filles. Les vainqueurs épousent les femmes qu'ils ont prises, afin d'augmenter le nombre des individus de leur nation.

Autant ils montrent de liberalité en faisant part de leurs provisions aux individus des autres villages et des peuplades étrangères qui viennent leur rendre visite, autant ils sont avares de leurs outils en fer. Ils voient avec beaucoup de déplaisir les pères distribuer des haches, des sabres, de la verroterie et d'autres bagatelles, à ceux qui les viennent visiter. Ils emploient différens expédiens pour empêcher les pères de faire de pareils présens. Nous nous en aperçumes dans une occasion ou les pères se préparaient à donner des haches et des sabres à plusieurs Indiens qui vivaient dispersés, afin de les gagner, et de les réunir en un seul endroit. A

peine les Panos en furent-ils instruits, qu'ils eurent recours à de tels moyens, et employèrent tant de ruses que pour cette fois on n'atteignit pas le but désiré.

Lorsqu'ils s'aperçoivent que quelqu'un est malade à la mort, tous les habitans du village se rassemblent dans sa maison, poussent des lamentations épouventables, et témoignent au malade leur commisération, par leurs cris et leurs hurlemens; ils continuent ainsi durant une demi-heure. Si le malade semble être persuadé que sa fin s'approche, ils retournent tous chez eux. Aussitôt qu'il est mort, ses plus proches parens se coupent les cheveux en signe de douleur et de deuil. Ensuite ils se rassemblent toutes les nuits pendant deux lunes dans la maison du défunt; ils y restent un quart-d'heure, poussent de grands cris et des hurlemens, brisent tous les ustensiles de ménage, tels que pots, assiètes, etc.; brûlent les arcs, les flèches, les sabres et tous les objets dont le défunt a fait usage, et n'allument point de feu dans l'endroit où l'on a fait la cuisine. Cependant, grâces à Dieu, nous sommes venus à bout de les engager à abandonner ces usages extravagans. Nous avons aussi obtenu d'eux de ne plus enterrer les morts dans leurs

maisons, comme ils faisaient par le passé, où ils les étendaient dans d'énormes vaisseaux de terre. Aujourd'hui ils préparent des cercueils, et enterrent dans l'église ceux qui meurent après avoir reçu le baptême ; quand à ceux qui ne l'ont pas reçu, nous les faisons inhumer en dehors de l'église.

Lorsque leur *couraca* vient à mourir, ils donnent des signes de la plus grande douleur, et se dispersent de tous côtés comme un troupeau privé de son conducteur ; puis ils font une infinité de calculs et d'observations, afin d'arriver à un bon choix. Mais aujourd'hui ils sont délivrés de ce souci, parce qu'ils ont unanimement pris la résolution d'obéir à celui que les pères nommeraient leur *couraca*. En effet le *couraca* des Conibos étant mort, le père Fray Narcisso choisit pour lui succéder l'individu qui lui parut le plus capable, et tous lui prêtèrent obéissance à l'instant. Ils exécutent sans délai ce qu'il leur ordonne pour le meilleur ordre et le bonheur de leur village, et pour le bien de chaque membre de la nation. Les pères ont fait beaucoup d'autres observations sur les usages et les mœurs des *Panos* ; ils les communiqueront au public, aussitôt qu'ils connaîtront complètement les lois, les

usages, les bonnes qualités et les défauts des peuplades voisines, qui à mon avis ne doivent que peu ou point différer des *Panos* et des *Conibos*.

Je vais actuellement parler succinctement des animaux et des fruits que produisent le sol fertile et les fleuves immenses de ces régions.

L'Ucayal, qui a un volume d'eau presqu'égal à celui du Marañon ou de la rivière des Amazones, et les innombrables lagunes et rivières qui viennent s'y rendre des deux côtés de l'immense *Pampa del Sacramento*, nourrissent une diversité prodigieuse de poissons très-gros et de très-bon goût, tels que des gamitanos, des doncellos, des pacos, des zungaros et autres, dont chacun pèse plus d'une arrobe. On les pêche avec tant de facilité et de promptitude, qu'on n'a que la peine de jeter l'hameçon et de le retirer; on est sûr d'attraper un des poissons que je viens de nommer. Les Indiens prennent dans une demi-heure, avec leurs flèches ou des harpons, la quantité de poisson qu'il leur faut pour une semaine. Le plus précieux et le plus délicat de tous ces poissons, est selon moi le *Paise*. Sa langue, qui est fort longue, consiste en un os dur comme de l'ivoire, et rude comme une lime. Les vaches de mer (manati), sont, à proprement

parler, des mammifères vivant dans l'eau. On les trouve ici en quantité innombrable ; plusieurs sont si grosses, qu'elles pèsent quatre quintaux. On en tire un profit très-considérable, parce que leur corps est composé de grandes couches de graisse et de chair. La graisse est presque aussi agréable et aussi délicate que la graisse de cochon, et nous nous en servons pour la cuisine et pour nous éclairer. Nous préparons la chair comme les jambons, et elle a le goût aussi bon. Quoique la vache de mer et le *Paise* soient des animaux énormes, on en voit qui sont pris par de petits garçons. Ceux-ci leur lancent un harpon garni de pointes de fer très-acérées ; lorsqu'elles ont pénétré dans le corps de l'animal, il ne peut plus s'en débarrasser, et il perd tout son sang. Dès qu'il est mort, il vient à la surface de l'eau, et on le tire à terre avec la corde du harpon, qui nage toujours au-dessus de l'eau, au moyen d'un pieu auquel elle est attachée ; puis on dépèce l'animal, ou bien on coule au-dessous de son corps un canot que l'on vide aussitôt, de sorte qu'il s'élève ; le monstre s'y trouve placé, et on le conduit au port. Je passe sous silence les autres espèces de poissons, parce qu'elles sont extrêmement nombreuses, et que leurs

noms me sont inconnus. Quelquefois je jetais la ligne, par passe-tems, et toujours je retirais un poisson. Les espèces de charapas ou tortues, ne sont pas moins nombreuses; on en voit qui ont plus d'une vare de long et une demi-vare de large. Ce sont des animaux amphibies qui vivent dans l'Ucayal et sur ses rives; ils y pondent, dans les nids qu'ils creusent dans le sable, plus de soixante œufs presque aussi gros que des œufs de poule; ils ne s'en distinguent que parce qu'ils sont presque ronds, qu'au lieu de coquille ils sont couverts d'une membrane très-forte, et que l'intérieur n'est presque composé que de jaune. C'est un mets très-délicat, mais un peu indigeste. C'est principalement sur le bord de la rivière qu'on prend les tortues; elles s'y rendent par milliers au tems de la ponte; les Indiens en attrapent dans un instant autant qu'ils veulent; ils n'ont pour cela d'autre peine à se donner qu'à les renverser sur le dos. Ils tuent sur-le-champ celles qu'ils veulent manger, ils emportent les autres dans leurs *charaperas*, qui sont de petites lagunes creusées exprès pour conserver ces animaux, et qu'on entoure de pieux afin qu'ils ne puissent pas s'enfuir [1].

[1] Cette tortue pèse quelquefois un quintal. Leur

L'Ucayal contient aussi des bufeos et des cayamans ou crocodiles qui poursuivent les Indiens, quand ceux-ci sont occupés à pêcher des gamitanas. Pour se préserver de l'attaque de ces animaux, ils ouvrent le ventre du gamitana, et leur en jettent les entrailles. Alors le cayaman s'éloigne avec sa proie.

Mais ce qu'il y a de plus admirable et de plus beau dans ces montagnes, est la quantité et la variété d'oiseaux dont les noms nous sont inconnus. Ceux que nous connaisons, et qui sont les plus nombreux, sont les hocos, les

chair a le goût du bœuf; la poitrine tient davantage de la chair du veau. Les jeunes tortues sont aussi tendres que des chapons.

Les Indiens profitent du clair de lune pour les prendre. Ils se tiennent cachés jusqu'à ce qu'elles soient toutes à terre; alors ils s'avancent et les retournent.

On cherche aussi les œufs qui sont restés cachés dans le sable. On les mange, ou bien on en prépare une huile très-estimée. Voici comment on y procède. On écrase le jaune dans un vaisseau, et on l'expose au soleil. Il se développe alors une huile d'un jaune doré; on la retire avec des coquilles, puis on la fait bouillir pour la débarrasser des saletés. On s'en sert pour la table et pour s'éclairer.

Les jeunes tortues qui viennent d'éclore un mois après la ponte, offrent aussi un aliment particulier,

piures, les dindons, les perdrix, les poules, les pics, les sylvadores, les hérons, les perroquets et les aras, qui tous sont bons à manger. Il y a une diversité non moins grande de quadrupèdes répandus dans la Pampa. On y trouve sur-tout beaucoup de sangliers et de guaguanas qui sont presque de la même espèce; d'achavacas et de singes de toutes les sortes et de toutes les formes. De grands tigres et de petits lions fréquentent aussi les forêts de la montagne; mais ces ani-

Ces petits animaux restent encore quelque tems dans leur œuf, même après en avoir brisé la coquille; ils y vivent du reste du liquide qui y était contenu. C'est dans cet état que les Indiens, et sur-tout les enfans, vont à leur recherche. Les tortues ne sont alors guère plus grosses qu'une pomme. On les fait cuire sur des charbons, et on les mange avec leur écaille et leur coquille. C'est un mets très-friand.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'instinct de ce petit animal. Aussitôt qu'il a définitivement quitté sa coquille, il court à l'eau : on a beau le mettre dans une autre direction, il se tourne toujours vers celle qu'il doit suivre, et qui le conduit à une demeure qui lui est inconnue, et dont il ne peut avoir aucune idée. Peut-être la nature, outre l'instinct, lui a-t-elle donné une organisation de sens particulière qui lui fait flairer l'eau. (*Note de M. E. A. W. Zimmermann.*)

maux ne sont à redouter que lorsqu'on est seul; car lorsqu'ils aperçoivent plusieurs personnes ensemble, ils s'enfuient et se cachent dans les bois.

Toute la contrée depuis le *Ponguillo*, qui est à une journée de distance de *Lamas*, jusqu'au Marañon et à Manoa est unie et couverte d'arbres extrêmement hauts. Nous n'en connaissons que les espèces les plus communes, telles que le cèdre, le bois jaune, l'acajou, le chêne, le cocobolo [1], les palmiers, le cannelier, le cacaoyer, et quelques autres qui donnent des drogues médicinales et des résines excellentes, et d'où l'on extrait le baume de copahu, le sang-dragon, etc. On y voit aussi une sorte d'arbre très-multipliée, dont les branches et le tronc sont creux. Les abeilles, beaucoup plus petites que celles d'Espagne, y amassent le miel et la cire. Les palmiers portent des dattes très-délicates; on prépare avec leurs bourgeons ou avec les jeunes branches de palmier un mets agréable et délicat. On tire le même parti des bourgeons du chouta [2], dont les Indiens emploient

[1] Arbre dont le bois est veiné et très-recherché.

[2] Espèce de palmier. Les Indiens en font aussi des sarbacanes pour lancer leurs flèches.

le tronc pour faire leurs arcs, leurs sabres et les pointes de leurs flèches, parce que le bois en est très-dur. Il y a de même une grande variété d'arbres à fruits, comme le sapotillier, l'assiminier, la mamei [1], le palilo, la grenadille et le papayer. On en trouve aussi d'autres dont nous ignorons les noms, et dont quelques-uns portent des fruits. Les uns ressemblent aux prunes, et les autres aux raisins; ces deux espèces ont un goût exquis. La quantité de plantes remarquables par leur beauté et par leur odeur suave est infinie.

Tous les champs autour des villages sont nettoyés de mauvaises herbes, et partagés en *chacras*, où l'on cultive en abondance le manioc, la banane, les patates, l'ananas-spina, la canne à sucre, le maïs, les pistaches de terre, les zapallos, les melons d'eau et le piment. Toute cette contrée est propre non-seulement à la culture de ces plantes, mais encore à celle du riz, des haricots, etc. comme l'ont prouvé les essais que l'on a faits.

[1] *Mamea.* Appelé *abricotier* dans les colonies françaises.

CHAPITRE XII.

Relation du voyage de la vallée de Senta à la ville de Tarija, par don Juan Adrian Fernandez Cornejo. — Départ de la Viña près de Senta. — Passage de différentes rivières. — Beau pays. — On prend des guides. — Accident arrivé à don Adrian Cornejo — Il est obligé de s'arrêter. — Ses compagnons continuent la route. — Eaux puantes. — Défilés difficiles à passer. — Arrivée à un village d'Indiens. — Village habité par des Espagnols. — Avis d'une troupe de voyageurs cherchant à découvrir une route. — On se met à la poursuite de cette troupe. — On la rencontre. — Recherches d'une route. — Arrivée à la Senta. — Beauté du pays parcouru.

Ayant, dans le seul dessein d'être en bon citoyen utile à mon pays, proposé à S. E. le vice-roi d'ouvrir, à mes frais, sans être à charge au public ni au trésor royal, une route de la vallée de Senta à la ville de Tarija, son excellence accueillit mon projet, et me permit de l'exécuter. Dès que j'eus obtenu son agrément, je résolus de m'acquitter convenablement de ma commission, et de m'en occuper sans délai. J'avais pour guide unique la

faible lumière ou plutôt la seule lueur que nous fournissent les historiens qui ont décrit cette contrée, et ont accompagné leurs ouvrages de cartes et de plans ; mais on s'est aperçu qu'ils contenaient beaucoup d'erreurs. Pourvu de tous les moyens nécessaires pour une entreprise aussi étendue, je la conduisis de la manière rapportée dans le journal qui suit.

Le 11 juillet, nous partîmes de ma maison de campagne appelée la Viña, éloignée de huit lieues dans le nord - est de la ville de Salta, située sur la rivière de Sianca. Comme il était tard, nous couchâmes sur le bord d'un ruisseau appelé *el Saladillo*, qui coule de l'ouet à l'est, et se jette dans le Sianca. Cette rivière est formée de trois autres plus petites qui descendent d'une haute montagne à l'ouest ; on les distingue par les noms de la Caldera, Ubierna et Baquero. Cette dernière passe à deux lieues de la ville de Salta. Leur réunion forme le Sianca, qui prend sa direction vers l'est.

(12.) Après avoir fait cinq lieues vers le nord, et avoir passé la rivière de Perico, nous arrivâmes deux heures après à celle de Jujuy, dont nous suivîmes le cours pendant quatre

lieues. Nous nous arrêtâmes dans un endroit appelé *San-Juan*. Ce jour-là nous avions fait onze lieues. La rivière de Perico sort de la haute montagne à l'ouest dont nous avons parlé, et qui porte le nom de Pano de Cabeza; elle coule à l'est jusqu'à un endroit où elle rencontre une petite montagne : là, elle partage ses eaux; une partie tombe dans le Jujuy, et l'autre dans le Sianca. Quant au Jujuy, il vient des monts del Pueblo de Humaguaca, court du nord au sud, en baignant la ville du même nom; environ à huit lieues plus bas, il se répand dans les campagnes, prend sa direction droit à l'est, et se jette dans le Sianca.

(13.) Nous avons passé le Jujuy, et sept lieues plus loin, nous avons traversé une autre rivière appelée la *rivière Noire*, qui coule aussi à l'est. Huit lieues au delà, nous sommes arrivés à *la reduccion de Tobas indianos*, (15 l.)

(14.) Nous avons quitté ce lieu, et après avoir marché pendant deux lieues au nord, nous avons traversé la rivière de Ledesma. A une lieue de là, nous avons trouvé le fort de même nom; une lieue plus avant, nous avons passé la rivière d'Ocloya, et nous

avons marché encore pendant cinq lieues jusqu'à la rivière de Sora, dont l'eau est très-renommée et estimée par sa bonté. (9 l.)

(15.) Nous avons continué notre route vers le nord, en suivant la grande rivière, et à l'ombre d'arbres très-élevés et de différentes espèces. Après avoir fait douze lieues, nous nous sommes arrêtés à la rivière de las Piedras, qui coule de l'ouest à l'est, et se jette dans la grande rivière.

(16.) Nous avons poursuivi notre route dans la même direction, et toujours à l'ombre des arbres, ce qui était très-commode pour nous. Ayant marché pendant douze lieues, nous avons passé la rivière de Bermejo qui se jette dans la grande rivière; et trois lieues plus loin, nous sommes arrivés à celle de Santa-Cruz, qui coule de l'est à l'ouest, et tombe dans la grande rivière. (15 l.)

(17.) Nous avons marché dans la même direction, par de belles campagnes ceintes d'une bordure épaisse d'arbres et d'arbrisseaux. Nous avons eu cet aspect superbe pendant environ quatre lieues. Nous avons alors rencontré *la reduccion Senta de Mataguayos indianos*. Elle est dans une situation charmante, qui augmente encore ses agré-

mens. Un aqueduc dérivé du Senta, rivière considérable qui passe à deux lieues au-dessus de *la reduccion*, contribue à enrichir cet endroit; car on en peut tirer un grand nombre de branches qui serviraient à l'arrosement et à la culture des immenses et fertiles campagnes des environs que la nature à couvertes d'une quantité infinie d'arbres magnifiques. Cette rivière de Senta coule de l'ouest à l'est. Elle se jette dans la fameuse rivière de Bermejo, et non dans la grande rivière, comme le marquent à tort les anciennes et les nouvelles cartes.

(18.) Nous restâmes toute la journée dans cette reduccion, et nous nous entretînmes avec les Indiens sur la meilleure direction à suivre pour ouvrir et continuer la route qui devait mener à la ville de Tarija. Je doutai de la réussite de mon projet, à cause du caractère peu sûr et même perfide des Indiens, dont les missionnaires avaient eu des preuves dans d'autres occasions. Ces bons pères, remplis du désir d'ouvrir cette communication, avaient plusieurs fois entrepris ce voyage sous la conduite des Indiens; mais ceux-ci, pour les empêcher d'atteindre leur but, les avaient menés par des cantons

inaccessibles, et avaient trompé leurs espérances. Je crois fermement que je n'eusse pas été plus heureux, si un indien nommé *Joseph Lorenzo*, habitant de cette reduccion, dont j'avais éprouvé l'attachement et la fidélité dans un précédent voyage par eau, où il m'avait suivi comme interprète, ne m'eût promis d'examiner lui-même la route, afin de pouvoir ensuite être mon guide.

(18.) Nous quittâmes la reduccion, accompagnés par trois indiens que nous regardions comme ceux qui connaissaient le mieux le pays, et nous marchâmes vers le nord en suivant le cours de la rivière de Senta jusqu'à sa jonction avec le Bermejo, dans le même endroit où, l'année d'auparavant, je m'étais embarqué. En continuant à cheminer le long de la rivière, nous rencontrâmes une grande quantité de roseaux, d'osiers et d'autres arbrisseaux tellement entortillés et entrelassés les uns dans les autres, qu'ils nous empêchèrent de poursuivre cette route au milieu des marais. Nous l'avions préférée à l'autre qui passe par les forêts, et qui est plus courte de quelques lieues, mais qui en même tems est rude et peu frayée. Tandis que je cherchais à sortir de ce mauvais pas, mon cheval s'en-

fonça tout d'un coup dans un endroit marécageux. La pesanteur de sa charge, jointe au poids de la selle et de son harnois, le fit aller insensiblement à fond ; alors je n'eus plus d'autre moyen de salut, que de retirer mes pieds du bourbier, de me placer droit sur le dos du cheval, et de sauter aussi loin que je pourrais. Mais comme tout le terrain aux environs était marécageux, je ne pus éviter d'être mouillé à peu près de la tête aux pieds. Le grand froid que je gagnai me causa un accès de fièvre. Alors je pris le parti de retourner à *la reduccion de Senta*, et je chargeai don Fernando Cornejo et don Lorenzo Medina des instructions nécessaires pour continuer la découverte, ainsi que d'une relation par écrit adressée à don Juan Manuel Molina, subdélégué à Tarija. Je revins donc à la reduccion pour y rétablir ma santé. On poursuivit la marche deux lieues plus loin. On ne fit en tout que quatre lieues ce jour-là, à cause des obstacles qui étaient survenus.

Continuation du journal, par don Fernando Cornejo et don Lorenzo Medina.

(20.) Après avoir continué notre route pen-

dant une lieue le long du Bermejo, nous arrivâmes à l'endroit où il reçoit une autre rivière appelée *Pescado* qui coule aussi de l'ouest à l'est. Nous fûmes obligés de remonter le long de cette rivière pendant environ trois lieues, afin d'éviter des marécages et des étangs qui se trouvent à son embouchure dans le Bermejo. C'est ce qui nous empêcha d'examiner le lieu où la rivière de Tarija, venant de l'est, se réunit à celle de las Salinas; c'est ce qu'avaient vu, et ce que nous avaient rapporté huit indiens qui avaient été expédiés longtems à l'avance à la vallée de *las Salinas*, afin de marquer cette route dans le cas où ils manqueraient celle que l'on avait le désir de découvrir. Ces Indiens nous apprirent que de l'embouchure de la rivière de Tarija au confluent du Pescado et du Bermejo, il pouvait y avoir une distance de six lieues. Nous continuâmes donc notre route au nord à travers une forêt immense de cèdres et d'une grande quantité d'autres arbres étrangers qui nous étaient inconnus. La fin du jour nous ayant surpris, lorsque nous n'avions fait que trois lieues nous prîmes le parti de passer la nuit dans la forêt. Son épaisseur considérable nous empêcha d'y trouver ni eau ni pâturage.

La crainte des tigres fit que toute la nuit nous tînmes nos chevaux par le licol, et que nous restâmes éveillés.

(21.) Nous avons continué à traverser la forêt, en nous dirigeant vers le nord, et nous sommes arrivés à la rivière de Bermejo, où nous avons passé le reste de la journée, afin de faire pâturer nos chevaux et de prendre du repos, quoique nous n'eussions fait que trois lieues. Dans ce canton, nous avons remarqué beaucoup d'arbres différens de ceux que nous avions vus précédemment.

(22.) Nous avons marché vers le nord-nord-est contre le cours du Bermejo. A quatre lieues de distance, nous avons rencontré plusieurs étangs. Leur eau différait en couleur, quoiqu'ils fussent très-proches les uns des autres; elle paraissait jaune, rosée, bleu foncé, bleu de ciel, stagnante, et croupissante comme remplie de grands morceaux de terre décomposée. Auprès de là coulait un petit ruisseau dont l'eau était aussi bleu de ciel; toutes ces eaux répandaient une puanteur insupportable. Nous nous sommes éloignés de ce ruisseau, après avoir aperçu une foule de *Guayabas* de différentes couleurs, et plusieurs arbres ressemblans au noyer.

Nous avons encore fait une lieue, et nous nous sommes reposés. (5 l.)

(23.) En continuant à remonter le long du Bermejo, nous sommes arrivés à un défilé qui nous bouchait le chemin. Nous avons été obligés de mettre pied à terre pour le passer, et de faire conduire les chevaux à la nage par les Indiens. Il nous a fallu supporter cette incommodité à cause de l'ordre exprès que nous avions de ne pas nous éloigner du fleuve. Le retard que tout cela nous a occasioné, nous a empêchés de faire plus de trois lieues dans la journée.

(24.) Nous avons rencontré un second défilé semblable au premier, et nous avons agi comme la veille. C'est dans cet endroit que les Indiens avaient tué un anta ou tapir, qui chercha à échapper à leurs attaques en nageant avec pr omptitude, et plongeant pendant de longs intervalles; mais la transparence singulière de l'eau de la rivière ne lui ayant pas permis de se dérober aux yeux des Indiens, ils le tuèrent à coups de javelots. Aujourd'hui, nous n'avons fait qu'une lieue, et nous avons vu constamment beaucoup de guayabas et des orangers très-élevés.

(25.) En suivant la rive du Bermejo, nous

sommes arrivés à un défilé bien moins difficile que les précédens, et nous avons continué notre route au milieu d'une forêt des arbres les plus beaux et les plus variés. Elle était, de même que celles que nous avions déjà traversées, habitée par une grande quantité de singes. Nous avons aussi aperçu des traces de tigres. Enfin, nous avons trouvé des vestiges du passage de quelques Indiens qui suivaient une route opposée, et allaient à *la reduccion de Senta*. Nous apprîmes par la suite, que c'étaient ceux qui avaient précédemment été expédiés à las Salinas. Connaissant le pays, ils avaient su éviter les trois défilés, ce que nous conclûmes en voyant qu'ils avaient suivi une direction différente de la nôtre. (6 l.)

(26.) Nous avons suivi les traces des Indiens dans un sens opposé. Nous sommes arrivés, après trois lieues de marche, à un petit ruisseau appelé *Baritu ;* et une lieue plus loin, à une pêcherie construite en pierres que l'on avait très-adroitement placées en travers du Bermejo. A une lieue de là, nous avons vu l'endroit où cette rivière reçoit le Lipio ; et une lieue plus avant, un ruisseau appelé *los Toldos*. Nous avons marché en-

core une demi-lieue avant de nous arrêter. (6 l. ½)

(27.) Nous avons pris un des nombreux sentiers qui s'offraient à nous, et à une lieue de distance, nous avons rencontré le village de *Cuyambo*, dont le chef, Pedro Taite de la nation des Chiriguanos, est notre ami, quoiqu'il soit payen et sans *reduccion*. Ce village est situé de l'autre côté du Bermejo, et bâti en carré pour pouvoir servir de forteresse. Au milieu est une grande cabane construite en-branchages. Elle n'est destinée que pour loger les Espagnols qui arrivent dans cet endroit, et nous y fûmes admis. Peu après notre arrivée, nous reçûmes la visite de Cuña-Regua, chef d'un autre village appelé *Emborosu*, qui, suivant leur dire, est éloigné d'un quart de lieue. Chacun de ces villages peut renfermer environ cinquante indiens armés. Ils nous demandèrent si nous étions suivis par d'autres personnes, et ils ne voulurent pas croire notre réponse négative. Ils nous régalèrent de chicha, ainsi que de patates et de maïs, dont la fertilité du sol leur procure d'abondantes récoltes. Vers le soir, nous quittâmes cet endroit, et nous continuâmes notre voyage le long de la rivière en

marchant à l'ouest. Nous arrivâmes à un défilé nommé *Alarachi*, éloigné d'une lieue et demie du lieu où nous passâmes la nuit.

(28.) Continuant notre route à l'ouest, nous avons fait deux lieues et demie jusqu'à la chapelle ou cure de Bermejo habitée par des Espagnols; ils nous apprirent que peu de jours auparavant, ils avaient vu passer une compagnie d'habitans de Tarija, conduite par don Innocencio Acosta et don Antonio Areco; leur but était d'aller à la recherche de la route que nous cherchions à découvrir. Sur cet avis, nous expédiâmes un messager à cette compagnie. Le grand éloignement où elle se trouvait, fut cause qu'il ne revint pas aussi vîte que nous le désirions. Nous résolûmes en conséquence de nous mettre à leur poursuite, et nous envoyâmes don Xavier Prado à Tarija pour remettre à don Juan-Manuel Molina la dépêche dont on nous avait chargés pour lui. Nous restâmes trois jours dans cet endroit.

(31.) Nous partîmes pour aller chercher les habitans de Tarija et nous reprîmes le chemin que nous avions suivi en venant. Nous suivîmes leurs traces vers le sud, et nous ne tardâmes pas à voir qu'ils marchaient sans direction bien précise, erraient dans les montagnes

et s'écartaient dans différens sentiers, en cherchant à découvrir le chemin de Senta. Ils poursuivaient ce but depuis plusieurs années; mais tous leurs efforts et toutes les expéditions qu'ils avaient souvent renouvelées avaient échoué. Nous nous arrêtâmes à los Toldos. (2 l.)

(1.er et 2 août.) Nous avons continué à suivre leurs traces vers le sud, sans rien rencontrer. Nous avons passé par Narantijo, sur la rivière Lipio, puis traversé la petite rivière de Baritu, et nous sommes arrivés à la rivière de Pescado, après avoir fait vingt-une lieues dans ces deux journées. Avant d'arriver à Baritu, nous avons tué un petit animal qui courait sur les arbres. Il ressemblait à un rat, avait une queue longue et large garnie de poils fort longs et plus doux que la soie ; le haut du corps était d'une belle couleur d'or, et le bas d'un jaune orange magnifique ; la peau était très-forte et pouvait servir à toutes sortes d'usages. Nous vîmes sur les autres arbres une grande quantité de singes.

(3.) Ayant suivi la même direction pendant deux lieues, nous avons rencontré les habitans de Tarija; ils erraient depuis six jours dans ces déserts sans pouvoir découvrir une route, quoiqu'ils se fussent partagés en deux bandes :

l'une sous la conduite du major don Innocencio Acosta; c'était celle que nous venions de trouver; l'autre commandée par le capitaine don Antonio Areco; elle était dans les environs et cherchait la nouvelle route. Don Innocencio étant dans le dessein de venir avec nous, il en conféra avec ses gens; mais ceux-ci craignant les Indiens, ne voulurent pas l'accompagner et retournèrent chez eux. Nous marchâmes avec don Innocencio pendant une lieue en suivant le cours du fleuve; et nous fîmes halte pour voir si les gens du capitaine don Antonio Areco ne viendraient pas nous chercher.

(4.) Nous avons tenu la même route, et après avoir fait une demi-lieue, nous avons trouvé, à l'entrée d'un défilé formé par la montagne, une veine métallique d'environ une brasse d'étendue; don Innocencio nous la fit remarquer, ainsi qu'une petite colline rougeâtre un peu éloignée, et qui, selon lui, devait renfermer des métaux. Nous avançâmes encore une lieue; et pour attendre le capitaine, nous nous arrêtâmes dans une ravine, qui, d'après sa direction et suivant mon calcul, doit mener au village de Cuyambuyo. De sorte qu'on voyagea par

un chemin plus commode et plus court.

(5.) Nous avons laissé à gauche la rivière de Pescado et nous avons pris notre route par une vallée étroite, où il n'y avait que peu d'eau et qui court au sud. Nous l'avons quittée vers le milieu, et nous avons cherché à en sortir en gravissant une colline pour gagner une ravine; étant ensuite entrés dans une autre ravine, nous l'avons suivie jusqu'à la rivière de *los Alisos* qui se réunit à celle *del Pescado*. Nous avons marché environ une demi-lieue dans une direction opposée à celle de la rivière, et nous avons rencontré le capitaine don Antonio Areco et neuf hommes qui suivaient le cours de l'eau. Ils nous apprirent qu'ils avaient vu une ravine qui, suivant leur opinion conduit à Senta. Cela nous engagea à rester là pour aller l'exporter le lendemain.

(6.) Nous avons employé toute la journée à chercher la ravine; mais malgré tous nos efforts, nous n'avons pu parvenir à la découvrir. Toutes celles que nous trouvâmes, suivaient des directions absolument opposées. Nous fîmes alors réflexion que le capitaine Areco ignorant la position de la reduccion et celle du fort de Senta, ne pouvait pas dire

avec certitude que cette ravine menait à ces endroits.

(7.) Nous avons marché vers le sud entre des ravines qui forment des chutes d'eau dans la rivière de *los Alisos* et nous descendîmes dans d'autres ravines qui donnent naissance aux chutes d'eau de Senta. (4. l.)

(8 et 9.) Nous avons continué à descendre la ravine, jusqu'à son issue sur les bords de la rivière de San Ignacio ou Senta. (9. l.)

(10.) Nous avons marché en suivant le cours de la rivière de Senta et nous sommes arrivés à la route qui mène du village de Humaguaca à la reduccion de Senta. Nous l'avons quittée pour tenir la direction de l'est pendant cinq lieues, nous avons passé la rivière San Andres, et une lieue plus loin, celle de Santa-Cruz, différente d'une autre du même nom que nous avions traversée le 16 du mois passé. Toutes deux se jettent dans la rivière de San Ignacio, et prennent là le nom de Senta. Six lieues plus avant nous sommes arrivés à la reduccion de la Senta. Nous avions fait ce jour là douze lieues et notre expédition se trouvait terminée.

La fertilité et la beauté de cette région inculte, surpasse toutes les idées qu'on pour-

rait s'en faire. Les trois règnes de la nature semblent rivaliser à qui offrira les productions les plus précieuses, et toutes sortes d'agrémens et de commodités aux voyageurs. Les rivières nous fournissaient jusqu'à la satiété une si grande quantité et une telle variété de poissons, que nous nous en dégoûtions. A chaque instant on apercevait dans les eaux ou sur les rivages divers amphibies, des oies sauvages et des dindons. Les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres de quinquina, d'orangers, de noyers, de mûriers, de guayaviers, des palmiers et de différens arbres inconnus dont les uns portent des fruits sauvages bons à manger, et les autres fournissent des bois de teinture; on connaît généralement le commerce qui s'en fait dans ces provinces. Nous ne pouvons rien dire des veines métalliques que nous avons trouvées dans notre route, ni de toutes celles qui, suivant la tradition, sont encore cachées; parce que notre ignorance nous empêche d'en parler.

La route que nous avons tenue le long de la rivière de Bermejo, et celle que nous avons prise en passant par les ravines, nous ont démontré et nous font espérer qu'on pourra frayer un chemin commode par l'une des

deux, ou par toutes les deux. Nous pensons cependant que la première est la meilleure pour toute espèce de voitures, pourvu qu'elle soit portée à une petite distance de la rivière, parce que de cette manière on évitera tous les embarras et les obstacles. Enfin les recherches réitérées feront acquérir de plus amples connaissances à cet égard, et par ce moyen on parviendra à donner à la route une direction mieux entendue et plus commode.

Viña, 26 août 1791.

ADRIANO CORNEJO.

P. S. La route de la reduccion de Senta à la reduccion de las Salinas que j'avais aussi découverte, nous promet de grands avantages, si l'on considère qu'elle peut beaucoup faciliter les relations, les communications et le commerce du sel avec la ville de Santa-Cruz, qui manque de cette denrée, et le commerce des fruits des Moxos Chiquitos. En effet, la ville de Senta n'est, d'après un calcul exact, éloignée que de cent lieues au plus; aujourd'hui il en faut faire autant pour aller de Santa-Cruz à Chuquizaca, et passer par des monta-

gnes âpres et rudes, pour pénétrer à grands frais dans ces régions. La nouvelle route plus commode et moins dispendieuse, fera cesser tous ces embarras[1].

Datum ut suprâ.

CORNEJO.

[1] *Voyez* tom. 1, pag. 264 et suiv., la description de la vallée de Tarija. Il y est fait mention d'un voyage de Fernando Cornejo, jusqu'à l'embouchure du Rio-Grande dans le Paraguay.

La ville de Salta, des environs de laquelle partit Cornejo et sa troupe, est située par les 24° 38′ de latit. australe, et par les 67° 20′ à l'ouest de Paris. Elle est bien au delà dans l'est de la chaîne des Cordillères, et dans le bassin du Parana. La riviere de Sianca, qui baigne Salta, se joint à celle de Jujuy ou Rio-Grande (grande rivière), après avoir traversé un lac ou lagune.

Tarija est située par les 22° de lat. australe, et par les 66° 55′ à l'ouest de Paris, sur une rivière appelée aussi *Tarija*, et qui se jette dans le Rio-Vermejo.

On peut, pour se former une idée juste de tous ces points, consulter la carte générale du Paraguay, jointe au voyage de don Félix de Azara*. Sur cette carte, qui explique et rectifie quelques passages du chap. XVIII du tom. 1 du présent ouvrage, le Rio-Vermejo porte aussi

* Voyages dans l'Amérique méridionale, par don Felix de Azara, 4 vol. in-8° et atlas in-4°. Paris, J. G. DENTU, 1809.

le nom de Rio-Grande, après sa jonction avec la rivière de ce nom, qui a reçu celle de Jujuy. Il se jette dans le Paraguay, par les 26° 45′ de lat. australe, environ un demi-degré au-dessus du confluent du Paraguay et du Parana.

Il est question des indiens Tobas, page 160 du voyage d'Azara, tom. II.

DESCRIPTION

DE

DIFFÉRENTES PROVINCES DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

Description topographique de la province de Canes et Canches, vulgairement appelée *Tinta*. — Situation. — Etendue. — Température. — Rivières. — Animaux. — Nations des Canas et des Canches. — Elles sont soumises par les Incas. — Leur pauvreté. — Etat actuel. — Division de la province. — Administration. — Etat militaire. — Commerce. — Industrie des Indiens. — Leur répugnance pour aller travailler aux mines de Potosi.

La petite province de Canes et Canches, connue vulgairement sous le nom de Tinta, n'est point marquée sur les cartes d'Amérique. Quoique peu considérable, elle offre plusieurs particularités remarquables et mérite d'être mieux connue.

Elle est soumise immédiatement à l'intendance de Cusco. Elle s'étend du nord au sud dans une longueur de plus de soixante lieues (leguas), depuis la Cordillère de Chimboya et d'Hantumquemari jusqu'aux plaines d'O-

cororo. La chaîne des montagnes de Vilcanota la divise dans sa longueur en deux parties égales, qui ont chacune, depuis le milieu de la vallée où coule la rivière de Vilcanota, une longueur de trente lieues. Sa largeur, depuis la rivière de Vilcanota [1] jusqu'à celle de Chuquicabana est de quinze à dix-huit lieues. Au nord, cette province confine au district ou *partido* de Quispicanchi; au nord-ouest à celui de Chumbivilcas, qui tous deux relèvent aussi de l'intendance de Cusco; à l'ouest, elle est bornée par le *partido* de Collaguas, et l'assiento de Caylloma, qui appartient à l'intendance d'Arequippa : au sud et au sud-ouest, elle est contiguë au *partido* de Lampa, et à l'est à celui de Carabaya, tous deux de l'intendance de Pano, qui dépend de la présidence de las Charcas.

Tout le pays, depuis le milieu de la vallée de Vilcamayo jusqu'aux montagnes de Chimboya et de Quenemari, est un désert rempli de hauts rochers aigus et de montagnes arides et entièrement stériles. Le climat y est extrêmement froid à cause du voisinage de ces montagnes. Sur leur penchant et dans les cantons adjacens, lorsqu'ils s'élève des

[1] Plus bas cette rivière est appelée *Vilcamayo*.

orages, l'air produit sur le visage et sur les mains le même effet que l'on ressent lorsqu'on reçoit la commotion électrique. Dans la vallée l'air est moins rude; il est même favorable à la culture.

Les rivières les plus considérables qui arrosent cette province, sont le Vilca ou Vilcamayo, le Cambapata et l'Apurimak, qui sort du lac de Vilafro situé dans les montagnes de Caylloma connues par leurs mines. Le Vilca prend sa source dans la haute montagne de Vilcanota toujours couverte de neige. On y voit un petit lac [1] qui donne naissance à

[1] On raconte que l'on voit dans les environs des oiseaux dont le plumage est bleu et noir, que l'on ne les voit jamais jeunes, et que l'on ignore comment ils se multiplient. Si ce récit était confirmé, ces oiseaux seraient bien plus admirables que le phénix; car il était obligé de mourir pour renouveler son être. Les anciens historiens du Pérou rapportent que lors du couronnement des Incas, des milliers d'Indiens se rendaient dans ce canton pour attraper ces oiseaux; on ne prenait à chacun qu'une seule plume, puis on les remettait en liberté. Celui qui les inquiétait dans tout autre tems, était puni de mort. Les plumes étaient estimées comme des joyaux d'une valeur inestimable, et placées dans le diadème du nouvel inca.

La même fable était répandue au Mexique. Voici ce que rapporte Herrera en parlant de la province de Vera-

deux torrens peu considérables. L'un traverse la province de Lampa, et l'autre, accru des eaux du lac de Tongasaca [1] et de quelques ruisseaux, et après avoir reçu une petite rivière qui sort du lac de Langui [2], se réunit à la rivière de Combapata. Celle-ci prend sa source dans les montagnes de Lampa et de Carabaya, traverse les provinces de Guispicanchi, de Calca et d'Urubamba, et traverse le pays montueux de Santa-Anna. L'Apurimak, après s'être réuni dans la province de Caylloma à la petite rivière de Monigote ou

paz : « Il y a de ces oiseaux qui donnent la plume de quoi « les peintres indiens se servent, et en font du grand « profit, et souloyt être la chose du pays qu'ils estimoyent « le plus, et les rois de Mexico la transportoyent de là, « et tenoient-ils pour grand péché de tuer ces oiseaux ; « mais étoit permis de les desplumer seulement, et les « laisser aller. » *Description des Indes occidentales, qu'on appelle aujourd'hui* Nouveau Monde, par Antoine de Herrera. Amsterdam, Paris, 1622, 1 vol. in-folio.

(Note du traducteur.)

[1] Ce lac décharge ses eaux dans le Vilcamayo, par le Tintacmarea. On y trouve des oies et canards sauvages, des herons gris, et autres oiseaux aquatiques bons à manger.

[2] Il a trois lieues de long et une et demie de large. On y trouve les mêmes oiseaux et les mêmes poissons que dans le précédent.

de Pariguana, a un volume si considérable en entrant dans la province de Tinta, qu'on a été obligé pour le traverser d'y établir un pont fait avec des poutres dont les deux extrémités posent sur les rives. Il reçoit ensuite les petites rivières d'Aconcagua, Saumnayo, Quero, Callqui, Ocororo, Condoroma, Pichigua et Checa qui descendent des montagnes de cette province; il en fait la limite, traverse une partie de la province de Chumbivilca et celles de Paruro, Abacay et Urabamba, puis il entre dans celle de Vilcabamba, où il prend le nom de Chape. Après quoi il se joint au Pachachaca, au Pampas, à l'Ysuchaca et au Vilcamayo. Il se grossit encore des eaux du Vilcabamba, du Lares, du Conex, et de plusieurs autres rivières, et prend le nom d'*Ucayal*, sous lequel il est si fameux.

Les trois grandes rivières dont je viens de parler nourrissent beaucoup d'oiseaux aquatiques. On y a établi des ponts pour la commodité des voyageurs. Le Vilcamayo a près de sa source un pont naturel en terre; plus bas à Siguani, à Cacha et à Tinta, on en voit trois en nattes qui sont l'ouvrage des hommes; le Combapata en a un semblable; sur l'Apurimak on en a bâti un en pierre, outre celui

qui est construit en poutres, et dont nous avons parlé.

Cette province a beaucoup de gros et de petit bétail d'Europe, et de moutons du Pérou ou llamas [1]. Ces animaux ressemblent au chameau; ils se multiplient beaucoup, et réussissent dans les cantons les plus froids et les plus arides. Sur le haut des montagnes du premier rang et sur la pente des chaînes de montagnes, on trouve beaucoup de guanacas, de vigognes, de pacochas, de cerfs du Pérou,

[1] Les Indiens qui s'occupent uniquement de l'éducation de cet animal, donnent dix mâles à autant de femelles; ils les aident dans l'accouplement, persuadés que sans cela l'opération ne pourrait pas avoir lieu. Les llamas portent un poids de quatre à cinq arrobes, et font trois à cinq lieues par jour. Leur couleur varie, et leur laine est très-longue. Leurs maîtres s'en servent pour faire leurs vêtemens, leurs couvertures de lit, leurs sacs et leurs cordes. Si ces animaux périssent en chemin, les propriétaires n'y perdent rien; car ils se nourrissent de leur chair, et avec leur peau, ils se font une espèce de chaussure appelée *ojotas*, ou bien ils en garnissent les portes de leurs habitations. Ils font des bottes sans couture avec la peau du col, retirée avec précaution, et tannée. Ils tirent même parti de leur fiente; elle leur sert de combustible, ou bien ils la vendent aux mines, à quatre réales les dix sacs.

de viscachas, de lapins, de perdrix, de cailles, de cules, de poucoupoucos, de pics. Dans les vallées, on voit des faucons, des aigles, des vautours et d'autres oiseaux de proie, ainsi que des pigeons.

Les collines et les montagnes renferment une assez grande quantité de mines d'or, d'argent, de cuivre, d'aimant et de mercure. On y cueille aussi diverses plantes médicinales, par exemple, la plante appelée *marfil* qui est très-estimée, de la chicorée, de la scorzonère, de la sauge, et beaucoup d'autres, dont les Indiens font usage pour se guérir de leurs maux.

Les deux races d'Indiens connues sous le nom de *Canas* et de *Canches*, habitent cette contrée depuis fort long-tems. Les Canas vivaient dans la partie du nord, et les Canches dans la partie du sud; ils avaient pour limite commune la rivière du Vilcamayo. Le nom de Canas semble avoir rapport à un volcan [1]

[1] C'est au milieu de trois petites montagnes, dont les sommets ressemblent aux trois pointes d'un bonnet de moine, qu'on aperçoit la bouche du volcan, d'où découlent une multitude de sources d'une eau douce et claire comme le crystal. L'espace que parcourent les flammes qu'il vomit, est d'environ une lieue. Tout y

que l'on rencontre dans le canton de Riacche, tout près de San Pedro de Concha; car le mot indien *cana* signifie un incendie. Les Canas se distinguent des Canches, par le caractère, par les mœurs et par l'habillement. Ils sont fiers, réservés et mélancoliques; leur musique est triste, et a de longues pauses. Leur habillement porte aussi l'empreinte de la tristesse. Leurs chemises et leurs manteaux sont noirs. Leurs bonnets ont trois ailes très-longues, l'une pend sur le derrière de la tête, et les deux autres sur les oreilles. Les Canches sont d'une humeur gaie, et enclins à la plaisanterie, mais adonnés à la fainéantise; par conséquent très-pauvres, et vêtus de haillons et de lambeaux de peau.

Chacune de ces deux tribus est gouvernée par

est brûlé; une partie du terrain est rouge, l'autre est brune ou cendrée. Les plus grosses pierres sont légères comme des plumes, car elles sont calcinées, spongieuses et poreuses. Ce sont des pierres-ponces. On s'en sert pour polir le bois et le cuir. Une tradition rapporte que l'apôtre saint Barthelemy est venu en cet endroit pour prêcher l'évangile aux Indiens; mais que ceux-ci s'étant moqués de lui, le feu du ciel tomba sur le pays et le consuma avec ses habitans, ce qui donna naissance au volcan.

son chef ou couraca particulier. On leur obéit en tout ce qui concerne la défense ou la sûreté communes. On sait que ces tribus se faisaient la guerre, car elles avaient l'habitude de bâtir leurs bourgades dans des endroits élevés, et de les fortifier. Aussi les appelaient-elles *poucara* ou forteresses. Elles les construisaient au moins dans le voisinage des hauteurs, afin de pouvoir s'y réfugier en cas d'attaque. Ces peuples regardaient avec mépris l'or, l'argent et les autres choses précieuses que l'on trouve dans la terre; ils se contentaient de la laine de leurs troupeaux, dont ils faisaient leurs tuniques, pour de se garantir de l'âpreté du climat des lieux montueux.

Telle était la vie qu'ils menaient, lorsque Semhi-Roka, quatrième inca, les subjugua. Il leur donna des couracas pour les gouverner en son nom, et emmena l'élite des jeunes gens à sa cour, afin qu'ils pussent en apprendre la langue et s'habituer à ses mœurs; c'est ainsi que jadis Sertorius réunit les fils des nobles Lusitaniens pour qu'ils pussent s'instruire dans les beaux arts. Mais les Canas troublèrent le repos des monarques péruviens; ils se soulevèrent plusieurs fois, pour

se soustraire à leur domination. On avait beau leur infliger des châtimens et les ramener à l'obéissance, ils se révoltaient de nouveau dès que les troupes s'étaient retirées, et se retranchaient dans les fonds de Rajada, sur les hauteurs de Pichigua, et sur les montagnes de Mollocagua. L'empereur Huagna-Capak voyant qu'il était impossible de les soumettre par les armes, et de les réduire à l'obéissance, résolut d'aller dans cette contrée avec toute sa cour, et de demander au chef, ou grand cana, une de ses filles en mariage. Cette alliance mit fin à tous les soulèvemens, et les Canas se soumirent au joug de l'empereur.

La pauvreté de ces peuples n'offrait aux Incas aucun profit; ce ne fut que le plaisir de régner sur un plus grand nombre d'individus qui leur fit aspirer à cette conquête. On peut juger de la pauvreté des Canas et des Canches, parce qu'on ne trouve pas chez eux de ces tombeaux construits avec une certaine magnificence qui, dans ce pays, sont des preuves de richesse. Ils enterraient simplement leurs morts dans les creux des rochers. Cependant il existe dans le centre de Riacche les ruines d'un temple magnifique [1], dédié à

[1] Tandis que le jeune inca, Viracocha, faisait paître

l'idole Viracocha. On y voit aussi les débris de grands et beaux bâtimens; ces ruines font supposer que ceux qui les habitaient étaient des hommes riches et distingués.

Malgré le cours des siècles, on observe encore dans les naturels de ce pays, le caractère de leurs aïeux. Le portrait des Indiens de l'Amérique méridionale qu'un savant et pieux habitant de cet empire nous a tracé, est à la vérité chargé [1]; cependant on ne peut

son troupeau dans Chita, un esprit lui apparut, et lui dit de prendre les armes contre les Chaucas qui s'étaient soustraits à la domination de son père. A peine eut-il pris les rènes du gouvernement, que par reconnaissance il éleva un temple à ce génie, et lui érigea une statue. Elle représentait un vieillard. Il avait une longue barbe, était vêtu d'une longue robe nouée par une ceinture, et tenait une chaîne dans les mains, comme s'il eût voulu lier un dragon. C'est ce que nous apprend Garcillasso de la Vega, qui dans son enfance avait vu cette figure à moitié détruite. Le temple est un grand édifice qui a quatre-vingts vares de long et quarante de large. Ses murs s'élèvent sur cinq arcades en pierre; ils sont construits moitié en pierres de taille, moitié en terre. Ce temple avait huit portes très-hautes, et autant de fenêtres; la charpente du toit était posée sur des piliers très-élevés, par le moyen de cordes qui couraient de l'une à l'autre.

[1] *At natio indorum (et si aliis præstant) universa*

nier qu'il ne leur ressemble un peu. Les Canches sont d'une taille médiocre, très-hardis, inquiets, inconstans, perfides, et dociles seulement en apparence; mais s'ils peuvent éluder impunément les ordres de leurs juges, ils le font. Ils sont assez laborieux. Tout leur habillement consiste en une camisolle et un manteau court. Les Canas sont d'une couleur plus foncée, plus forts et mieux faits. Leur caractère est à peu près le même. Ils ont des boutons à leurs habits, et vont à cheval. Leurs habitations sont ordinairement garnies de bancs, de tables et d'autres meubles. Mais ces deux peuples sont en général nonchalans, timides, farouches et ombrageux. Ils construisent leurs cabanes sur les montagnes les plus sauvages et les plus reculées; et fuient épouvantés

tamen est ab omni ingenuitate alienissima, tota sordida, tota servilis, ingenio ut plurimum obtuso, judicio perquam imbecilli, inconstans, prorsus et lubrica; moribus infidi, ingrati, metu solum cedere, et vi, honoris vix sensum habere, pudoris propemodum nullum : neque servile tantum ingenium est, verum etiam quodammodò brutum; ut facilius putes, feras cicurare, quam istorum vel frenare temeritatem, vel excitare torporem : adeò ad percipiendum rudes, ad cedendum sunt duri et pervicaces. Acosta, *lib. de procuranda indorum salute in Poœmio.*

à la vue des voyageurs. Leurs manières même envers leurs femmes sont dures et grossières, et ils ont un grand penchant pour les superstitions les plus ridicules.

Leur langue est celle de tout le royaume. Les Canas, sont de tous les Indiens, ceux qui parlent mieux l'espagnol ; il n'en est pas de même des femmes, parce qu'elles regardent comme une honte de s'exprimer dans un autre idiome que le leur.

La plus grande partie de ces peuples habite les onze paroisses dans lesquelles est divisée l'administration ecclésiastique de la province. Elle est soumise à l'inspection des curés respectifs et du vicaire qui est l'un d'eux. Les Canches appartiennent aux paroisses de Siquani, Cacha, Tinta, Checacupi, Pampamarca, Yanacoa et Langui ; les Canas, à celles de Checa, Pichigua, Yauri et Coparaque.

Siquani, endroit très-peuplé, et chef-lieu de la province, est situé sur la rivière de Vilcamayo ; il est contigu à l'est à la chaîne de montagnes de Vilcanota, où l'on trouve plusieurs veines d'argent. On n'a pas encore procédé à leur recherche d'une manière uniforme ; si elles étaient exploitées, je crois

qu'elles seraient d'un grand produit; mais le climat est extrêmement âpre et rigoureux, car l'atmosphère est constamment si variable, que souvent dans le même jour, il pleut, il neige et il gèle. Cette ville est habitée par quatre mille dix-huit Indiens, mille trois cent trois métis et quatre-vingt-douze Espagnols de tout âge et de tout sexe. On cultive dans ce district des haricots, des pommes de terre (papas), des lupins, du froment et de l'orge. On en fournit tous les endroits voisins. On y voit un hôpital pour les deux sexes. Il est pourvu de tout ce qui est nécessaire, et porte le nom de *Gil-de-Taboada ;* il a été fondé par le vice-roi actuel qui répand ses bienfaits partout, et achevé par le digne évêque de Cusco, don Bartolomé de las Heras. C'est au zèle ardent et aux efforts du colonel don Manuel de Villalta, gouverneur subdélégué de la province, que l'on est redevable de l'érection de cet ouvrage pieux, ainsi que du rétablissement de l'église. Le triste état où elle se trouvait auparavant excitait des sentimens pénibles ; aujourd'hui c'est un temple magnifique.

Maragani, sur le bord de la même rivière que Siquani, en est à trois lieues. C'est une

succursale qui renferme mille deux cent quarante-six Indiens, quatre cent deux métis, et quelques Espagnols.

A trois lieues et demie de Siquani, et sur la même rivière, est San Pedro de Cacha, dont la juridiction s'étend vers le nord, et qui a une succursale située à une lieue, et appelée *San Pablo*. On trouve dans ces deux endroits mille huit cent quarante-quatre Indiens, et quelques métis et Espagnols. Ils font des pots et des cruches de différentes dimensions, et divers autres vases avec une espèce de terre que l'on prend dans le voisinage de Riacche. Leurs églises sont propres et bâties régulièrement.

Tinta, où le corrégidor résidait auparavant, a une belle église, et plusieurs maisons couvertes en tuiles. Presque tous les habitans sont des Indiens. Dans la succursale de Combapata on ramasse un peu d'or dans le premier des trois ruisseaux qui forment la rivière de même nom.

Checacupi et Pitumuarca, sa succursale, s'étend vers le nord, où cette province touche à la montagne tronquée d'Asangate qui fait le commencement de la province de Quispicanchi.

Pampamarca est situé au sud, vis-à-vis de Combapata. Sa population est faible et pauvre. Cette paroisse a deux succursales, Surinama et Tongacacca, où l'on voit un crucifix miraculeux connu sous le nom de notre Seigneur d'Añaipampa. Les habitans de cette province, et même ceux des autres provinces et des endroits les plus éloignés, y viennent tous les ans en pélerinage le jour de sa fête.

Dans tous les endroits qui précèdent, on recueille les mêmes produits qu'à Siquani: les habitans des endroits qui suivent, vivent principalement de l'éducation des bestiaux et du commerce des serges et de différentes autres étoffes de laine.

Yanaoca, à deux lieues de Pampamarca, n'est habité que par des Indiens. Son église, qui est fort belle, a été très-endommagée par un tremblement de terre.

A sept lieues de là, en allant de l'ouest à l'est, on rencontre Langui sur le bord du lac de même nom. A l'extrémité opposée, et à une distance de trois lieues, on aperçoit la succursale de Layo. Il s'y trouve une mine de plomb dont le produit a été assez considérable.

Checa, situé vers le sud, a une mine d'ai-

mant et une d'argent, appelée *Quespecita*. Le métal en est bleu foncé.

A cinq lieues on rencontre Pichigua. Sa partie orientale renferme la fameuse mine de Condoroma, dont on attribue la découverte au diable [1].

Taurî, à trois lieues de Pichigua, s'étend à douze lieues dans le sud jusqu'à Caylloma. Il y a deux mines de cuivre auxquelles on

[1] Ce conte doit, à ce qu'on assure, son origine à la ruse de quelques Espagnols. Ils n'avaient pu, ni par prières ni par menaces, engager un indien à leur faire connaître la mine d'où il tirait secrètement de l'argent. Ils se déguisèrent en diables, entrèrent dans sa maison par une nuit très-obscure, firent grand bruit avec leurs fouets, vomirent du feu, se mirent à maltraiter l'indien, et l'accusèrent d'avoir découvert la mine aux Espagnols. Il le nia; mais effrayé d'une apparition si inattendue et si effrayante, il s'offrit de les mener sur le lieu, pour les convaincre de la vérité de ce qu'il disait. En effet, il les y conduisit, il écarta un amas de pierres et de paille, et leur montra le travail qu'il avait entrepris. Les Espagnols se réjouirent infiniment de cette découverte, jettèrent leurs masques, et se firent connaître à l'indien, qui fut extrêmement honteux d'avoir été dupe de cet artifice. C'est ce qui a donné lieu au proverbe : *Para descubrir secretos los diablos de Condoroma.* Pour découvrir les secrets, on a besoin du diable de Condoroma.

travaille quand cela est nécessaire, et beaucoup d'aimant.

Coparaque, à trois lieues à l'ouest de l'endroit précédent, est dominé par une montagne que l'on dit très-riche. On en a retiré quelques marcs d'argent qu'on a fait fondre pour essai; mais les intéressés ont abandonné cet ouvrage par suite de quelque mésintelligence. Sur le sommet de cette montagne est un lac, ouvrage de l'art; les habitans croient qu'il est enchanté, et l'on est persuadé qu'il contient des richesses que les payens y ont jetées lors de la conquête. La juridiction de ce lieu s'étend dans le sud à vingt lieues jusqu'à un canton nommé *Sucuitambo*, où il y a deux montagnes célèbres. L'une connue sous le nom de *Toreria*, avait fourni aux anciens habitans de l'argent contenu dans des filons superficiels. Ils étaient cachés, mais ils furent découverts par un voiturier qui, ayant allumé du feu pour se réchauffer, vit couler le métal fondu. Depuis lors on exploita pendant très-long-tems cette mine par le moyen des puits; mais lorsque les travaux devinrent plus profonds, on suivit la méthode usitée dans toutes les mines; comme elles ont fini par ne plus donner de bénéfice, on les a abandonnées.

Aujourd'hui la seule mine de Santa-Lucia fournit un peu de minérai d'une couleur bleu foncé comme l'acier. Mais faute de gens au fait de l'exploitation, elle ne rapporte pas tout ce qu'elle promet. Il y a quelques années qu'un ouvrier en mercure de Caylloma trouva sur la même montagne une autre mine d'argent nommée *El-Carmen.* Dans le commencement elle donna quelque profit; mais tandis qu'on s'en promettait un grand produit, on rencontra de l'eau, et les travaux cessèrent par la mort de celui qui l'avait découverte. Auprès de cette mine, on en voit une autre appelée *Potosi-el-Mozo ;* elle a plus de quarante petits filons, d'où l'on a tiré un peu d'argent blanc; mais les travaux ayant été couverts par l'eau, et une galerie que l'on avait commencé à pratiquer ayant été jugée trop difficile à être continuée, on abandonna l'entreprise. Depuis ces montagnes jusqu'à celles de Condoroma, toutes les hauteurs sont remplies de filons de métal natif.

Outre les paroisses que je viens de nommer, il y en avait autrefois une autre appelée *Aconcagua.* Aujourd'hui elle ne consiste plus que dans le village de Coparaque, où quelques Indiens se sont réunis à une famille

de ce nom. La cause de cette dépopulation vint de l'avidité insatiable d'un commandeur. Il oublia qu'il était le patron et le protecteur des pauvres de cet endroit. Il exigea leur tribut en poudre d'or, qu'ils payaient non au poids, mais d'après une mesure qu'il agrandissait d'un tiers à chaque fois, ce dont les Indiens s'étaient aperçus. Mais il l'accrut enfin à un tel point, qu'ils se virent dans l'impossibilité de la remplir ; alors ils l'assaillirent, et le firent périr en lui versant dans la bouche le métal fondu dont il avait été tant altéré. Les complices de cette vengeance craignant d'être punis, abandonnèrent le pays, et s'enfuirent dans différentes provinces. Les moins coupables restèrent à Coparaque.

Le nombre total des Indiens de tout âge et de tout sexe qui habitent les différens villages des districts, se monte, suivant le dernier rapport remis à la société, à vingt-cinq mille neuf cent soixante-neuf individus. Mais ce relevé ne comprend pas les bergers qui vivent à de grandes distances de leurs villages, ou errent avec leurs troupeaux, sans que l'on sache précisément à quel district ils appartiennent, ni une quantité infinie d'enfans et d'adultes, qui, par l'indifférence de

leurs parens et le grand éloignement où ils sont de leur paroisse, n'y ont pas reçu le baptême, et ne sont pas portés sur les registres. Les Espagnols, les Nègres et les Sambos sont peu nombreux. Les métis se montent à sept mille huit cent soixante-six, et réunis aux précédens, ils forment un total de huit mille trois cent quarante-cinq individus; d'où il résulte que l'ensemble des habitans de la province est de trente-six mille trois cent quatorze.

Elle est administrée par un juge subdélégué de l'inspecteur général de Cusco; il a le titre de gouverneur de Mita, et d'administrateur des biens des décédés. Il nomme les corrégidors de chaque endroit; et ceux-ci, réunis aux caciques et aux principaux indiens, élisent les alcaldes et les autres officiers.

Le corps des mineurs est distrait de la juridiction ordinaire; un subdélégué de la députation de Cusco, nommé par le tribunal royal des mines de cet endroit, connaît de tout ce qui les concerne.

Cette province a un régiment de dragons formé en 1760, et composé de treize compagnies avec leurs officiers; il est commandé par un colonel qui a son état-major.

Le commerce actif se borne à l'exportation des bestiaux, et à celle des articles qu'ils fournissent, tels que des peaux crues, du suif, du fromage, de la laine, des tapis, des draps grossiers, des sacs, des cordages, dont on se sert dans les districts voisins. Les Canas portent ordinairement à Caylloma, à Arcate, à Cayarani et aux autres mines, de la viande, du beurre, des ignames, des chandelles et des peaux de vache. Ceux de Siquani y portent des choux et d'autres légumes; mais le commerce le plus avantageux est celui des draps; car dans ce seul district on en fabrique un plus grand nombre que dans les atteliers réunis de Paruro, de Quispicanchi, d'Abaucay et de Cusco.

Plusieurs Indiens vont dans les provinces situées le long des côtes pour y chercher du vin, de l'eau-de-vie, du piment et du coton. D'autres travaillent volontairement dans les mines de Condoroma, d'Arequipa, de Condesuyos et de Caylloma; mais ceux qui, par ordre du roi, vont travailler au Potosi, abandonnent leur patrie le désespoir dans l'ame, parce qu'ils sont persuadés que la plupart de ceux qui descendent dans les mines de ce pays, y gagnent l'asthme et meurent en peu de mois.

C'est un jour bien triste que celui de leur départ. Ces victimes de la contrainte se présentent à un prêtre qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, les attend à la porte de l'église avec la croix; il les asperge d'eau-bénite, puis leur lit les prières accoutumées et leur dit une messe qu'ils payent, afin d'obtenir du Tout-puissant un voyage heureux. Ils vont ensuite à la place publique, accompagnés de leurs parens, de leurs proches et de leurs amis, les embrassent et prennent congé d'eux en sanglottant. Suivis de leurs femmes et de leurs enfans, la contenance morne et abattue, ils se mettent en route. L'effet affligeant que produit une scène aussi lamentable, est encore augmenté par le son de leurs petits tambours et de leurs clochettes, qui donnent ordinairement le signal de leur départ.

CHAPITRE II.

Description de la ville et de la province de Truxillo. — Ville de Truxillo. — Sa population. — Vallée de Chimou. — Ses anciens souverains. — Etendue de la province. — Monumens anciens. — Vallées. — Climat. — Eaux. — Vents. — Ports. — Population. — Caractère des habitans. — Espagnols. — Indiens. — Nègres. — Métis. — Mulâtres.

La ville de Truxillo, fut ainsi appellée par François Pizarre, en mémoire de la ville de même nom, en Espagne, où il était né. Elle est située dans une des contrées les plus agréables et les plus fertiles que l'on connaisse le long de la côte du Pérou, depuis le huitième parallèle nord jusqu'au vingt-huitième parallèle sud.

Elle à cinq mille cinq cent quinze habitans de toutes les classes, de tous les âges et de tous les états. Quoique bâtie avec beaucoup de symétrie, de loin elle ne plaît pas à l'œil. En voici la raison, c'est que le canton où elle se trouve n'étant pas sujet aux pluies périodiques, les maisons sont couvertes avec une espèce de mortier ou argile endurcie; il en résulte, pour

l'œil, un effet plus désagréable que celui que produisent les toits de tuiles que l'on voit dans les autres cantons. En outre, les murs des habitations sont minces et bas, par précaution contre les tremblemens de terre; l'expérience ayant appris qu'ils résistaient mieux aux secousses que les bâtimens solides et élevés.

Les jardins qui sont attenans à la plupart des maisons, servent, par leur verdure perpétuelle, de parure à cette ville. Pour entretenir la vigueur et la fraîcheur des plantes, l'art a construit des aqueducs pour amener des eaux qui sont aussi employées à d'autres usages.

Cette ville fut bâtie et peuplée en 1535, par plusieurs des principaux conquérans du Pérou, dans la belle vallée du grand Chimou, un des plus puissans des petits rois du tems du paganisme; mais qui était déjà soumis aux Incas lorsque les Espagnols arrivèrent dans le pays.

La domination absolue de ce prince indépendant s'étendait depuis Supe jusqu'à Tumbez, sur plus de deux cents lieues de côtes. Il fut vaincu à la bataille, livrée dans les plaines de Parmunca, par le général Yupanqui-Inca, fils de l'empereur Pachacutec IX, qui avait des forces supérieures. On conclut ensuite à Santa,

sur les bords de la grande rivière qui baigne cet endroit, un traité par lequel ce petit roi continua à régner paisiblement dans ses états, sans être soumis à un tribut ni à aucun hommage. Il s'obligea simplement à adorer le soleil comme seul dieu, et à renoncer à ses anciens idoles.

Truxillo est éloigné de trois quarts de lieue de la mer, et situé par 8 degrés 19 minutes de latitude australe [1]. La province est bornée au nord par celle de Caxamarca, au nord-ouest par celle de Saña, à l'ouest et au sud-ouest par la mer, à l'est par la province Huamachuco, et au sud par celle de Santa. Elle a vingt-cinq lieues et demie du nord au sud, et sept de l'est à l'ouest.

A une demi-lieue de la ville, dans un canton appelé Chanchau et baigné par la mer, il existe encore des monumens surprenans de la puissance des anciens princes. Ce sont les restes d'un palais magnifique, et les ruines de son double mur en argile. C'est de la même matière que sont bâtis les tombeaux dans lesquels on les déposait, avec leurs trésors et les autres

[1] Suivant M. Dehumbold, latit. australe, 8° 5′ 40″, long. cinq heures 26′ 38″; son élevation au-dessus du niveau de la mer, est de 63,4 mètres.

raretés qui faisaient leur plaisir et leur servaient d'ornement durant leur vie. Plusieurs individus se sont enrichis par la fouille de ces tombeaux.

On trouve aussi des habitations que le tems à détruites, et des ouvrages ingénieux pour conduire l'eau sur les campagnes arides et sablonneuses qui, sans arrosement, seraient restées stériles, comme elles le sont devenues aujourd'hui par notre négligence.

On ne voit pas sans admiration les traces de plusieurs prairies artificielles, et les preuves évidentes des travaux et de l'art des anciens Péruviens pour cultiver les montagnes les plus escarpées. Ils savaient y conduire les eaux avec une adresse remarquable et cependant ignoraient entièrement la théorie de l'hydraulique. Aussi tout observateur attentif doit-il être surpris de ce qu'ils ont fait ; car l'ingénieur hydraulique le plus habile trouverait ample sujet à calculer et à examiner avant d'en faire autant.

Le despotisme des petits souverains de cet état a produit en cela plus d'effet que le gouvernement espagnol, malgré toutes ses dépenses.

On découvre encore de nombreux restes

des temples où les payens adoraient leurs faux dieux. On trouve aujourd'hui dans leurs tombeaux les images de ces dieux et d'autres antiquités. Les forteresses considérables que les souverains de Chimou avaient construites pour être à l'abri des attaques de leurs puissans ennemis, ne sont pas moins remarquables. En général les anciens Péruviens ont laissé à la postérité des preuves évidentes de leur superstition et de leurs richesses.

La province de Truxillo renferme trois vallées : celle de Chimou, où résidaient anciennement les souverains; celle de Chicama et celle de Virou. C'est de cette dernière qu'est venu le nom de Pérou donné par les Espagnols à tout le royaume. Tous les historiens conviennent que les émissaires envoyés par Blasco Nuñez de Balboa pour explorer le pays, arrivèrent dans la vallée dont il est question. Ils rencontrèrent sur le bord de la rivière un indien, qui fut saisi d'épouvante à la vue de ces étrangers; il prononça le mot de Pelou, qui signifie une rivière dans la langue du pays, pour répondre aux questions qu'on lui adressait et qu'il ne comprenait pas. Nous ne savons pas ce qu'il aura voulu donner à entendre par cette expression. Ce qu'il y a de certain,

c'est que les Espagnols, qui ne comprenaient pas le langage de cet homme, crurent qu'il avait dit *Pérou*, et regardèrent ce mot comme le nom du pays. Il fut adopté et sera toujours en usage.

Le climat de cette province est plutôt sec et chaud qu'humide et froid, et cependant tempéré. Il n'y a que deux saisons, l'été et l'hiver; celle-ci n'est pas trop froide, ni la première trop brûlante. Ceux qui s'adonnent à l'étude assurent que ce climat est préjudiciable aux réflexions profondes, l'expérience ayant appris que plusieurs jeunes gens meurent de bonne heure par suite d'hémorragies. Quoique cette contrée soit située sous la zone torride, et que, suivant l'opinion des anciens, elle ait été regardée comme inhabitable, son climat naturellement chaud est tempéré par les vents frais qui viennent des hautes montagnes. Leur passage sur les régions élevées les rend plus agréables et plus rafraîchissans que ceux qui soufflent des autres points de l'horizon. On n'y voit point de pluie périodique continuelle, mais seulement une pluie douce de courte durée, et que les naturels nomment *garoua*.

Les trois vallées qui forment cette province

sont arrosées et fertilisées chacune par une rivière qui porte le même nom qu'elles ; on trouve aussi des sources en différens endroits ; mais elles sont si peu abondantes, et les rivières sont si petites, que le manque d'eau fait le sujet continuel des plaintes des habitans.

Les vents dominans sont le vent de sud, qui est doux et modéré, et le vent de nord, qui est rarement violent et impétueux dans cette province. Le sol est sablonneux de même que dans toutes les vallées, et en général dans toute la partie basse du Pérou. Les tremblemens de terre y sont fréquens ; les plus désastreux depuis la conquête sont ceux des années 1616, 1725 et 1759. Le premier détruisit entièrement la ville de Truxillo, et ne laissa d'autre bâtiment intact que le clocher de l'église de Saint-Augustin.

En 1686 on entoura Truxillo de murs pour le mettre en état de défense. C'est avec Lima, la seule ville du Pérou qui jouisse de cet avantage. Ils furent construits par les ordres du duc de la Palata, vice-roi. Cette entreprise fut suggérée par l'apparition dans ces parages des pirates Edouard de David et Raveneau de Lussan, appelés vulgairement *flibustiers*.

Outre quelques petites rades et places de débarquement, cette côte a trois ports ; celui de Malabriga, situé par 7° 37′ de latitude sud ; celui de Huanchaco, sous le 8e. parallèle sud, près de la ville ; il a un banc de sable dangereux ; et celui de Guañape par 8° 30′ S. Mais ils sont peu sûrs, et par conséquent peu fréquentés. On y pêche une grande quantité de poisson qu'on envoie frais à la ville, ou bien on le fait saler, et est un article de commerce avec l'intérieur du pays.

Truxillo est le siége d'un intendant qui, avec ses assesseurs, administre la justice, la police, les revenus royaux, et le militaire. Sa juridiction s'étend sur huit des nouveaux districts qui composent l'évêché de Truxillo. Savoir : Truxillo, Pioura et Saña dans la vallée, et Caxamarca, Juambos, Huamachuco, Pataz et Chachapoyas dans les montagnes.

Le district de Truxillo ne comprend, outre la ville de Truxillo, que quinze villes ou villages et quatre-vingt-dix-sept métairies. La population est de douze mille trente-deux individus. L'on s'étonne avec raison de ce qu'un district aussi étendu soit si mal peuplé. Mais il n'est que trop vrai que la plus grande partie est inhabitable, ou pour mieux dire ne présente

qu'un terrain sablonneux qui n'est pas arrosé, et qui ne peut par conséquent fournir les productions nécessaires à la vie. Il n'y a d'habités que les cantons ou les lieux traversés par les ruisseaux. Leur eau fertilise les campagnes, et en rend le séjour commode et agréable [1].

La capitale fut peuplée par les conquérans

[1] On compte de Tumbez à Lima deux cent soixante-quatre lieues. Tout le pays étant couvert de sable, la reverbération des rayons du soleil y est telle que les mules n'en pourraient jamais supporter la chaleur durant le milieu du jour. D'ailleurs, on n'y rencontre ni eau, ni herbes, ni rien de semblable. Aussi toute le chemin se reconnaît plutôt aux ossemens des mulets qui paraissent y avoir péri de fatigue qu'aux traces de leurs pieds; car, quoique la route soit si fréquentée, qu'il ne cesse en aucune saison d'y passer du monde, le vent empêche bien qu'on ne puisse distinguer les vestiges des pas, et à peine les mulets ont achevé de passer, qu'il remue le sable, et efface entièrement l'impression de leurs pieds. La verdure et les arbrisseaux y sont si rares, que dès qu'on en voit, on peut être assuré qu'on n'est pas loin d'une bourgade, ou de quelqu'autre lieu habité. La raison en est que ces lieux sont situés près des rivières, dont l'humidité produit ces sortes de choses; car les lieux inhabités ne sont tels que parce qu'ils manquent d'eau, et que sans ce secours les peuples ne peuvent ni subsister ni faire valoir leurs terres. *Voyage de don Ulloa*, tome 1, page 421.

que l'empereur Charles V récompensa de leurs services distingués en leur donnant des commanderies. Plusieurs personnes d'une naissance distinguée, attirées par la réputation du climat, et par le commerce qui était très-florissant du temps des galions, vinrent ensuite s'y établir. La plupart des familles considérables qui font l'ornement du pays sont issues de ces deux souches.

Il y a aussi dans cette ville un évêché fondé en 1609. Ses revenus se montent à 28,000 piastres. On y trouve cinq couvens de moines, qui possèdent ensemble 190,500 piastres de revenu, et deux couvens de religieuses qui en ont 22,000. On y compte deux paroisses, une pour les Espagnols, les métis, les nègres et les mulâtres; et la seconde pour les Indiens. Le diocèse renferme quatre-vingt-dix-sept paroisses.

Les villages voisins étaient, avant la conquête, habités par une quantité innombrable d'Indiens. C'est de leur mélange avec les Espagnols et les nègres que sont sorties les basses classes qui aujourd'hui forment la population dont j'ai parlé plus haut.

Rechercher et exposer le caractère d'une nation, a de tout temps été l'occupation des

hommes qui pensent. Quelques-uns attribuent les facultés physiques, ainsi que les dispositions de l'esprit et le caractère, aux qualités de l'air, aux alimens, ou à la situation plus ou moins heureuse du pays; mais ces données présentant des problèmes dont la solution appartient aux philosophes, je n'entreprendrai pas une tâche aussi difficile, et je me contenterai de dire que l'opinion de ceux qui accordent une grande influence à l'éducation et à l'exemple, peut bien n'être pas dénuée de fondement.

Les Espagnols qui habitent cette ville et le canton qui en dépend sont dociles et appliqués; ils sont très-obligeans pour les étrangers, et sur-tout pour les européens. Ils les prennent sous leur protection, les aident de tout leur pouvoir, et leur fournissent tout ce dont ils ont besoin. Ils sont très-studieux et cultivent les sciences; mais ils s'adonnent principalement à l'état ecclésiastique, à l'agriculture et au commerce. Les femmes ont un extérieur avantageux, et sont très-bonnes ménagères; qualité qui leur est particulière, et que ne partagent pas la plupart des femmes des autres provinces du royaume. Les deux sexes suivent le costume des habitans de Lima, avec

lesquels ils ont d'ailleurs les plus grands rapports.

De tous les sujets du roi en Amérique, les plus affectionnés et les plus dévoués sont les Indiens. Leurs ancêtres furent bien maltraités et opprimés par les soldats espagnols lors de la conquête du Pérou. Cependant il faut observer que leurs mœurs grossières et farouches, leurs excès et leurs perfidies, donnèrent souvent sujet de les traiter avec sévérité et dureté. Rien n'est plus difficile que de maintenir l'autorité des lois au milieu du tumulte des armes. On aurait tort d'ailleurs d'imputer à la nation espagnole en général le mépris des lois qui eut lieu lors de la conquête; car on sait que les premiers conquérans étaient plutôt doués de bravoure que de sagesse et de sensibilité.

Ces guerriers intrépides qui acquirent à l'Espagne un nouvel empire, exigèrent hautement la récompense de leurs exploits. On leur accorda le fruits de leurs travaux. Ils obtinrent des commanderies proportionnées à leur rang et à leurs services. Ainsi ils profitèrent de l'assujétissement des Indiens, qui les servirent de leurs personnes. Dans plusieurs provinces on donna à ceux-ci le nom d'*Yana-*

conas. On les considéra comme des serfs destinés à cultiver les terres qu'on leur assignait ; ils ne pouvaient ni les quitter, ni aller dans d'autres districts. Cet état de choses dura un certain temps ; mais les conséquences fâcheuses qu'il entraînait étant devenues sensibles, engagèrent à supprimer les commanderies. L'oppression cessa, et les Indiens recouvrèrent leur liberté.

On adopta ensuite pendant quelque temps le régime des répartitions. Il commença vers le milieu du dix-huitième siècle, et fut aboli en 1779. Voici en quoi il consistait. Les corrégidors fournissaient aux Indiens les subsistances et les marchandises dont ils avaient besoin, ainsi que les voitures et les ustensiles d'agriculture qui leur étaient nécessaires. On avait eu pour but de les leur faire obtenir à bon marché. Mais cette institution, pervertie par l'effet d'une imprudente avidité, donna naissance aux injustices et à l'usure. Ce qui prouva bien clairement qu'il est très-difficile de tenir dans une même main le glaive de la justice et le caducée du dieu du commerce.

Aujourd'hui les Indiens sont de toutes les nations sujettes, les plus favorisées par les Espagnols. Personne ne peut, sans se rendre coupable d'injustice, leur enlever ce qu'ils ont ac-

quis par leur travail. Tous les produits de leur industrie et de leur agriculture sont exempts des impôts royaux. Le tribut ou obligation que tous les vassaux acquitent envers leur roi, est chez eux plutôt un signe d'hommage qu'une imposition accablante.

Pour son malheur, cette nation ne s'est pas encore entièrement affranchie de son idolâtrie. Son ancienne religion consistait dans l'adoration du soleil et le service du diable. Ces opinions et ces habitudes héréditaires les rendent très-malheureux.

On ne peut qu'être frappé du plus grand étonnement lorsqu'on réfléchit sur l'observation faite peu après la conquête par Loaysa, conjointement avec l'assesseur Siancas et le frère Domingo de Santo Tomas, c'est que depuis Tumbez jusqu'à Jujui et Salta, situés à l'extrémité du gouvernement du Buenos-Ayres, on comptait huit millions deux cent quatre-vingt-cinq Indiens; tandis qu'aujourd'hui tous ceux qui ont fait des recherches sur la population de la même contrée, s'accordent à n'y compter que quatre millions d'individus. Ainsi, en moins de deux cent cinquante ans, le nombre des habitans a diminué de moitié.

Les politiques sont d'une opinion différente sur les causes de cette dépopulation. Quelques-uns l'attribuent au fréquent usage de l'eau-de-vie. Cette boisson forte produit les plus affreux ravages dans des corps aussi faiblement organisés que le sont ceux des Indiens. D'autres pensent que les travaux pénibles des mines, auxquels les Indiens sont obligés par les mitas les ont détruits. La plupart disent que les vexations des juges, et le mépris avec lequel ils traitent la nation sujette, ont influé de la manière la plus désastreuse sur son tempérament mélancolique. En définitif, c'est un problème très-difficile à résoudre. Ce qui est certain, c'est que la peste, jadis inconnue, fit de si grands ravages en 1720, que des villages qui étaient peuplés de quatre mille Indiens, devinrent entièrement déserts; voilà probablement la cause principale de la dépopulation.

Les Indiens de cet arrondissement demeurent dans des villages gouvernés par leurs alcaldes et autres officiers de justice nommés en conformité des ordonnances royales. Les communautés sont très-bien administrées, ce qui vient sans doute de ce que les habitans de cette vallée et des montagnes voisines sont les plus civi-

lisés de toute la province. Ils sont très-dociles, obéissans et obligeans. Leur langage naturel s'est perdu ; ils parlent l'espagnol ; ils s'habillent aussi comme les Espagnols, excepté les femmes. La plupart portent l'anaco, espèce de justaucorps qu'elles ont conservé depuis le temps du paganisme. Les Indiens des autres vallées de cette intendance s'habillent généralement d'une manière différente de celle des habitans du district de Truxillo.

Ceux-ci s'occupent principalement de l'agriculture et de la pêche. Ces deux occupations suffisent à leur subsistance. Ils vendent le surplus, et en emploient le produit à s'acheter des vêtemens et à se procurer les autres objets dont ils ont besoin. Leur sobriété égale leur économie dans leur habillement et leurs habitations ; celles-ci ne sont en général que des cabanes malpropres.

Tous ont à peu près le même caractère ; ils sont peu crédules, par conséquent très-méfians et soupçonneux. Ils punissent cruellement les injustices qu'on leur a faites. Ils ont d'ailleurs plus ou moins les défauts et les vices de leur nation, et font de même sous le prétexte d'honorer les saints, des dépenses extravagantes. Les seigneurs de leurs pa-

roisses en profitent, et tirent des revenus considérables.

Les nègres qui, sous différens rapports, et par plusieurs raisons qu'il est impossible de développer ici, ont été si préjudiciables à l'Amérique, se divisent en nègres libres et en esclaves. Les premiers forment une tourbe de perturbateurs du repos public; car il en est peu parmi eux qui en acquérant la liberté, s'adonnent à quelque occupation utile. Ils sont en général auteurs des meurtres, des vols et de tous les délits capitaux. Mais par l'effet d'une compassion mal entendue, on les plaint beaucoup plus que les Indiens privilégiés et que les autres classes du peuple. On peut dire aussi qu'en général il règne un empressement blâmable à mettre les nègres en liberté; en effet, dès que quelqu'un se trouve sur son lit de mort, il se signale par cet acte de générosité. Ce qui contribue sur-tout à entretenir cet usage, c'est que les nègres sont élevés au service domestique; les Espagnols les prennent en affection, et ce sentiment, plutôt que les services qu'ils reçoivent de ces esclaves, les engage à les récompenser.

La seconde classe de nègres est composée de ceux qui sont destinés à la culture des plan-

tations et au service dans les maisons. On a eu occasion d'observer dans la ville de Truxillo une particularité qui ne se présente guère ailleurs. On y voit des propriétaires d'esclaves qui, pour pouvoir les nourrir, demandent l'aumône pour eux. C'est sur-tout ce qui arrive fréquemment aux femmes. Elles s'exposent au dénuement et à la misère plutôt que de consentir à vendre leurs esclaves, sur-tout ceux qui sont nés dans la maison. En général, les nègres sont occupés à des travaux utiles. Ils travaillent aux plantations de sucre et aux champs de froment. Mais faute d'ouvriers de cette espèce, ces deux branches de culture sont tombées en décadence, et des portions de terre immenses restent en frîche.

Parmi les classes mélangées, la principale, ou au moins celle qui se regarde comme telle, est celle des métis, ou des individus nés d'un espagnol et d'une indienne; *et vice versâ*. Ceux qui sont issus de deux parens d'un état différent, ne perdent rien de leur noblesse, parce qu'ils descendent des deux races pures. Ils sont eux-mêmes imbus de cette idée, et se croient d'autant plus élevés ou rabaissés, qu'ils sont plus ou moins rapprochés des Espagnols. On ne peut guère distinguer dans un quarte-

ron ou un quinteron la couleur rouge ou cuivreuse particulière aux Indiens. Si cet individu quitte son pays, et s'établit dans un autre où on ne le connaisse pas, on le prend aisément pour un européen, ou pour un espagnol américain ou créol. Les personnes de cette espèce embrassent toutes les professions qui leur conviennent, suivant que le sort ou leurs protecteurs les favorisent. Quand il sont métis purs, ils ne forment point une classe particulière; ils aiment mieux les Espagnols que les Indiens. Ils évitent ceux-ci, et les haïssent mortellement. Lorsqu'ils sont *cholos*, ou quarterons, et qu'ils ne peuvent pas cacher ou déguiser leur couleur, on les range parmi les Indiens, et ils ne sont pas exempts d'impôts. Après les Indiens, cette classe est la plus nombreuse au Pérou. Ceux qui demeurent dans ce district, ont les mêmes occupations et les mêmes usages que les habitans des vallées; étant plus civilisés, et ayant en général reçu une meilleure éducation que les habitans des montagnes, ils sont plus utiles au roi et à l'empire.

Les mulâtres nés d'un espagnol et d'une négresse, sont les bohémiens de l'Amérique. Je me sers de cette expression, parce qu'ils res-

semblent beaucoup à ce peuple par leur hardiesse, leur caractère rusé et leur couleur. On trouve parmi eux un grand nombre de mauvais sujets. On les distingue en deux classes, les mulâtres libres et les esclaves. Lorsque ceux de la première sont blancs, et qu'on ne peut pas reconnaître leur origine par quelque nuance, ils veulent passer pour Espagnols, et généralement on les regarde comme tels. Ils savent cacher et dissimuler leurs défauts avec beaucoup d'adresse, de sorte qu'ils ont gagné au double dans notre estime. Les esclaves qui sont à peu près blancs, meurent rarement sans obtenir leur liberté, et il y a peu de familles même parmi celles dont la fortune est modique, qui n'ait une mulâtresse à son service, et qui ne la regarde comme un objet précieux. Ces femmes remplissent les fonctions de duègnes ou de gardiennes, suivant les mœurs espagnoles, et sont les confidentes et les dépositaires des plaisirs et des chagrins de leurs maîtresses. C'est ce qui fait qu'elles ont plus de hardiesse et de suffisance que les autres classes inférieures du peuple : en outre, la confiance qu'on leur accorde, les rend si présompteuses, qu'elles s'arrogent le droit de gouverner leurs maîtres.

Quoique le nombre des mulâtres soit considérable, ceux qui sont libres vivent entièrement à leur guise, soit à raison de la protection de la maison où ils sont nés, soit parce qu'ils s'occupent à différens métiers. Mais une chose certaine, c'est qu'ils sont plus nuisibles qu'utiles à l'état.

CHAPITRE III.

Anciens tombeaux des Indiens. — Richesses et objets qu'on y trouve. — Recherches renouvelées sans cesse. — Descriptions des figures qu'on y a découvertes. — Agriculture. — Industrie. — Commerce. — Misère d'une partie des habitans.

Un des caractères distinctifs de l'ancienne superstition des Indiens était de construire des tombeaux magnifiques, et de les remplir de toutes sortes d'objets, sur-tout de ce qu'ils avaient de plus précieux [1]. Cette coutume, que nous blâmons avec raison, n'était pas particulière à ce peuple à demi-barbare, car nous la retrouvons chez les Israélites, les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Egyptiens et autres peuples civilisés de l'antiquité. Ils élevaient des mausolées dont la magnificence frappait d'admiration, et où ils renfermaient les richesses et les corps des personnes défuntes.

[1] On peut voir dans le voyage de don Ulloa, p. 381 et suiv. du tome I, une description de ces tombeaux. Elle est accompagnée d'une planche qui représente leur aspect, et différens objets qu'on y trouve.

Les passages souterrains sont très-communs dans cette partie de l'Amérique. On connaît la distance dans laquelle ils s'étendaient d'un lieu à un autre. Mais c'était surtout dans les forteresses qu'on les pratiquait, afin de s'y retirer avant l'attaque des ennemis.

Quant aux tombeaux, on y plaçait les corps non-seulement avec toutes sortes d'ornemens et d'objets précieux, mais on y mettait aussi du maïs, du chicha, ainsi que d'autres mets et d'autres boissons qu'on supposait être du goût des défunts.

Le petit roi de Chimou, souverain de ces vallées, et qui résidait près de l'endroit où est Truxillo, possédait de grands trésors en or et en argent. Comme la cour se tenait dans le même lieu, il est naturel de penser que des seigneurs extrêmement riches y habitaient aussi. Ils poussaient à l'extrême la manie d'ériger des monumens, et d'entasser des richesses dans ces montagnes artificielles. C'est ce que les personnes qui en ont l'habitude reconnaissent aujourd'hui à certains indices.

Ces tombeaux ont en dehors une forme conique ; le dessus de la voûte est si artistement recouvert avec de l'argile endurcie, et si bien caché, qu'il ressemble à une élévation acci-

dentelle du terrain. Dans la partie élevée, on aperçoit un tombeau construit ordinairement avec des pieux et des roseaux. Sa partie la plus reculée et la plus solide renferme les corps, couverts d'étoffes plus ou moins fines, ainsi que des figures d'or, d'argent, de cuivre et divers ouvrages curieux en argile. Leur beauté et leur prix sont proportionnés à la fortune de l'individu avec qui on les a enterrés.

Les anciens habitans ne connaissaient pas la manière de conserver les corps de leurs ancêtres, objets de leur vénération, par le moyen de baumes et de résines dont d'autres peuples se servaient pour les garder intacts dans les sépultures. Mais la qualité sèche et sablonneuse du sol de ce pays, a maintenu les cadavres en si bon état, qu'on les trouve encore entiers dans les *huacas* ou tombeaux, les étoffes mêmes dont ils étaient couverts, n'ont pas subi une altération considérable ; elles conservent encore leur lustre et la vivacité de leurs couleurs ; et cependant trois cents ans, au moins, se sont écoulés depuis la conquête ; car peut être quelques tombeaux sont-ils plus anciens. Mais dès que les étoffes ou les corps sont frappés du contact de l'air, ils tombent en poussière, ou perdent leur forme naturelle.

Les anciens Indiens avaient l'habitude de distinguer les sépultures des guerriers, de celles des couracas ou des autres personnages éminens en dignité, et de celles des prêtres. Comme aujourd'hui l'on ne connaît pas suffisamment ce qui est relatif à cet usage, on confond assez souvent tous ces monumens.

A différentes époques, depuis la conquête, on a trouvé plusieurs de ces tombeaux. Le premier fut découvert en 1560 par le fils du premier cacique chrétien, nommé Chimunchaucha; il alla en faire part à don Garci Gutierez de Toledo. Cette sépulture où reposait Yomayaguan, ancien souverain de cette vallée, était à une lieue de la ville. On en retira de grandes richesses, qui consistaient en figures de poissons et d'animaux et autres morceaux en or. Le quint revenant au roi se monta à 85,547 piastres. Les Indiens des deux villages de Mamiche et de Huaman eurent pour leur part 39,062 piastres 4 réaux, qui furent placés à intérêt au profit de ces communes.

En 1592 on fouilla de nouveau cette sépulture; cette fois le quint du roi s'éleva à 47,020 piastres. On voit encore aujourd'hui les ruines des portes et des passages souterrains que l'on

a creusés. Les passages sont si nombreux et se croisent en tant de manières, que dès l'entrée je m'y suis égaré. Ce tombeau est connu sous le nom de *huaca de Toledo*. Dans ces derniers tems on a fait différens essais et on s'est donné beaucoup de peine pour voir s'il ne recelait pas encore quelques restes des anciens trésors.

On raconte que le cacique découvrit le tombeau aux Espagnols sous la condition que don Garci Gutierez en donnerait une certaine portion aux Indiens de la vallée; mais l'avidité de ceux à qui il révéla son secret déjoua ses espérances. Au lieu de lui faire un présent, on s'empara de lui, et on le persécuta avec tant d'acharnement, qu'il eut recours au roi Philippe II, se plaignit d'avoir été opprimé et maltraité, et songea aux moyens de se venger.

Il fit savoir, du fond de sa prison, aux Espagnols qu'il ne leur avait pas encore découvert la riche sépulture où les cendres de son ancêtre étaient renfermées, avec ses trésors les plus précieux; il la désignait sous le nom du *grand poisson*. Cette révélation séduisit d'autant plus ses persécuteurs, qu'il leur avait déjà découvert le tombeau dont nous avons parlé. En conséquence, ils se préparèrent à

satisfaire à ses demandes ; mais avant qu'ils eussent pu effectuer leurs promesses, il arriva un ordre du roi, qui leur enjoignit de les remplir et de mettre le malheureux cacique en liberté. Alors Garci Gutierez de Toledo donna aux Indiens la somme que nous avons déjà énoncée. Elle a été si mal administrée qu'elle a souffert une diminution énorme, et qu'aujourd'hui elle forme un très-mince capital.

Jamais on ne mit tant d'ardeur à la poursuite d'un objet, que les Espagnols n'en ont apporté pour découvrir ce trésor du grand poisson dont parlaient les vieilles traditions. Plusieurs personnes ont sacrifié une fortune réelle pour cette richesse douteuse. Jusqu'à présent toutes les peines et toutes les recherches ont été inutiles. Une opinion généralement répandue parmi toutes les classes des habitans de Truxillo, c'est que le trésor se trouve dans une colline appelée *Campana*, située à 13 lieues de cette ville, et il est rare qu'une société se réunisse sans qu'on s'entretienne de ce sujet.

La tradition doit son origine à un passage souterrain qui va du palais du grand Chimou à la colline. J'ai vu le chemin que l'on a ouvert pour découvrir s'il existe une communication avec la colline ; mais faute d'argent et de se-

cours l'on n'a pas poursuivi les recherches.

On suppose que les Indiens ont à cet égard des connaissances précises; mais on soupçonne qu'ils ne veulent pas les communiquer aux Espagnols, tant par un motif superstitieux, que par la crainte d'être maltraités, qui leur est inspirée par l'exemple de leur cacique; peut-être aussi la cause en est-elle due à leur peu d'affection pour les Espagnols. Je crois que le premier motif est le plus probable.

L'ouverture des tombeaux expose à beaucoup de dangers; car l'air méphytique dont ces souterrains sont remplis, peut faire perdre la vie à ceux qui y pénètrent. Une fois l'air qui sortait des galeries renversa plusieurs personnes. Les Indiens donnent le nom d'*umpe* à ces exhalaisons pernicieuses; elles les affermissent dans leur opinion superstitieuse que ces accidens sont une punition de leur avidité; aussi n'est-il pas surprenant qu'ils aient de la répugnance à ouvrir les sépultures: cependant comme ils connaissent la passion des Espagnols pour l'or et l'argent, ils les ont souvent trompés par de fausses espérances.

Il n'y a pas très-long-tems qu'un alcalde, nommé don Francisco Calderon, fut chargé de la fouille de cet huacas ou tombeau. Il était

logé chez le cacique don Francisco Chayhuac descendant légitime de l'ancien roi. Il l'engagea à lui découvrir les trésors qu'on lui avait promis, en l'assurant qu'il le servirait de tous ses moyens dans un procès qu'il avait intenté pour réclamer certains droits perdus; mais quoique le cacique le trompât, l'alcalde n'en persista pas moins dans son opinion.

Dans la plupart des tombeaux, les squelettes sont entourés de pots de terre, de calebasses, de morceaux de vêtemens, et de quelques curiosités en or, en argent ou en cuivre; tous ces objets ont servi au culte des idoles, ou à la parure du défunt. On entend dire rarement qu'on y ait trouvé des choses précieuses qui puissent récompenser les travailleurs de leur peine.

Quelques-unes des statues des dieux et des autres figures étaient si artistement travaillées, qu'elles ont donné sujet d'admirer l'adresse de ceux qui les avaient faites. Je vais en décrire quelques-unes parce que je suppose qu'elles ont quelque rapport avec des époques ou des particularités de leur histoire. C'est aussi ce que semble désigner la variété et la singularité des couleurs de leurs ornemens.

Une de ces figures était celle d'un indien revêtu d'un long manteau. Il avait sur la tête une couronne avec quatre houpes ; deux lui descendaient sur les épaules, et les deux autres lui tombaient par-dessus les oreilles. Son cou était entouré d'une espèce de large cravatte, qui pendait sur la poitrine. Dans une main il portait quelque chose qui ressemblait à un clou, et dans l'autre un objet dont on n'a jamais pu deviner la signification. La couture de sa tunique était ornée d'une espèce de dentelle. Nous reconnûmes que cette statue était celle d'un roi avec les attributs de sa dignité ; car toutes ces figures en métal ou en argile tenaient lieu de peinture, et elles exprimaient d'une manière sensible ce qu'elles imitaient.

Un autre figure représentait un indien assis les jambes croisées à la manière de ces peuples, les mains posées sur les genoux ; et les tempes ceintes d'une sorte de bandeau, qui passait jusqu'au-dessous du menton. Deux autres bandeaux croisés étaient terminés par un bout qui pendait par derrière. L'aigrette de son bonnet avait un bouton orné de joyaux ; ce qui était sans doute une marque qui le distinguait des autres.

Une autre figure en argile montrait un indien, le bonnet rabattu et les cheveux épars tombant presque tous en avant des oreilles. Elle ressemblait à un ivrogne, dans le moment où il veut boire. Sur l'une de ses épaules était assis un singe qui lui tirait l'oreille.

Une figure d'indien assis avait sur la tête une mitre qu'il semblait vouloir mettre en équilibre et placer droite, quoiqu'elle fut attachée. Un manteau fixé par une ceinture lui tombait jusqu'aux pieds. Cet ornement fait voir que c'est un attribut de la dignité de l'individu que l'artiste a voulu représenter.

L'on trouva aussi une figure d'un aspect majestueux, placée sur une toilette; elle est vêtue à l'espagnole, revêtue d'un ample surtout, le chapeau sur la tête, ayant des bas et des souliers; elle a des moustaches et des ailes, un gobelet dans une main, et est prête à boire. Ces ornemens n'avaient absolument rien de commun avec ceux qui étaient en usage chez les anciens Indiens. C'est ce qui fait penser que l'artiste a voulu représenter le conquérant don François Pizarre, après son triomphe sur Atahualpa.

Une figure d'indien en terre de faïance blanche, peinte de différentes couleurs, avait la

couronne avec deux houppes qui tombaient sur l'oreille, et deux rubans qui descendaient sur les épaules. Elle était vêtue de deux espèces de robes longues et serrées; celle de dessous allait jusqu'aux pieds, celle de dessus, qui était blanche, avait des manches qui s'étendaient presque jusqu'aux mains. La tête était ornée d'une espèce de petite mitre. Dans une main, cette figure portait un sceptre, et dans l'autre quelque chose de forme carrée dont il est difficile de deviner la signification. On peut, d'après l'habillement royal, conclure que c'était la représentation d'un prince ou d'un curaca de ces indiens.

Il y a aussi dans ces tombeaux un grand nombre de figures de poissons, de reptiles, d'oiseaux, et de quadrupèdes; une espèce de médailles de formes variées; des pinces avec lesquelles les Indiens s'arrachent le peu de barbe qu'ils ont. Du koumbes, sorte d'étoffe tissue, dont les couleurs sont variées et très-vives : il paraît qu'ils ont voulu exprimer par-là leurs exploits guerriers.

Je me suis contenté de parler des principales figures que l'on rencontre dans ces tombeaux, afin de faire voir avec quelle exactitude et quelle ressemblance les Indiens repré-

sentaient les personnages d'un rang élevé ; elles prouvent incontestablement leur adresse.

L'agriculture, cette occupation si honorable et si utile, ne jouit pas au Pérou du même degré de considération qu'en Europe, en Asie et en Afrique. Dans l'ancien monde l'esprit d'invention et une assiduité soutenue font produire des récoltes plus considérables qu'on n'a droit de les espérer dans un espace peu étendu et souvent peu fertile ; mais au Pérou on voit un grand nombre de plaines et de prairies, qui ne sont qu'en partie stériles ; elles pourraient aisément être mises en culture, si l'on y procédait avec l'attention convenable.

Plusieurs campagnes fertiles offrent à l'œil les plus beaux terrains pour l'agriculture ; mais les habitans éprouvent aujourd'hui la diminution de l'ancienne fécondité et de la richesse du sol. L'expérience confirme cet appauvrissement ou plutôt cette altération de la terre, comparée à sa fertilité passée ; car jadis l'agréable vallée de Chicama rapportait plus de 20,000 fanegues de froment. Ses habitans après en avoir approvisionné le pays d'alentour, en expédiaient régulièrement quinze cents fanegues par des navires qui allaient à

Guayaquil et à Panama, et les portaient aux marchés les plus fréquentés.

L'on fait le plus grand éloge de l'ancienne fertilité du terrain qui rapportait deux cents pour un; mais le tremblement de terre qui renversa Lima en 1687 et détériora entièrement les qualités du sol dans une étendue de deux cents lieues le long de la côte. Ce qui fait présumer que l'influence malfaisante de l'air en pénétrant dans les entrailles de la terre, a occasioné cette funeste stérilité, c'est que pendant plus de trente ans, on ne put pas récolter un seul grain de blé; la semence mise en terre germait, poussait, mais ne produisait pas d'épi. Avec le tems, le sol a recouvré une partie de sa fécondité, et rapporte actuellement de deux cents à quatre cents grains pour un.

Les cultivateurs ont remarqué que la terre est plus fertile et que ses productions sont plus abondantes dans le voisinage de la mer, que dans les parties éloignées des côtes. Ce qui est conforme à la nature des choses, en ce que la terre reçoit alors en plus grande quantité les sels qui lui sont nécessaires. Le nombre moyen de fanegues que l'on récolte chaque année, se monte à trois mille cinq cents

ou quatre mille. Presque tout est consommé dans le district même, on en exporte un peu à Quayaquil et à Panama, lorsqu'il se trouve des navires qui vont dans ces deux endroits.

Ce district produit aussi beaucoup de maïs, la consommation en est très-considérable ; car ce grain fait la nourriture habituelle des nègres de la campagne, et les Indiens, comme nous l'avons déjà dit, s'en servent pour préparer leur chicha. L'orge est rare, et en général on ne le cultive que fort peu dans le royaume, parce qu'il y a assez de pâturages pour nourrir les animaux.

On sème encore des haricots, des pois et des fèves ; mais le principal objet de la culture des habitans est le riz. Ils l'expédient à Lima, au Chili, à la Sierra et en d'autres endroits, ce qui est très-avantageux pour eux et forme leur principale ressource. D'après le relevé des comptes des fermiers des dîmes, on voit que la vallée de Chicama à rapporté, dans les trois dernières années, 101,200 barils de riz.

On cultive avec le même soin les patates, l'yuca, le mani ou pistache de terre [1] la canne à sucre et autres végétaux, extrêmement abondans dans ces contrées. Les oliviers et les vi-

[1] L'arachide, *arachis hypogæa*.

gnes éprouvent ici une altération si fâcheuse, qu'il se passe deux et trois ans sans qu'on puisse en récolter des fruits mûrs ; c'est pourquoi on ne fait ni vin ni eau-de-vie. On épargne l'huile lorsqu'elle est abondante, afin de parer aux disettes causées par les mauvaises années.

Dans les trois vallées de Chicama, de Virou et de Truxillo, on compte cinquante-un biens ruraux qu'on appelle *Chacras,* et qui ne sont pas compris dans les terres possédées par les Indiens et les métis dans le voisinage de leurs villages. Les cultivateurs habitent souvent des cabanes isolées afin de se rapprocher autant qu'ils peuvent de leurs champs.

Ils élèvent peu de froment, parce qu'ils ont la facilité d'en acheter dans d'autres cantons, et ils emploient leur terrain d'une manière plus utile. En effet, si l'on mettait en froment la vallée entière ou du moins la plus grande partie, on n'en trouverait pas aisément le débouché ; il serait impossible de l'expédier pour les montagnes où il est à meilleur marché ; il serait encore moins possible de l'envoyer dans les autres cantons de la vallée, parce que l'on ne trouve pas toujours dans les ports des navires prêts à partir en hiver pour Panama et Guayaquil. C'est le tems de l'année où il est

le plus cher; car à cette époque il n'en vient pas des montagnes de Quito. On conçoit, d'après cela, comment les habitans des vallées ne veulent pas hasarder une culture qui pourrait leur être désavantageuse, et comment ils préfèrent celle des autres espèces de blé; car ils sont sûrs de se défaire avec bénéfice de ce qui leur en reste après qu'ils ont pourvu à leurs besoins.

Quoique ce pays ait beaucoup perdu de son ancienne fertilité, elle est encore si grande, et le sol est si facile à travailler, que les cultivateurs se contentent d'ouvrir la terre avec la charrue, ensuite ils sèment ou plantent, et obtiennent leur récolte sans se donner d'autre peine. Ils ne se fatiguent pas comme dans d'autres endroits à fumer le terrain, à le sécher, à le renverser, ni à briser les mottes de terre avec la herse comme en Europe, ni à faire toutes les opérations sans lesquelles on ne croirait pas, dans cette partie du monde, pouvoir espérer une récolte abondante. La charrue, qui ne ressemble pas à celle dont on se sert en Espagne, et la bèche, sont les seuls instrumens aratoires que l'on connaisse ici; ils suffisent à tous les travaux agricoles. Cependant, malgré cette culture imparfaite, on

obtient ici des récoltes plus riches que celles que des travaux pénibles procurent aux Européens.

Les moulins à sucre rapportaient autrefois beaucoup d'argent à ce pays. Aujourd'hui ils sont dans une situation déplorable. On peut assigner deux causes à cette triste décadence. La première est due à la disette d'ouvriers nègres, les facultés bornées des propriétaires des moulins ne leur permettant plus de s'en pourvoir; la seconde, et ce n'est pas la moins importante, vient de ce que les manufactures de sucre se sont beaucoup multipliées dans les environs de Lima et de Cañete, où les sucres de cette vallée trouvaient autrefois un grand débouché. Le seul qui lui reste aujourd'hui est le Chili, lorsque l'on n'y fabrique qu'une petite quantité de sucre; car lorsque la culture de la canne y a réussi, le sucre de Truxillo n'y est pas très-recherché.

Dans l'état actuel des choses, on prépare tous les ans douze à treize cents arrobes de sucre. Il est presqu'entièrement consommé dans la province ou dans les montagnes voisines. Il n'est pas douteux que si l'on tenait la main à l'exécution de la loi qui défend aux Indiens d'avoir des moulins à sucre, les pro-

vinces de Caxamarca, de Huamachuco, de Pataz, de Chachapoyas et de Jaen, acheteraient une quantité considérable de sucre; mais ces pays de montagnes offrant un terrain favorable à la culture de la canne, les Indiens fabriquent autant de sucre qu'ils veulent, et occasionent la ruine des planteurs de Truxillo.

La seconde branche d'industrie des habitans de cette province est la préparation des confitures et des gelées qu'ils font avec le miel [1] et le sucre. Ils les appellent *raspaduras*. Ils se servent pour cela du suc de la canne, lorsqu'ayant acquis trop de consistance ils n'ont pas pu en faire du sucre, ou bien ils le font épaissir à dessein. Les habitans préfèrent cette seconde manière de tirer parti de leurs cannes, parce qu'elle n'exige pas un grand nombre d'ouvriers, et qu'ils trouvent un prompt débouché dans les montagnes voisines, ce qui leur pro-

[1] Après que les habitans de Quito ont tiré le miel, ou jus des cannes, il le laissent cailler, et en font de petits pains en manière de tourtes qu'ils appellent *raspaduras*. C'est la nourriture la plus ordinaire des pauvres gens; avec une de ces tourtes, du fromage et du pain, ils font un repas qu'ils préfèrent aux mets chauds. *Voyage de don Ulloa*, tome 1, page 251.

cure plutôt les choses dont ils ont besoin.

On prépare tous les ans cent à cent vingt caisses de toutes dimensions de confitures fines qui ont la réputation d'être les meilleures du royaume. On en envoie la plus grande partie à Lima en présent ; quelques autres y sont vendues. On en expédie aussi à Guayaquil et à Panama lorsqu'on trouve des occasions favorables.

Les Indiens qui habitent le long des côtes s'occupent principalement de la pêche, qui est leur principale ressource. Ils envoient le poisson frais à la ville, et en salent aussi une quantité considérable qu'ils vont vendre très-cher dans l'intérieur de la province. Au reste, rien de plus maladroit et de plus téméraire que leur manière de pêcher. Sur le bord de la mer croissent des joncs qui ont deux à trois vares de long, et à peu près deux doigts de large. Ils leur donnent le nom de *totoras*. C'est avec de tels matériaux qu'ils construisent des canots qui ont environ douze pieds de long et trois à quatre pieds de large. Chacune de ces petites barques, auxquelles ils donnent le nom de *caballito*, contient un pêcheur. Une flotte nombreuse de ces frêles embarcations met en mer et se hasarde le long d'une côte aussi dan-

gereuse; elle s'éloigne même à cinq à six lieues au large. Ce qui inspire tant d'assurance aux Indiens, est leur adresse à nager. J'ai souvent vu chavirer leurs barques, mais ils les relevaient et se replaçaient dedans avec une promptitude incroyable.

Les Indiens qui habitent la vallée de Chicamas ont une grande quantité de chevaux de charroi. Ils s'en servent pour le transport des marchandises, et gagnent passablement à ce métier.

On peut voir par ce tableau abrégé de l'industrie des habitans de cette province, que leur existence est pénible et précaire; cependant ils méritent un destin plus heureux.

Il est une vérité bien reconnue, c'est que les pays qui n'ont pas de commerce ne peuvent faire de progrès dans la culture, et n'arrivent pas à ce degré de bien-être et de richesse que procurent les relations commerciales. Ce sont elles qui ont contribué à rendre les hommes sociables, à civiliser et à polir l'univers.

Ce que nous avons dit sur l'industrie et l'agriculture de la province de Truxillo suffit pour faire connaître ce qui concerne son commerce. La valeur de toutes les productions de son sol peut s'élever à environ 110,000 piastres.

On a pris le montant des dîmes pour base de cette évaluation.

Les articles d'exportation sont : Le sucre dont le produit annuel est de 11 à 12,000 arrobes, qui valent 18 à 20 réaux ; ce qui fait en tout 23,000 piastres. Le miel et les sucreries connues sous le nom de *raspaduras* se montent à 30,000. On récolte trente-quatre mille barils de riz, qui coûtent 8 réaux la pièce. La farine, dont la charge vaut 5 à 6 pesos, ne rend guère que 15,000 piastres ; et le sucre, les rubans, les bas et autres objets fabriqués produisent à peu près 8,000 piastres.

Le commerce passif consiste principalement en marchandises qui viennent d'Espagne, et qui se débitent en ville. Ce sont sur-tout des articles de luxe pour le vêtement et la parure des citadins et des gens de la campagne. Ceux-ci sont pour la plupart des montagnards qui descendent de leurs habitations pour venir en ville se pourvoir de tout ce dont ils ont besoin. Ils sont les meilleures pratiques des marchands. Les étoffes d'or et d'argent ne sont pas très-recherchées dans cette province. Les objets qui se vendent le mieux sont les toiles et les draps, les bas de soie, la cire, le fer, la quincaillerie et toutes sortes de bagatelles. On im-

porte aussi par terre et par eau du vin, de l'eau-de-vie et un peu de cuivre ; presque tous ces articles sont portés plus loin, et leur consommation est plus considérable dans les montagnes que dans la ville. On évalue le montant annuel de ces importations à 150 ou 200,000 piastres. Ce commerce est entièrement dans les mains d'une vingtaine de marchands qui ont l'adresse de faire des avances aux ouvriers des mines. Ils leur fournissent les choses qui leur sont nécessaires, et obtiennent en retour des lingots d'argent à un prix qui leur laisse encore un assez grand profit.

Les propriétaires des fabriques situées dans les montagnes voisines, conduisent à la ville beaucoup de marchandises qu'ils font préparer sur leurs biens ; leur but principal est d'avoir l'occasion de s'y fixer. Leurs principaux articles sont des toiles communes, des serges et des frises ; ils amènent aussi des bestiaux : ce qui ne laisse pas de donner au commerce un certain degré d'activité.

Les marchands, les propriétaires, les ecclésiastiques et les employés dans l'administration forment, avec un petit nombre d'ouvriers et de vendeurs de comestibles, la véritable population de la ville. Le reste n'est compos

que d'une foule de vagabonds et de libertins en proie à la misère.

Pour bien connaître la détresse de ces gens, il faut les voir dans leur intérieur ; car un étranger ne la soupçonnerait pas à leur extérieur. En effet, ils mettent en parure tout ce qu'ils ont, et ils se feraient plutôt faute du nécessaire que renoncer à une apparence brillante. Il en est de même de leurs meubles, des carrosses et des calèches. On voit avec surprise que lorsqu'ils sont dans le plus pressant besoin, ils se défont de leurs domestiques ou de leurs meubles, plutôt que d'abandonner une parure inutile. Ils pensent que l'honneur de leur famille dépend de leur éclat, et que celui qui en a joui et qui en a été privé a perdu tout droit à la considération.

La misère de ces individus, si fort déchus de leur ancien bien-être, devint si insupportable, que le magistrat prit la résolution d'adresser au monarque, qui n'a rien tant à cœur que le bien de ses sujets, des propositions pour améliorer l'état de ces malheureux. Voici le résumé des demandes présentées : 1° Prohiber l'entrée du sucre de la Havane à Buenos-Ayres et dans les autres provinces du midi ; 2° réduire à trois pour cent les intérêts qui

étaient à cinq; 3° affranchir les habitans du droit d'entrée et de sortie qui se perçoit dans les ports sur les marchandises; 4° trouver quelque moyen de mettre à un taux raisonnable le prix d'achat des nègres pour aider les habitans dans leurs travaux et dans la culture de leurs champs, et les faire venir par Panama et non point par le Chili; ce qui est beaucoup plus coûteux.

Le roi demanda par son ordre du 20 août 1787, que les principales corporations les plus intéressées eussent à faire un rapport, et à préparer les moyens les plus sûrs et les plus convenables pour atteindre le but désiré. Les employés de l'administration déclarèrent sans réserve, le 30 septembre 1788, quels étaient ceux qui leur paraissaient les plus avantageux; mais le magistrat et les autres chefs n'ayant rien ordonné, les habitans continuent à s'abandonner à l'inaction et à l'indolence, et sont dévorés par la misère.

CHAPITRE IV.

Description de la province, ou district de Pioura, dans l'intendance de Truxillo. — Situation. — Climat. — Sécheresses et pluies. — Productions. — Rivières. — Ports. — Désert de Sechoura. — Ville capitale. — Habitans. — Langage des Indiens. — Mines. — Agriculture. — Commerce. — Exportations. — Coton. — Chèvres. — Cascarille. — Importations.

Cette province, qui fait partie de l'intendance de Truxillo, a quarante-six lieues de long et vingt-cinq et demie de large. Elle est entremêlée de montagnes et de vallées. A l'est, elle confine avec le gouvernement de Jaen, qui dépend du nouveau royaume de Grenade; au nord-est, elle est bornée par la province de Loxa, qui appartient à la présidence de Quito; au sud-est, par la province de Caxamarca; au nord, par celle de Guayaquil; et à l'ouest, par le grand Océan.

Les vallées sont très-fertiles dans les cantons où elles sont arrosées par les rivières, ce qui remplace le manque de pluie. Les qualités de l'air y varient beaucoup. Il est agréable et sain

dans quelques endroits ; désagréable et mauvais dans le voisinage des montagnes et dans les plaines le long des rivières de Morropon et de Tangarara. Le vent dominant est le sud. On n'y connaît que deux saisons, l'été et l'hiver. En été la chaleur est assez considérable depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi. L'hiver ressemble au printems en Espagne. Le ciel est généralement clair est serein, et il y a peu de jours dans l'année où l'on ne voie pas le soleil. Il en est tout autrement dans les montagnes où la température est orageuse, froide et brumeuse.

On a fait une observation assez singulière dans les vallées au sujet des pluies. C'est que pendant six, sept et même huit ans il ne tombe pas une seule goutte d'eau ; mais plus la sécheresse a duré, plus les pluies sont fortes quand enfin elles arrivent. Elles tombent alors en véritables torrens ; les rues des villes présentent l'image d'une rivière, les champs sont inondés ; c'est sur cet arrosement extraordinaire qu'est fondée la richesse des habitans. Le sol sablonneux et desséché reçoit avec avidité cette surabondance d'eau qui féconde les semences, vivifie et orne les campagnes. La végétation est alors si active et si forte, que

sans le secours d'aucune culture et sans semailles préalables, le sol se couvre de melons, de melons-d'eau, de potirons, de cotonniers, de plantes et de fleurs de toute espèce.

La province de Pioura est très-riche en productions excellentes des trois règnes de la nature ; mais elles ne sont pas généralement connues, et le petit nombre de personnes qui les connaissent n'en font pas assez de cas, et n'en tirent aucun parti.

Cette province est arrosée par trois grandes rivières qui en reçoivent plusieurs autres plus petites. La première, celle de Chira, coule au milieu de la province ; les belles prairies qu'elle traverse sont bien peuplées. La seconde rivière, celle de Tumbez, se dirige vers le nord. Toutes deux prennent leur source dans la Cordillère de Loxa, et se jettent dans la mer. La troisième, nommée le Sechoura, baigne la ville capitale de Pioura, et est plus poissonneuse que les autres. Elle sort du lac de Mamayoco, appelé aussi *Gouarinja*, près de la Cordillera Réal.

Il est bien malheureux pour les habitans du canton traversé par cette dernière rivière, qu'elle soit entièrement à sec depuis le mois de juillet jusqu'en décembre ; ce qui les oblige

d'avoir recours à des pompes pour se procurer l'eau dont ils ont besoin.

Les hommes instruits prétendent que cette sécheresse est occasionée par un rocher situé dans le lac. Il arrête le cours de l'eau moins abondante dans la dernière moitié de l'année. Le peu qui sort encore est détourné pour les métairies voisines; de sorte qu'il n'en arrive pas à Pioura. On a proposé de percer le rocher, ce qui n'aurait pas été une entreprise très-coûteuse; mais ce projet n'a pas été adopté, soit parce que la malheureuse étoile des habitans a voulu qu'ils ne fussent pas d'accord pour ce qui concerne le bien public, soit parce qu'ils ont craint que la surabondance de l'eau à l'époque des débordemens ne détruisit la ville ainsi que cela a eu lieu en 1728. Mais si les habitans étaient plus actifs et plus industrieux, ils pourraient, en unissant les moyens de l'art à ceux que leur offre la nature, construire des canaux pour arroser leurs terres. L'histoire des Egyptiens nous apprend tout ce qu'on peut faire pour conduire de l'eau sur les terrains qui en ont besoin.

On compte trois ports sur la côte de cette province. Le plus connu et le plus fréquenté est celui de Payta, à quatorze lieues de Pioura;

il est par les 5° 5′ de latitude australe. Le commodore Georges Anson s'en empara en 1741, et le traita de la manière la plus barbare. Voyant que la pauvreté des habitans ne lui donnait pas le moyen d'assouvir son avidité, il mit le feu à la ville, et se rembarqua aussitôt après, craignant d'être assailli par les troupes qui arrivaient de l'intérieur du pays.

Le second port n'est qu'une anse très-dangereuse, connue sous le nom de *Sechoura*. Il n'y aborde que de petites barques qui vont à la pêche du Tollo (*Squalus Catulus*.)

Le troisième port est Tumbez. Il forme une anse, et est situé par les 3° 33′ de latitude australe. C'est là qu'aborda François Pizarre, et qu'il prit possession du Pérou avec le projet hardi d'en faire la conquête.

Cette province renferme une partie du désert de Sechoura. On l'appelle communément *le Désert*, et il a trente-deux lieues de long. On y trouve beaucoup de mines de sel et une plante nommée *Lito*, qui est la soude qu'on emploie à la fabrication du verre. Les habitans de Pioura et de Lambayeque la mêlent avec du suif pour en faire du savon. Ils s'en servent aussi pour donner de la solidité aux couleurs. La consommation de cette plante pour ces

deux objets est très-considérable. Quoique dépourvu d'eau et de pâturages, ce désert nourrit une grande quantité de chevaux, de mulets et d'ânes. Ces animaux recherchent la racine de l'yuca de montagne, qui les rassasie et les désaltère. Ils errent là en liberté, et n'appartiennent à aucun maître. Quiconque en a besoin peut les emmener.

Les habitans de cette contrée sont très-laborieux, et s'adonnent sur-tout au commerce. L'abondance des productions particulières au pays leur fournit à cet égard les plus grandes facilités.

La capitale a été fondée en 1531 par François Pizarre, le conquérant du Pérou. Le père Miguel Orenez lui donna le nom de *San-Miguel de Pioura*. On y compte 7,203 habitans. Elle a l'avantage d'être la première et la plus ancienne ville du royaume. Elle n'est pas aujourd'hui précisément au même endroit où elle fut d'abord fondée, mais à une distance peu considérable. On voit encore les ruines de cet endroit, appelé le *Vieux-Pioura* ou *Santa-Anna*. Dans le temps des Incas c'était un lieu considérable. Il fut le premier que les Espagnols soumirent par la force des armes. Il ne serait pas surprenant qu'avec le temps

on transportât la ville dans une position plus commode; car elle éprouve déjà l'inconvénient que plusieurs de ses rues et de ses maisons sont encombrées de sable; et comme nous l'avons dit plus haut, elle est exposée aux débordemens de la rivière qui y ont déjà causé de grands dégâts.

Le conquérant choisit cette position à cause de sa salubrité; en effet, on peut dire, sans être taxé d'exagération, que la ville de Pioura est une des plus saines et des plus agréables de celles qui sont le long de la côte ou dans la région inférieure du Pérou. L'air y est pur, l'eau excellente, le ciel serein, aussi les malades y viennent-ils par préférence pour y trouver la santé. Un grand nombre guérit sans faire aucun remède.

La population totale de la province est de quarante-quatre mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept individus. On y compte vingt-trois villages plus ou moins considérables, et cinquante-huit métairies ou biens de campagne, dont quelques-uns sont très-étendus. On y rencontre aussi quelques habitations isolées.

Les habitans préfèrent dans les vallées les parties situées le long des fleuves, afin de pouvoir les arroser au besoin. C'est le contraire

dans les montagnes; car la continuité des pluies les engage à chercher les terres les moins basses qui sont les plus faciles et les plus avantageuses à cultiver.

La première classe d'habitans est celle des Espagnols. Elle possède les plus grandes richesses, réunit les emplois politiques, civils et militaires, presque tout le commerce et une grande partie de l'industrie. C'est à elle qu'appartiennent les biens de campagne les plus considérables, et la portion la plus importante de leurs produits et du trafic qui en est le résultat.

Les habitans formant cette classe sont connus sous les rapports les plus avantageux. Ils sont extrêmement polis, et leur affabilité envers les étrangers est leur qualité dominante. Ils ont beaucoup de capacité et sont très-laborieux. Ils mettent beaucoup d'opiniâtreté à défendre leurs droits; aussi cette province a-t-elle produit des jurisconsultes distingués.

L'espagnol est la langue la plus usitée. Les hommes s'habillent comme dans la mère-patrie. Les femmes suivent les modes de Lima et des autres villes de cette partie de l'Amérique.

Les Indiens composent la portion la plus

nombreuse de la population. On les divise en natifs et en étrangers. Ils sont dociles, intelligens et laborieux; mais très-adonnés aux femmes. Ils sont, de même que tous leurs pareils dans le reste de l'empire, soumis au tribut; mais il est très-modique. Leurs communautés non mélangées d'Espagnols ni d'autres castes ont une administration extrêmement douce et une organisation excellente. On entend rarement parler dans leurs villages de meurtres, de vols ou d'autres excès criminels. Les punitions prononcées par eux sont très-cruelles. Ils témoignent une grande soumission aux Espagnols, et sur-tout aux juges ecclésiastiques et laïcs. Leur costume ne diffère pas des descriptions que nous avons données plus haut, à l'exception de ceux de Payta et de Colan qui sont vêtus comme les matelots.

Leur langage offre une singularité qu'on ne doit pas passer sous silence. La plupart de leurs villages, quoique très-peu éloignés les uns des autres, ont des manières de s'exprimer et des prononciations gutturales différentes, et que reconnaissent, en les entendant parler, ceux même qui ne les comprennent pas [1]. On re-

[1] Le langage de Indiens de la vallée diffère de celui des Indiens de la montagne, non-seulement dans les

marque la même diversité dans leurs moyens; elle est sur-tout frappante dans les habitans de la plaine et ceux des montagnes. Les premiers sont, par suite de la fréquentation et du commerce des Espagnols, des hommes très-civilisés; les derniers plus isolés, sont plus grossiers, plus farouches et plus barbares. Leur défaut dominant est celui de toute la nation, l'ivrognerie. Au défaut d'eau-de-vie ils s'enivrent avec le *chicha*.

Il est difficile de trouver dans le monde entier une nation qui ait autant de ressemblance et de conformité dans ses mœurs et sa façon de penser. Aussi peut-on dire sans exagération, que quand on a connu un indien, on les connaît à peu près tous. Ils ne diffèrent que par le plus ou moins de civilisation. Ils sont naturellement méfians et paresseux. Jamais ils ne répondent d'une manière précise et affirmative à ce qu'on leur demande. Ils ont pour leurs concubines une complaisance qui va jusqu'à la bassesse; tandis qu'ils sont indifférens et même cruels

mots, mais aussi dans l'accent; car, outre que les premiers donnent à leurs paroles un son assez semblable à un chant triste et élégiaque, ils mangent la moitié des syllabes finales, comme s'ils manquaient d'haleine pour les achever. *Voyage de don Ulloa*, t. 1, p. 409.

pour leurs femmes. Ils sont peu courageux, et redoutent tellement les nègres, qu'il n'en faut qu'un ou deux par village pour les tenir en crainte. On voit parmi eux très-peu de tempérammens colériques; c'est le tempéramment phlegmatique qui est le plus fréquent. Voilà pourquoi on ne connaît pas d'exemple d'un indien devenu fou; si cela arrivait, ce serait un miracle. Ils sont extrêmement sobres dans leur nourriture; car presque tous dans ces vallées ne mangent par jour qu'un œuf dur assaisonné de beaucoup de poivre. Ils y joignent au lieu de pain du maïs bouilli, qu'ils appellent *mote*. Ces alimens les exitent à faire usage du chicha, leur boisson favorite.

Les femmes ne s'habillent pas toutes de la même manière. Celles qui habitent Colan se distinguent par un costume particulier plus brillant, plus majestueux et moins bigarré que tous ceux qui sont en usage dans cette partie de l'Amérique.

Ce que nous avons dit des métis de Truxillo peut s'appliquer à ceux de cette province. Je me contenterai de remarquer que leur nombre dans le royaume est considérable, mais que ce sont des sujets bien moins utiles que les autres. Les métis de cette pro-

vince s'occupent du commerce, de l'agriculture, des manufactures et des charrois. Ils se vêtissent comme les Espagnols, cherchent à les imiter dans leurs mœurs, et parlent leur langage.

Les nègres sont ici, de même que dans toutes les vallées, destinés au service domestique et à celui de l'agriculture. La plupart sont esclaves, et ne diffèrent pas des autres individus de leur nation. Cependant ils sont ici beaucoup plus soumis qu'ailleurs, et par conséquent plus utiles à leurs maîtres et à l'État.

La classe la plus turbulente et la plus dépravée est celle des *Pardos* ou mulâtres. Presque tous habitent les plaines et les cantons voisins de la rivière de Chira, et de celles qu'elle reçoit. On en trouve aussi beaucoup dans les forêts épaisses des cantons dé Morropon, Tangarara, El-Arenal et Lala. Ils y vivent presque sans lois et sans religion. Ils ont pour ressource l'agriculture, leurs troupeaux et les travaux auxquels la nécessité les contraint. Ils ne sont que grossiers et barbares, et veulent passer pour hardis et braves ; c'est ce qui occasione toutes les scènes tragiques qu'ils ont entr'eux et qui se passent avec les

étrangers. Ils marchent toujours armés d'un javelot, d'un sabre court et d'un poignard. Les lieux où ils demeurent sont malsains; presque tous les étrangers qui y vont sont attaqués de fièvres tierces. Quant à eux, nés dans cette atmosphère insalubre, ils souffrent moins des épidémies qu'il cause.

Quoiqu'on ne trouve pas fréquemment de l'or et de l'argent dans les provinces qui font partie des vallées, cependant comme celle de Pioura se rapproche des montagnes dans quelques-unes de ses parties, on y rencontre des mines, et sur-tout des mines d'or. Il est vrai qu'on ne s'occupe pas beaucoup de leur exploitation, soit parce qu'elles sont peu riches en métal, soit parce que les habitans n'ont guère d'inclination à se livrer à ce travail pénible.

On ne connaît qu'une mine d'argent. Don Vincent de Otero qui en est le propriétaire, la découvrit en 1789, sur la montagne de San Lorenzo, qui appartient à la terre de Chipillco. S'il faut s'en rapporter au bruit public, cette mine promet déjà un riche produit, d'après le contenu et la bonté du minérai. Mais c'est le cas d'avoir de la défiance, car la coutume constante est d'exagérer la ri-

chesse d'une mine nouvellement découverte

Près du village d'Ayabaca, il y a une colline qui n'est désignée par aucun nom particulier. On y a découvert un métal de couleur verte, dont on ne connaît pas encore les qualités. Le filon est large, et tout annonce qu'il est abondant. On peut croire que c'est du cuivre, et non de l'or ou de l'argent.

Près du village d'Amotape, à seize lieues de la ville de Pioura, on trouve la fameuse mine de pétrole ou goudron minéral [1], qui pendant seize à vingt ans, a fourni aux besoins du royaume. Le quintal s'en vendait 35 à 40 piastres, suivant que la quantité était plus ou moins abondante; mais depuis qu'on a découvert une mine semblable sur la pointe de Santa-Elena, dans la juridiction de Guayaquil, on a cessé de travailler à celle d'Amotape; les produits de la nouvelle mine étant moins chers, sont les seuls qu'on emploie aujourd'hui.

Nous avons déjà parlé de la grande fécondité de cette province, de la facilité avec la

[1] Il a le défaut de brûler les amarres et les cordages; toutefois on s'en sert, parce qu'il est à bon marché, mais en y mêlant du goudron. *Voyage don Ulloa*, tome 1, page 406.

quelle on la cultive, et de l'abondance de ses productions. Aussi fournit-elle amplement aux besoins des habitans, et leur procure-t-elle en outre les moyens d'exporter beaucoup de denrées.

On y cultive généralement le froment, l'orge et le maïs, ainsi que beaucoup de plantes légumineuses, telles que la vesce, les fèves, les lentilles, les lupins, le *numia*, espèce de haricot, le *quinua* [1] rouge et blanc. Tous ces végétaux se trouvent en plus grande quantité dans les cantons montueux. Dans les vallées, le maïs, le riz, les poids, les haricots d'espèce et de goût différens, les pallares et la vesce sont plus communs. Il y a aussi beaucoup de racines et de plantes potagères, ainsi que du piment dont on fait commerce. Ce qui manque aux vallées leur est fourni par les montagnes, et chacun s'aide mutuellement.

On travaille ici la terre au moyen d'une bèche en fer, et d'une houe dont l'extrémité est faite avec le bois dur et compact du caroubier. On ne se sert pas de la charrue. Dès que le sol a été humecté par les rivières,

[1] Espèce d'anserine, ou *chenopondium*; on en mange les feuilles comme les épinards; on les fait aussi fermenter pour en préparer de la bière.

on fouit un carré avec la bèche, puis avec la houe on fait un trou dans lequel on met six à huit grains de maïs. Grâces à la fertilité du terrain, on obtient trois récoltes en six mois. La première est très-abondante ; pour la seconde, il faut creuser plus profondément, et cependant son produit est moindre; quant à la troisième, même en défonçant le sol très-profondément, la récolte est très-médiocre. Il en est de même de tous les autres végétaux.

Dans les cantons montueux, on suit une autre méthode. On attend que la pluie ait humecté le terrain. Alors on trace des sillons avec la charrue, et on sème le froment, l'orge et la vesce. Lorsque ces végétaux sont en graine, on met le maïs et les haricots dans les mêmes sillons, et on unit avec les pieds les inégalités causées par la charrue.

Pour cultiver les plantes dont on mange les racines, on laboure et on fume la terre, et on la laisse reposer un an. Lorsque le tems convenable est arrivé, on laboure, et on met les graines des plantes dans les sillons à une distance d'une vare. On a coutume de garnir cet intervalle de *quinua* qu'on sème superficiellement comme le trèfle. On se contente

de mettre une première fois en terre de la graine de *papas*, et la récolte est assurée pour plusieurs années, parce que ce végétal se multiplie prodigieusement.

Outre la charrue, le *racuana*, sorte de bèche, et la houe, on se sert aussi de la faux pour abattre le froment, le riz, l'orge, le *quinua* et les autres plantes qui ont une tige haute. Dans quelques endroits on fait aussi usage du *calouk*, espèce de sarcloir pour déterrer les racines, et enfin de la faucile pour couper le trèfle.

Il n'est pas douteux que si les Espagnols et les métis s'adonnaient à l'agriculture avec autant d'assiduité que les Indiens, la province ne put fournir des récoltes assez abondantes pour nourrir quatre cent mille individus. Peu de tems après la conquête, le premier archevêque de Lima, don Geronimo Loaysa, fit le dénombrement de plusieurs provinces du royaume. Il se trouva dans cette province cent quatre-vingt-treize mille habitans. On peut aisément conclure de là qu'elle pourrait nourrir le nombre que nous avons indiqué plus haut, aujourd'hui que la culture est plus perfectionnée, et qu'on sait tirer meilleur parti des terres.

Les Espagnols ne veulent que commander; rarement ils s'adonnent eux-mêmes à l'agriculture. Ils possèdent presque toutes les terres et les métairies, que les Indiens cultivent et arrosent de leur sueur et de leurs larmes. Les Espagnols s'appliquent davantage au commerce. Les fruits qu'ils récoltent servent à leur entretien et à celui de leurs compatriotes, ainsi qu'à commercer avec Guayaquil, Panamas, Quito et Lambayeque.

En effet, pour tirer tout l'avantage possible de la fertilité de leur terrain, les habitans de cette province ont employé tous leurs soins à donner de la valeur à leurs productions et à les vendre dans des endroits éloignés. Je vais dire quelque chose de ce commerce et des denrées qui en sont l'objet.

Le cotonnier croît dans cette province à la hauteur d'un arbrisseau. On expédie le coton non travaillé à Loxa, à Cuença et à d'autres endroits dans le voisinage de Quito. Après en avoir retiré la graine qui se vend 12 réaux l'arrobe, ce qui est une opération lente et pénible, on le file grossièrement et on le vend par paquets.

Il vaut ordinairement à Pioura un réal la livre, et souvent 14 à 16 piastres le quintal,

suivant qu'il est plus ou moins abondant. Une grande partie va dans la province de Quito, au Pérou et au Chili. C'est une branche de commerce très-importante. On fabrique aussi avec le coton des couvertures, des chemises et des *anacos*, espèce de jupon que portent les Indiennes. On en fait des toiles à voile et à sac. En un mot, le coton est un article très-intéressant pour l'industrie de cette province. Sa préparation occupe constamment les espagnoles, les indiennes et les négresses.

Le second objet de commerce consiste dans les troupeaux de chèvres que les propriétaires de terres dans les montagnes et les vallées élèvent et engraissent. Aussitôt que ces animaux sont gras, ils les vendent aux habitans de Lambayeque, qui s'empressent toujours de les acheter, ou bien ils s'en défont dans les provinces limitrophes. Le prix varie suivant la force du troupeau. C'est pourquoi on est dans l'usage de donner pour des troupeaux composés de neuf cents jusqu'à mille bêtes, un nombre égal de piastres. Ce trafic est d'une grande importance pour les propriétaires, car dans les pâturages gras on vend en certaines années quatre-vingts, et même cent troupeaux. On mange la chair des chè-

vres, on tanne leur peau, et on fait du suif avec leur graisse. De sorte qu'un troupeau ordinaire, déduction faite de tous les impôts et de tous les frais, produit à Lima environ 3,000 piastres. On ne fabrique pas, il est vrai, à Pioura autant de cuir ni de savon qu'à Lambayeque. Les habitans font le commerce de ces deux articles avec Guayaquil, Panama et le Chili, ainsi qu'avec Caxamarca et les autres provinces du gouvernement de Truxillo. Mais le plus grand débouché est à Lima, où les habitans de Pioura font des envois pour leur compte. Le prix varie depuis 6 jusqu'à 12 piastres la douzaine suivant la qualité.

On élève dans cette province une grande quantité de mulets. On s'en sert pour les charrois, et on en fait aussi un commerce considérable dans tout le royaume, parce qu'ils ont la réputation d'être les meilleurs et les plus beaux. On envoie encore à Lima et à d'autres endroits des troupes d'ânes qu'on a élevés ou qu'on a pris sauvages et apprivoisés.

Une autre branche d'industrie est le transport des marchandises, car pour exporter les leurs, ou pour conduire par terre à Lima celles qui arrivent par mer à Payta, les ha-

bitans de Pioura s'établissent dans cette ville, et louent les mulets dont on a besoin, ce qui leur procure un grand profit.

Un objet de commerce important pour Pioura est la cascarille [1]. Dans les endroits où l'on récolte cette plante, elle ne vaut, suivant sa qualité, que 3, 4 ou 6 piastres l'arrobe; mais à Pioura on la paye 7, 8, et jusqu'à 9 pesos. Ce commerce est si avantageux et si actif, que dans un laps de tems de deux ans, de 1786 à 1788, on en expédia par mer de Payta à Lima 600,018 arrobes; cet article jouit du privilége de n'être soumis à aucun impôt royal. Du port de Callao on l'envoie directement en Espagne, d'où il se répand en Europe, en Asie et en Afrique, où il a un débit surprenant.

Quoique l'indigo de cette province ne soit pas aussi estimé que celui de Guatimala, on ne laisse pas que d'en cultiver une grande quantité dont on fournit les fabriques. La consommation en est très-considérable, et a fait beaucoup de tort à l'indigo de Guatimala. Le prix ordinaire est de 5 réaux la livre.

[1] On se sert beaucoup de cette drogue pour falsifier le quinquina.

On consomme tant de cire dans tous les districts des montagnes de ce gouvernement, qu'on la vend très-cher. Le prix de la meilleure qualité est à Pioura de 3 réaux la livre, et celui de la médiocre de 2 réaux et demi.

Les bois, tels que le cèdre, le chêne, le caroubier [1], le guachapoli forment aussi un

[1] Le caroubier, *caratonia siliqua L. Algaroba* des Espagnols. Cet arbre, comme l'a remarqué Ulloa, n'est pas tout-à-fait semblable à celui que l'on connaît en Espagne. Son légume sur-tout, l'emporte sur celui des caroubiers des parties chaudes de l'ancien continent, et forme une branche d'industrie très-importante pour les peuples du Nouveau-Monde qui les récoltent dans leur pays.

Il y a quatre espèces, ou plutôt quatre variétés de cet arbre utile. Les deux espèces qui méritent le plus l'attention sont le caroubier blanc et le noir. Ils se ressemblent assez par le feuillage et les fleurs.

Cet arbre est grand et fort. Il parvient à une telle dimension, qu'il fournit un bois excellent pour les constructions navales. On en fait la quille et le bordage des navires.

Ses gousses, ou légumes, ont un empan de long et un pouce de large, et renferment une pulpe blanchâtre et délicate, recouverte d'une peau mince. On les mange ou cruds tels qu'ils tombent de l'arbre, ou écrasés dans un mortier. Les habitans du Paraguay en préparent une espèce de boisson fermentée ou chicha

grand objet de commerce. On s'en sert pour toutes sortes d'ouvrages, et pour faire les caisses où l'on met la cascarille. On les emploie aussi pour des carrosses et des calèches, et pour toutes sortes de meubles.

Le salpêtre est encore un article d'exportation ; il y en a une si grande quantité, qu'il suffit aux besoins des habitans, et qu'on expédie par mer de forts chargemens pour différens ports de cette partie de l'Amérique.

qui, prise en trop grande quantité, enivre. Pour l'apprêter, on met des gousses dans une peau de bœuf, et on y verse de l'eau. Douze heures après on obtient par l'effet de la fermentation naturelle, une boisson forte et saine, à laquelle on donne le nom de *laaga*. Si son usage immodéré occasione des rixes et des assassinats, prise modérément au contraire, elle est dans ces contrées un des bienfaits les plus précieux de la nature. Elle répare les forces, guérit les maux de poitrine; on est réellement surpris lorsque l'on voit avec quelle promptitude elle restaure les corps les plus affaiblis et les plus chétifs.

La caroube est très-bonne pour les chevaux et les bestiaux. Aussi ce fruit est-il très-estimé, et jouit-il d'une considération toute particulière. Les Abipous, peuplade du Paraguay, ont coutume de dire : « A la « maturité des caroubes mes forces reprendront. » Ils comptent aussi leurs années d'après la floraison de cet arbre. « Combien de fois, as-tu vu fleurir le carou-

Le poisson appelé *tollo*, dont nous avons parlé plus haut, qui se prend dans le port de Sechoura, et qu'on sale comme l'anguille de mer du Chili, ou la morue du nord, se vend dans le pays même 3 piastres le cent.

On exporte encore quelques autres articles tels que la farine, les confitures, les patates et autres racines, ainsi que la cabuye, ou pite [1]. On les envoie à Guayaquil et à Panama,

« bier, » se demandent-ils, au lieu de dire quel âge as-tu ?

Le légume du caroubier noir est plus petit et plus brun que celui du blanc, et tacheté de rouge; il lui ressemble d'ailleurs dans tout le reste, et est beaucoup plus doux. Mais, mangé crud, il a quelque chose de corrosif, ou peut-être d'astringent, qui paralyse la langue. Le missionnaire Dobrizhofer raconte qu'un jour dans ses voyages ayant appaisé sa faim avec un de ces fruits, il fut pendant quelques instans privé de l'usage de la parole. On écrase les cosses de la caroube noire dans un mortier de bois, on en fait passer la pulpe à travers un tamis, et on la pétrit avec la main. Le pain qu'on en fait est extrêmement dur, et sert de nourriture et de médecine. Outre sa qualité nutritive, il a beaucoup d'efficacité dans les maladies de poitrine, ainsi que dans la pierre et les maladies analogues.

[1] C'est un fil qu'on tire des feuilles de l'aloès. Il est fort et délié.

mais ils ne sont pas d'une grande importance en comparaison de ceux dont nous avons donné l'énumération, et qui font la principale richesse de la province.

Il n'est pas aussi aisé de donner des renseignemens exacts et précis sur le commerce passif et sur le prix des objets. Nous allons cependant essayer d'en présenter une idée sommaire.

On introduit les marchandises espagnoles en grande quantité à Pioura; c'est de là qu'elles se répandent parmi les habitans de la province.

Les toiles fines de toutes sortes sont très-estimées. Les frises, les draps, les camelots superfins de Bruxelles et autres étoffes de laine, toutes les espèces de toiles peintes, sont très-recherchées, et trouvent un débouché facile. On apporte de France et de Séville des taffetas simples et doubles, des bas, des mouchoirs et des rubans de soie. Les négocians de Lima achètent ces articles, ils les envoient à Pioura et dans le reste du royaume, suivant le goût des habitans de chaque endroit qu'ils connaissent par expérience.

La plupart des gens peu aisés se vêtissent

de frises fabriquées dans le pays, et qui viennent de la province de Quito, et d'étoffes de coton appelées *tocouyas*, qu'on envoie de Cuença et de Loxa. On apporte aussi des mêmes endroits, ainsi que des autres provinces de cette intendance, beaucoup de cascarille à Pioura. Les négocians de cette ville donnent en échange d'autres marchandises, ou la payent argent comptant.

La consommation de l'eau-de-vie est considérable. On estime que son exportation se monte à mille cinq cents barriques, qui ordinairement sont vendues 15 à 17 piastres la pièce, et qui viennent de Pisco, d'Ica et de Callao. On ne fait pas grand usage du vin qui vaut 10 à 13 piastres la barrique. Ces prix sont au reste sujets à varier suivant que les denrées sont plus ou moins abondantes.

On apporte aussi de Guayaquil à Pioura, des chapeaux de paille, du cacao, du pita[1], de l'alfagia, des souliers pour les moines, des cocos et de la cire; de Panama, des nègres, des planches, de la pitilla, des piñuelas et des balais; de Quito, des toiles, des

[1] On a déjà vu que c'était du fil qu'on tirait des feuilles de l'aloès.

draps, des cordons, des chapeaux et divers objets fabriqués en os, en terre et en bois.

D'après l'opinion de gens instruits, on peut estimer la valeur des articles du commerce passif au moins à 300,000 piastres.

CHAPITRE V.

Description de la province de Saña ou Lambayeque. — Situation. — Sol. — Climat. — Rivières. — Ports. — Bien-être des Indiens. — Capitale. — Population. — Factorerie du tabac. —Troupeaux de chèvres. — Province. — Population. — Espagnols. — Indiens métis, etc. —Productions.—Industrie. —Commerce.

La belle province de Saña est située entre celles de Pioura et de Truxillo. Elle est une des trois qui composent la partie de l'intendance de Truxillo appelée *la vallée*. Elle a vingt-quatre lieues trois-quarts de long, et dix dans sa plus grande largeur. Elle est bornée au nord par la province de Cuambos, détachée dernièrement de Caxamarca avec qui elle confine à l'est; au nord et au nord-ouest, elle a la province de Pioura; au sud, celle de Truxillo; et à l'ouest, le grand Océan.

Le climat et le sol de cette province diffèrent peu de ce que nous avons dit en parlant de Truxillo; mais comme elle est arrosée par plusieurs rivières, elle a des champs très-productifs et des forêts étendues. La terre

est arrosée non-seulement par les rivières, mais aussi par les canaux que les habitans ont creusés avec beaucoup de peines et de soins. Les vents dominans sont ceux du sud, et on n'y connaît pas plus les vents du nord et la pluie que dans les autres vallées ou parties basses du Pérou.

Il n'y a que deux saisons, l'hiver et l'été. Dans cette dernière, la chaleur est assez forte; mais après le coucher du soleil, elle est tempérée par la fraîcheur agréable du vent de sud. Le ciel y est constamment serein, il l'est même davantage qu'à Truxillo. A peine y a-t-il un jour dans l'année où l'on ne voie pas le soleil.

Cette province est traversée par quatre rivières. La première, appelée *Lèche* (rivière de lait) court au nord; la seconde, baigne le village de Lambayeque et en porte le nom; on la passe sur un pont de bois extrêmement solide. On en a dérivé un canal très-utile, que l'on appelle le grand *Taime*, ce qui signifie la grande rivière. La troisième, est la rivière de Saña qui passe dans la capitale de la province, et procure à ses habitans de grands avantages. La quatrième est l'Iequepaque, sur laquelle est un pont bâti en

1787. Les eaux de ces rivières se jettent dans la mer. Toutes prennent leur source dans les hautes montagnes de Caxamarca. A certaines époques, elles se gonflent et coulent avec une si grande impétuosité, qu'elles ravagent souvent les lieux qu'elles traversent, et répandent l'épouvante parmi les habitans de la campagne.

On compte deux ports le long de la côte; l'un est à deux lieues du village de San-Pedro par 7° 19′ de latitude australe; on le connaît sous le nom de *Pacas Mayo*. Quoique peu sûr, il est assez fréquenté aujourd'hui, surtout depuis qu'on y embarque le tabac que la factorerie expédie au Chili. L'autre port, celui de Cherrepe, se trouve par 7° 8′ L. S. On n'y entre que dans un besoin pressant, car la côte est dangereuse, et l'ancrage mauvais.

La fertilité du sol offre aux habitans tout ce qui est nécessaire pour rendre la vie heureuse. Les produits bruts que l'on en retire, et dont nous parlerons plus bas, sont précieux et procurent un grand avantage au roi et au royaume.

On voit dans cette province des Indiens plus riches que dans les autres. Une des causes de cette particularité, c'est qu'ils ont beau-

coup d'inclination pour le commerce et les manufactures; ce qui n'y contribue pas moins, sont les priviléges et les franchises dont ils jouissent, de même que les autres individus de leur nation, et en vertu desquels ils ne payent pas de droits royaux en vendant les articles qu'ils ont eux-mêmes préparés, travaillés, ou cultivés. Aussi peuvent-ils débiter plus de marchandises que les Espagnols, et en retirer plus d'utilité et un plus grand profit, puisque ceux-ci sont soumis aux droits.

Les Indiens vivent avec beaucoup de frugalité et d'économie; leurs vêtemens, leurs meubles et leurs habitations sont aussi simples que leur manière de se nourrir. C'est ce qui leur donne beaucoup d'avantages sur les Espagnols; car, outre que ces derniers sont obligés de leur acheter une grande quantité de marchandises, leur manière de vivre est aussi plus dispendieuse, et ils payent les droits. Voilà pourquoi les Indiens exercent souvent tel commerce que les Espagnols sont obligés de leur céder.

L'ancienne capitale de la province s'appelle Saña, et est située par les 6° 45′ de latitude sud à sept lieues de la mer. Elle fut fondée en 1564, dans une plaine agréable et fertile,

par le comte de de Nieva, vice-roi du Pérou. Sa réputation de richesses excita l'avidité du pirate Edouard Davis, qui vint la piller, le 4 mars 1686. Elle essuya un autre accident funeste en 1720, par le débordement de la rivière qui la renversa presqu'entièrement, et elle n'a pas encore pu recouvrer son ancienne splendeur. On a une idée de ce qu'elle fut par les bâtimens publics et les églises, dont la solidité résista à la violence des eaux.

Aujourd'hui c'est Lambayeque, ville bien peuplée et commerçante, qui est la capitale de cette province. Les autorités civiles et le chapitre y résident. Elle est située par les 6° 42′ de latitude sud à une lieue de la mer, dans une plaine fertile et agréable. On y compte douze mille vingt-quatre habitans. Sa population ayant éprouvé un accroisement considérable, le nombre des maisons fut trop petit, pour que tout le monde put se loger commodément, c'est pourquoi on a bâti sur un plan régulier un nouveau quartier auquel on a donné le nom de *San Carlos*. C'est la célébrité du commerce florissant de cette ville qui y a attiré un grand nombre d'individus. Comme en outre, il n'y manque rien de tout ce qui est nécessaire à la vie, sa richesse a

aussi tellement augmenté en peu de tems, que d'après l'opinion d'hommes instruits, elle sera bientôt une des plus peuplées et des plus opulentes de cette contrée.

C'est à Lambayeque que se trouve la factorerie du monopole royal de tabac auquel on a réuni la recette de l'alcavala et d'autres revenus compris en général sous la dénomination d'administration des droits royaux réunis.

Cette administration ordonne et fixe la quantité de tabac à semer, parce qu'elle compare ce que l'on en récolte avec les besoins du royaume de Chili. Les individus qui cultivent le tabac forment une société, et on leur assigne, suivant leurs terres et leurs priviléges, une certaine quantité de paquets de feuilles de tabac, qu'ils sont tenus de livrer. Le prix en a été déterminé par un contrat conclu avec la direction générale de Lima. On paye actuellement 75 piastres par millier. Or, le produit de ces dernières années, s'étant élevé à quarante mille arrobes, cette branche d'industrie rapporte annuellement à Lambayeque 75,000 piastres. C'est aussi la source d'un revenu considérable pour le trésor public; car, à l'exception d'environ vingt mille

rouleaux que consomment les nègres de la campagne des environs de Lima, tout le reste est expédié pour le Chili, où le prix fixé pour chaque rouleau, est de 4 réaux.

Outre cette branche d'industrie si profitable, les habitans ont encore le bénéfice que leur procurent quatre-vingts troupeaux de chèvres qui rapportent 3,000 piastres l'un dans l'autre seulement pour le cuir et le suif que l'on envoie à Lima; de sorte que le produit total est de 240,000 piastres. Il faut ajouter à ces deux articles le coton, le fil, le riz, le sucre, les chapeaux, etc. On ne sera pas surpris que le montant des produits bruts de ce district s'élève annuellement à 400,000 piastres, et on concevra quels avantages il offre au commerce.

Toute la province contient vingt paroisses, et paye à la caisse royale 10,657 piastres, 3 réaux d'imposition.

Dans le voisinage du village d'Eten, on trouve sur la pente d'une montagne, près de la mer, deux pierres énormes qui, lorsqu'on les frappe avec une autre, rendent un son parfaitement semblable à celui d'une cloche; phénomène qui a beaucoup exercé la sagacité des naturalistes. Le peuple attribue

cet effet à une cause miraculeuse ; mais elle est certainement purement naturelle et physique, et doit résulter de l'essence de la pierre.

La province de Saña contient vingt-deux villages, trente-une métairies et six lavoirs pour l'argent, dont chacun consiste en trois laboratoires; quelques-uns emploient beaucoup de monde. Nous avons dit plus haut que Saña a le nom de capitale, mais que Lambayeque l'est en effet. Parmi les trente-deux mille deux cent dix-huit habitans qu'on y compte, il y a dix-neuf mille sept cent cinquante-quatre Indiens.

Les Espagnols forment la classe des ecclésiastiques, des propriétaires et des commerçans. Quoique ces derniers ne fassent pas le commerce d'une manière aussi avantageuse qu'ils le pourraient, on trouve cependant parmi eux des individus très-riches. Mais c'est dans leurs propriétés rurales que l'on connaît les progrès de leur fortune et l'augmentation de leur bien-être. Il est vrai que la fécondité du sol leur assure des avantages considérables. De gras pâturages perpétuellement verts, des forêts immenses de caroubier, et de belles prairies favorisent beaucoup l'éducation et

l'engraissement des troupeaux de chèvres. Les propriétaires, ou les fermiers des lavoirs d'argent, achètent ces animaux, et les nourrissent sur leurs biens ou sur des propriétés étrangères qu'ils louent; ils les gardent ainsi jusqu'à ce qu'ils soient bons à être vendus aux bouchers. Voilà qu'elles sont les occupations des gentilshommes; ils y joignent encore la culture du tabac, du riz, et des autres productions de la terre, et ont en général beaucoup de goût pour l'agriculture.

Les Espagnoles sont très-polies et très-aimables, sur-tout envers les étrangers. Mais on ne voit pas dans cette province d'aussi jolis visages que dans celle de Pioura; cependant les femmes sont bien faites, et leurs manières sont très-décentes. Elles parlent espagnol qui est le langage de toutes les vallées. Elles sont très-modestes dans leur mise, et n'aiment pas autant la parure que les dames de Lima et de Truxillo, quoiqu'elles cherchent à les imiter.

Je ne puis rien dire de particulier du caractère des Indiens, sinon qu'ils sont ici ce que sont les Catalans en Espagne. Extrêmement laborieux, ils s'adonnent sur-tout à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux.

On ne voit personne d'oisif : hommes et femmes sont sans cesse occupés à mener paître les bestiaux, à l'abourer, à charrier, à tisser, à filer.

Les produits bruts dont cette province a un superflu considérable, passent d'abord par les mains des Indiens, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce qui fait aux Espagnols un tort d'autant plus grand que la préparation des objets est plus avantageuse. L'éducation des bestiaux procure de gros profits aux Indiens. Ceux qu'ils retirent de l'agriculture ne sont pas moins considérables, ainsi que la filature du coton, la fabrication des couvertures de lit, des nappes, serviettes, draps, rubans et autres tissus. Ils font aussi des souliers, des chapeaux de paille et beaucoup d'autres objets.

Les affaires de leurs communautés sont administrées avec beaucoup d'intelligence. Ils se distinguent par l'exactitude vraiment surprenante avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, et sur-tout par leur intégrité dans l'administration de la justice. Ils ne voient pas volontiers que des Espagnols, des métis et des individus de race étrangère viennent s'établir dans leurs villages. Cela va même

au point que si un étranger s'y arrête en passant, ils lui offrent aussitôt des voitures pour continuer sa route; mais toujours avec beaucoup de politesse, d'égards et de douceur, sans laisser apercevoir que leur dessein est de se débarrasser de lui.

Ils sont, de même que tous ceux de leur nation, si stricts observateurs de la justice, qu'ils la poussent quelquefois jusqu'à la cruauté. Voici un exemple que l'on en cite. Un indien qui avait été nommé alcalde, voyant que sa mère menait une conduite désordonnée, poussa la sévérité jusqu'à la fouetter, et dit en montrant sa baguette : « Ce n'est pas « moi qui inflige la punition, c'est l'incor- « ruptible justice ».

Les métis se font moins remarquer dans cette province que dans les autres, ce qui provient non pas tant de l'aversion que leur témoignent les Indiens dont le nombre est si fort supérieur au leur, mais de ce que les Espagnols possèdent les biens ruraux. Beaucoup de mulâtres sont voituriers, marchands de comestibles et artisans, ou bien travaillent à la terre.

On voit peu de nègres libres. Ils sont presque tous esclaves, et travaillent dans les sa-

vonneries, les sucreries, ou bien ils sont domestiques. La stricte attention avec laquelle leurs maîtres les surveillent, les empêche d'être aussi déréglés et aussi insupportables que dans les autres parties du royaume.

Les mulâtres sont, comme partout ailleurs, querelleurs et incommodes. Le plus grand nombre sont esclaves; ceux qui sont libres travaillent comme ouvriers, ou comme journaliers, dans les boutiques ou à la terre. Ils diffèrent pour leurs mœurs et leurs usages de ceux de Truxillo; mais les Indiens les regardent de mauvais œil, et les traitent avec sévérité; leur conduite est moins désordonnée qu'ailleurs.

Toutes ces différentes races d'hommes parlent espagnol, et s'habillent de la même manière qu'à Truxillo.

Les productions de la terre ne diffèrent pas de celles de cette dernière province. On n'a pas découvert dans celle de Lambayeque de mine d'or ou d'argent; mais il y a près du village de Cherrepe, une mine de cuivre natif qui est extrêmement riche. Le métal qu'on en retire est très-fin et très-brillant.

J'ai déjà dit que les habitans étaient ici très-laborieux et les meilleurs agriculteurs du

Pérou ; cela est sur-tout vrai des Indiens. Un des principaux mobiles de leur activité, est sans doute la fertilité du sol qui est prodigieuse dans tous les endroits qui sont arrosés par les rivi ères, les canaux et les étangs.

On suit le même mode de culture qu'à Truxillo et à Pioura. Quoique toute la province soit constamment arrosée, la fécondité est cependant plus grande en certains endroits, sur-tout à Chiclayo, à Reque, à San Pedro, à Guadaloupe. Le profit que l'on tire de la culture du froment est de dix-sept à dix-neuf pour cent par fanègue, nonobstant le peu d'habileté des cultivateurs. La population étant considérable, presque toute la farine est consommée dans le pays, et on n'en exporte plus comme autrefois une grande quantité à Guayaquil.

On y cultive aussi beaucoup de maïs ; les Indiens en font du chicha, ou bien le mangent en grains ; c'est ce qu'ils appellent *moté*, et qui leur tient lieu de pain. Ils en mettent aussi en réserve une grande partie qu'ils vendent aux Espagnols et aux autres nations.

La récolte la plus considérable et la plus importante est celle du riz qui croît en grande abondance à Guadaloupe, et dont on fournit

non-seulement la province, mais aussi Lima, le Chili, la Sierra et d'autres parties du royaume. C'est un des articles de commerce qui contribuent le plus à enrichir le pays.

Il y a aussi une infinité de légumes de toute espèce, de sorte qu'on peut dire que c'est ici qu'est le garde-manger de ces vallées et de quelques provinces de la montagne. On y plante aussi beaucoup de cannes à sucre et de vignes. Les Indiens font du vin et de l'eau-de-vie sans demander au gouvernement de permission spéciale qui, d'ailleurs, est nécessaire. Ils ne négligent aucune branche de cultures; ne laissent pas reposer la terre, et en retirent tout ce qu'elle peut produire.

Au reste, les habitans de ce district tout en s'appliquant à l'agriculture avec un soin exemplaire, donnent aussi le plus grand essort à leur industrie. J'ai déjà dit avec quelle ardeur et quelle constance travaillent les Indiens, et j'ai parlé des objets qu'ils préparaient. Ils font aussi des nattes de jonc qu'ils appellent *petates*, et dont ils fournissent Lima et toutes les vallées, ainsi que Caxamarca et d'autres endroits. Ils envoient des souliers et des chapeaux jusque dans le Chili.

On prépare du savon et du cordouan dans les dix-huit fabriques que renferme Lambayeque. On en approvisionne Lima et les vallées, Caxamarca et les montagnes.On y fait beaucoup de sucre et de vin. Un grand nombre d'individus vont acheter des troupeaux de chèvres à Pioura, et les viennent engraisser ici, où les pâturages sont plus nombreux et plus gras. Voilà pourquoi on a une plus grande quantité de suif pour faire le savon. On obtient aussi de plus grandes peaux pour tanner, et on les vend plus cher.

D'après tout ce qui précède, on ne sera pas surpris de nous entendre avancer que la province de Saña est la plus riche du Pérou en productions naturelles et industrielles, et on ne trouvera pas cette assertion exagérée. Après Lima qui, pour le commerce, peut s'appeler le Pérou en petit, Lambayeque est l'endroit où il y a le plus de commerçans.

Le principal article de commerce et celui qui enrichit le plus le pays, sont les troupeaux de chèvres. On les achète à bon marché à Pioura, parce qu'elles sont maigres, et on les engraisse. Alors ces troupeaux composés, comme on le sait, de neuf cents à mille bêtes, donnent un grand profit, car chaque

chèvre se vent dix-huit réaux. On tire aussi parti du suif et de la graisse des bœufs, des cochons et des moutons. De sorte qu'en trafiquant d'une partie de ces animaux et en exerçant leur industrie sur les autres, ils font un bénéfice immense. On en peut juger, puisque l'on tue tous les ans soixante-dix à quatre-vingts troupeaux, qui leur fournissent plus de douze mille quintaux de savon, dont chacun est du prix de 15,000 piastres. Ils tirent d'un troupeau quand il est gras, pour plus de 3,000 piastres de cuir.

Le second article est le cordouan, ou marroquin. Ils en préparent annuellement soixante-cinq à soixante-quinze mille peaux, qu'on peut estimer à 5 ou 6 réaux l'une dans l'autre.

Le troisième article est le tabac; nous avons déjà dit que son produit s'élevait à 75,000 piastres.

On a porté à quinze mille arrobes la quantité de coton récolté l'année dernière. Il s'est vendu 4 réaux sans être nettoyé; le prix est double après avoir subi cette opération, parce qu'elle est lente et difficile.

Il n'est aisé de calculer à combien se monte le produit du coton travaillé. Les

nappes valent 3 à 4 piastres ; les serviettes, 4 à 6 piastres la douzaine ; les petits sacs dont on fabrique dix mille, se vendent un réal et demi la pièce ; quatre mille sacs, 4 réaux chaque ; mille couvertures ordinaires vont jusqu'à 14 réaux la pièce ; on en fait ordinairement quatre à cinq cents, dont le prix moyen est de 10 à 25 piastres chaque.

On fabrique neuf mille douzaines de chapeaux de paille : leurs prix varient suivant les qualités, de 6 à 12 et 18 réaux, et jusqu'à 3 piastres et 4 piastres et demie la pièce. On compte environ trois mille nattes de jonc, ou *petates*. Elles se vendent à la vare, suivant la différence de leur qualité et de leur grandeur.

On récolte vingt-cinq mille barils de riz, qui valent 5 réaux chaque ; vingt mille fanègues de maïs, à 5 piastres, et une quantité immense de blé et d'autres productions végétales qu'on exporte.

On recueille mille quintaux de salpêtre que le roi achète. Le prix courant sur les lieux est de 12 piastres. Le roi le paye 18 à Lima.

On prépare communément mille quintaux de chandelles. Suivant leur longueur et leur épaisseur, on en vend deux ou trois pour un demi-réal.

Le sel est un article très-important pour les Indiens. La disette de cet objet fait le plus grand tort à l'exploitation des mines, où l'on s'en sert pour l'amalgame ou épuration de l'argent. C'est le besoin pressant que l'on a de cette denrée qui l'a fait monter à 2 piastres l'arrobe; auparavant elle ne valait que 10 réaux. Aussi il ne doit pas paraître surprenant que l'on se plaigne d'un monopole aussi oppressif.

CHAPITRE VI.

Des animaux des provinces de Truxillo, Saña et Pioura.

Le sol et le climat de ces trois provinces n'offrant pas de différences, ont doit s'attendre à voir la même ressemblance dans leurs productions; en effet, on observe une grande analogie dans tout ce qui tient aux trois règnes de la nature; commençons par les animaux.

Les bois et les forêts des vallées des trois provinces ne sont pas aussi riches en quadrupèdes et en oiseaux que les contrées plus méridionales de cette partie de l'Amérique que nous connaissons sous le nom de *montagnes*. C'est réellement une chose admirable de voir les cantons à peu près inconnus habités principalement par les Indiens, de les voir, dis-je, remplis de toutes sortes d'animaux sauvages extrêmement curieux; leurs espèces sont si multipliées et si singulières, et leurs qualités, leur forme et la beauté de leur peau sont si remarquables, qu'elles

annoncent hautement la puissance de leur créateur. On en peut dire autant de la multitude infinie d'oiseaux qui ont choisi leur séjour dans les parties les plus épaisses et les plus reculées des forêts; leur plumage éclatant, leur chant mélodieux, leur ramage aimable, enchantent les humains, et les invitent à méditer sur les richesses de la nature. Au lieu de ces animaux rares, nous avons ici les animaux domestiques les plus utiles et les plus nécessaires; car dès que les Espagnols eurent conquis l'Amérique, ils s'occupèrent avec zèle d'y introduire des bœufs, des moutons, des chèvres, des ânes, des chevaux. Tous ces animaux s'y sont considérablement multipliés, et il y en a une grande abondance dans les trois provinces.

Ces animaux nous étant déjà connus, je me bornerai à parler de ceux qui sont sauvages et qui habitent ces provinces. Je ferai aussi mention des oiseaux et des poissons que l'on y a observés. Je ferai usage pour ce travail de l'ouvrage précieux de l'archevêque, don Baltazar Jayme Martinez Compañon qui, en qualité d'évêque de Truxillo, parcourut ce diocèse. Ce digne prélat unissait à un zèle vraiment apostolique, le goût des observa-

tions philosophiques sur les trois règnes de la nature.

On rencontre ici des léopards qui sont féroces et carnassiers. Ils ne dévorent pas seulement le bétail et les autres animaux. Mais quand ils sont poussés par la faim, ils attaquent aussi l'homme. Ils vivent dans une méfiance perpétuelle; et quand ils marchent, ils portent continuellement leur cou en avant et de côté pour voir ce qui se passe. C'est pour cela sans doute qu'ils sont traîtres et rusés [1].

Le chat sauvage (gato montes) est commun dans les forêts de ces vallées, et tient le milieu entre le lion et le tigre pour la grandeur. On le trouve aussi en Europe. Mais celui d'Amérique a la peau plus tachetée, et ressemble au chat domestique; il est comme le tigre, sans cesse altéré de sang, mais il le surpasse en agilité et en artifice. C'est un ennemi mortel des brebis. Il trouve un plaisir cruel à dévaster des troupeaux entiers sans dévorer la chair des animaux qu'il a égorgés; il se contente de sucer leur sang, et laisse leurs corps presque intacts. La nuit, qu'il a

[1] Cet animal est probablement l'yaguareté d'Azara, tome 1, page 258 de son voyage dans l'Amérique méridionale. *(Note du traducteur.)*

coutume de choisir pour faire ses excursions, lui facilite le moyen de satisfaire sa soif du sang; car il voit parfaitement dans l'obscurité, et ses yeux brillent comme deux flambeaux; il est en outre, rusé et malin. Il attaque même les hommes lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes [1].

Il y a beaucoup de cerfs que l'on appelle ici *venados*. Ils sont jolis, propres, utiles, et peut-être les plus agiles des quadrupèdes. Outre que leur chair est bonne à manger, leurs bezoards et leur bois sont très-utiles en médecine. Sa peau mouchetée est devenue un article de commerce à Lambayeque et à Pioura. Elle fournit un cuir fin, doux et fort qui ressemble à celui du chamois, et qui est excellent pour faire des souliers et pour d'autres usages. On dit que cet animal vit très-long-tems, quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération à ce que disent quelques personnes qu'il atteint l'âge de cent ans. Il se nourrit d'herbes et de feuilles d'arbres comme les chèvres auxquelles il ressemble un peu. En courant, il tourne sans cesse la tête de côté

[1] Tout me porte à croire que ce chat sauvage est le chibi-guazu d'Azara, tome 1, page 269, et peut-être l'ocelot de Buffon.

et d'autre, par la crainte qu'il a d'être poursuivi.

Les renards, que l'on appelle *zorros* en Amérique, sont ici très-communs, et on en connaît différentes espèces Ces animaux, plus rusés que cruels, sont aussi plus utiles que nuisibles, quoique différentes personnes soient d'une opinion contraire [1].

Le renard puant (zorillo) connu dans ces contrées, ressemble à un chien épagneul, et les deux bandes blanches qui s'étendent tout le long de son corps l'embellissent. Son museau est velu et garni de moustaches très-longues. Il tue les poules et les autres oiseaux; mais s'il ne trouve pas cette espèce de proie, il mange du maïs et d'autres fruits. On l'appelle renard puant, parce que lorsqu'on le poursuit, il arrose sa queue touffue de son urine, dont la puanteur fait reculer les hommes et les animaux, et plus les chasseurs où les chiens sont proches, plus cette odeur détestable les incommode; ce moyen de défense et la vîtesse de la course, sont les seules armes de cet animal. J'ai dit qu'il était plus utile que nuisible, parce qu'on a reconnu que son foie

[1] Azara parle aussi des renards en général sous le nom de *zorros*, tome 1, page 295.

séché et pulvérisé était un remède efficace contre la pleurésie. On en prend le poids d'un réal dans de l'eau ou du vin. Cette vertu salutaire est aussi commune aux autres renards. On regarde même leur sang bu tout chaud, et l'usage de leur chair, comme d'excellens préservatifs. Ils sont souvent mis en usage par les habitans de ce royaume. Ces animaux sont plus fréquens dans les montagnes que dans les vallées [1].

Il y a encore d'autres renards qui ressemblent à ceux qu'on connaît en Espagne. D'autres sont tout blancs, mais très-petits. Ils font beaucoup de tort aux plantations d'oliviers, parce qu'ils sont très-friands des olives.

L'animal connu sous le nom de *muka*, ne se montre guère que dans la nuit; il est très-abondant dans toutes les parties de ces vallées. Il ressemble un peu aux renards par la tête et par le corps, et sur-tout par son penchant à voler des poules et d'autres volailles; cependant il mange aussi des fruits. Pendant la nuit, il est très-agile, et pendant le jour, il est lourd. Quelques personnes croient que

[1] Azara donne des détails sur cet animal. Il l'appelle *yaguaré*, tome 1, page 277.

cela vient de ce qu'il voit mieux dans l'obscurité que lorsqu'il fait clair. Une particularité curieuse de cet animal consiste en ce que sa femelle a sous l'estomac une bourse, ou double poche, dans laquelle elle porte ses petits pendant qu'ils tètent et prennent leur accroissement, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour marcher seuls [1].

Les ours communs, de la province de Truxillo, sont moins farouches que ceux de la province de Pioura. A l'exception de l'ormiguero, ils se ressemblent tous par la taille et par les qualités. Ils se nourrissent du bétail qu'ils attrapent, et descendent presque tous des montagnes dans ces vallées. Ils mangent aussi du maïs et des fruits. Lorsqu'ils se voient poursuivis, ils attaquent avec tant de furie leur ennemi, que s'il ne se sauve pas par la fuite, ils le maltraitent horriblement. Quoiqu'ils aient l'apparence lourde, ils sont si agiles, que non-seulement ils gravissent les montagnes, mais qu'ils grimpent aussi aux arbres; ils sont en même tems si rusés, qu'on en a vu qui se défendaient contre leur ennemi en lui jetant des pierres. Leur graisse est estimée.

[1] Ce *muka* est sans doute un didelphe; mais quelle espèce?

Le furet très-commun dans les vallées et dans les montagnes, est une espèce de petit renard, mais plus petit encore, et ressemble beaucoup au muka. Il a, comme la taupe d'Europe, une membrane sur les yeux. Sa queue est très-longue, nue et dégoûtante à voir. C'est sur-tout pendant la nuit, parce qu'il court plus vîte dans l'obscurité que dans le jour, qu'il va enlever les poules dont il est très-friand; il habite ordinairement dans des terriers qu'il se creuse, mange toutes sortes de fruits, et dévaste plus qu'il ne consomme [1].

Le cuy est une espèce de lapin, quoique différent par la couleur, par les oreilles qui sont plus petites, et parce qu'il est absolument sans queue. C'est un animal très-commun en Amérique, et qui est très-recherché, sur-tout par les Indiens. Il est rare de voir une maison dans les villes, ou bien une cabane de paysan, où l'on n'élève pas de ces animaux, parce que c'est leur nourriture la plus ordinaire, et leur mets le plus recherché. Sa chair ressemble pour le goût à celle du dindon. On en fait du bouillon excellent, que les Européens et les Espagnols américains

[1] C'est vraisemblablement le *huron minor* d'Azara, tome 1, page 276.

aiment beaucoup. Dans tous les festins et les repas d'apparat donnés par les Indiens, le cuy est le mets principal et le plus distingué. On l'apprête ordinairement avec du beurre des papas, ou d'autres racines d'Amérique, et beaucoup de poivre. Cet assaisonnement les excite à boire du chicha qui les enivre, et occasione toutes sortes d'excès. Ces animaux se nourrissent de trèfle et d'autres plantes, et sont très-féconds. Il y en a de roux qui sont les plus communs; on en voit aussi de gris cendrés, de blancs et de noirs. On en rencontre de sauvages dans les montagnes et dans les vallées; ils y habitent dans les buissons. On ne va pas à la chasse de ces animaux, parce qu'ils sont si nombreux dans les villes et les villages, que l'on n'a nul désir d'avoir recours à ce divertissement pour les prendre [1].

Les lapins espagnols que l'on rencontre plus fréquemment dans les montagnes que sur les côtes, sont assez rares dans ces pro-

[1] Ce cuy ne peut être l'animal décrit par Azara sous ce nom, car ce dernier a une longue queue, et le cuy des vallées du Pérou en est entièrement dépourvu. Je pense que c'est plutôt l'animal appelé, par Azara, *aperea*, tome 1, page 315.

vinces. On ne sait pas s'ils sont indigènes du Pérou, ou s'ils ont été apportés d'Espagne ; cette dernière opinion est la plus vraisemblable. On ne trouve ici aucun plaisir à les chasser. Ils ne sont pas communs, et on ne les élève pas dans les maisons pour s'en nourrir. J'en ai vu des quantités considérables dans la province de Huamachucho, où on les prend avec des chiens. On ne les accommode pas comme en Espagne, mais de la même manière que l'animal dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent.

Le blaireau (tejon) se trouve dans les montagnes de Conachi. C'est un animal étrange qui ressemble en partie au chien et en partie au loup. Il est très-agile, se nourrit de cannes à sucre, et lorsqu'il n'en trouve pas, il a recours aux ruches et aux guêpiers qui le soutiennent dans sa détresse. Il lui arrive un accident singulier aux mois d'août et de septembre, aux approches de l'hiver; ses pattes se crèvent. Lorsqu'il pénètre dans les montagnes toujours couvertes de neige, les ongles lui tombent. Les douleurs vives qu'il ressent lui arrachent des cris douloureux. Il tient les pattes en l'air, pour montrer combien il souffre, et va ainsi jusqu'à ce qu'il soit guéri et

rétabli dans son premier état. Je n'ai vu cet animal dans aucune autre province, mais on le trouve fréquemment dans quelques pays de montagnes, sur-tout à Caxamarca [1].

On connaît ici quelques serpens et quelques vipères qui n'offrent rien de particulier ni de remarquable. Par conséquent, je pense qu'il est superflu d'en parler, et je vais passer aux oiseaux les plus rares, les plus singuliers et les moins connus.

Dans les champs et dans les étangs de ces provinces, couverts de buissons et d'arbustes, on voit beaucoup d'oiseaux qui peuvent procurer beaucoup de divertissement aux amateurs de la chasse; car parmi ces volatiles, il en est plusieurs dont la chair est délicate; d'autres dont le chant est agréable, ou le plumage d'une beauté infinie. Je parlerai d'abord de ces derniers, et je ferai ensuite

[1] Tout ce que l'auteur dit de ce blaireau est au moins singulier; mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'il raconte d'un certain animal appelé *carbunculo*, dont la tête jette une lueur éclatante lorsqu'on le frappe. Quoiqu'il cite des garans, et même des personnes d'un caractère très-respectable à l'appui de sa narration, j'ai cru devoir l'omettre, parce qu'elle est trop absurde et trop ridicule.

mention de ceux qui sont plus communs, et qui n'offrent rien de remarquable, soit dans leurs formes, soit dans leurs qualités.

Le niño est extrêmement commun le long des rivages. Sa figure est singulière, car, quoique son corps soit couvert de plumes, ses ailes sont formées d'une espèce de cartilage. Aussi n'a-t-il guère d'aptitude à voler, et ne se meut guère qu'en sautant. Il vit de poissons; sa chair est bonne à manger, et surtout au goût des Indiens, qui se donnent beaucoup de peine pour le prendre. Ils le portent dans les villes, ce qui est pour eux un petit commerce; lorsqu'on lui a enlevé ses plumes, son corps reste couvert d'un duvet blanc et très-doux. On fait avec sa peau des poches pour mettre le tabac à fumer [1].

Les herons, très-communs le long des eaux des vallées, sont de deux espèces. L'une est de la couleur blanche ordinaire, et l'autre d'un rouge rose et foncé d'une nuance très-agréable [2]. Ils ont le cou et le bec longs; les

[1] Ce niño est un pingouin, mais il est difficile de décider quelle est l'espèce.

[2] C'est probablement le flamant, ou phenicoptère (*phœnicopterus rubes. L.*), dont le nom espagnol est *flamingo*.

ailes assez larges, et n'ont pas de queue; ils volent très-haut, à quoi leur corps peu garni de chair contribue beaucoup par sa légèreté; ils se nourrissent de poissons, et vont toujours par grandes troupes; ils ne chantent pas, et ne font entendre qu'un cri très-désagréable; ils sont beaux à voir, mais ils ne valent rien à manger. On n'a pas observé dans ces provinces que les faucons les poursuivent, ainsi que quelques auteurs disent que cela arrive dans les régions plus septentrionales; mais les aigles sont leurs ennemis acharnés.

Le petit oiseau connu dans ces contrées sous le nom d'*arrosero*, est très-agréable à l'œil par le beau plumage jaune dont il est orné. Il fait beaucoup de tort aux champs, parce qu'il va toujours en troupes nombreuses qui détruisent les plus riches moissons. Il ne chante pas, et n'est pas bon à manger; mais il se fait remarquer par une particularité assez curieuse; c'est que lorsqu'il en meurt un, ses camarades l'enterrent et se réunissent en grand nombre pour assister à son convoi.

La poule d'eau ressemble, par sa grosseur et son plumage noir, aux poules de cette couleur. Elle habite les étangs et les marais. Elle

se distingue par une espèce de plaque rouge ou jaune qui orne sa tête. Elle est l'objet des poursuites assidues des chasseurs, parce que sa chair est très-délicate; elle vole très-vîte, et vit de vers et de larves d'insectes qu'elle attrape en enfonçant son bec en terre. Cet oiseau s'apprivoise aisément, et mange du pain et de la viande, sans dédaigner la nourriture qu'il a coutume de trouver dans la campagne.

L'oie royal dont le plumage est magnifique, est aussi très-commun le long des lacs et des étangs. On le recherche à cause de sa chair. Il marche ordinairement en troupes nombreuses. Le peuple, qui a toujours du penchant à croire le merveilleux, s'imagine que cet oiseau est vénéneux un jour dans sa vie, et que quiconque en mange alors est empoissonné et meurt. Quoiqu'on en voie manger tous les jours impunément, il est impossible de guérir de cette erreur ceux qui en sont imbus. Il se nourrit des petits poissons des lacs, où il habite au milieu des roseaux et des buissons qui croissent dans les terrains humides. On connaît quatre espèces différentes de ces oies. La plus remarquable est celle qu'on appelle *castagnettes*, parce

que quand elle vole ou quand elle mange, elle fait entendre un claquement qui ressemble au bruit des castagnettes. Son bec est de la largeur et de l'épaisseur de sa tête.

Le bandurria est un oiseau des plus délicats qu'on puisse manger. Il vit aussi dans l'eau, et ne va jamais seul. On raconte à son sujet une particularité assez singulière, c'est que lorsqu'un chasseur en tue un, les autres s'envolent au bruit du coup de fusil; mais lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il y en a un de mort, ils ne prennent pas la fuite, mais s'approchent de lui pour le regarder, ce qui donne au chasseur l'occasion d'en tuer un grand nombre.

On connaît le long de la côte un oiseau très-gros que les habitans appellent *camanay*. On en fait une très-grande consommation; car les personnes de toutes les classes en mangent, et on le vend au marché comme du bœuf ou du mouton. On le mange frais et salé, alors son goût ressemble un peu à celui du hareng, auquel on le préfère. Ces oiseaux pondent des œufs de couleur blanche, tirant sur le bleu. On en fait aussi un grand commerce, et on les mange apprêtés de toutes les façons, et on les regarde comme un mets exquis.

Voilà les oiseaux les plus rares et les plus estimés que l'on connaisse dans ces provinces. En outre, on y trouve aussi des pluviers, des bécasses, des alouettes, des pigeons sauvages, des ramiers, des moineaux, des étourneaux, des chardonnerets, des pies, des gobe-mouches, des chiroques, des chiscas, et beaucoup d'autres petits oiseaux qui habitent les forêts.

S'il était aussi facile d'étudier les mœurs et les facultés des poissons que celles des quadrupèdes et des oiseaux, on y découvrirait beaucoup de particularités très-curieuses.

Je parlerai d'abord des poissons les plus remarquables et les plus utiles.

Je commencerai par le *tauron*, ou requin (squalus carcharias), poisson monstrueux et vorace qui appartient au genre des squales (en espagnol tollo). On en fait grand cas à cause des propriétés excellentes de deux pierres qu'on trouve dans sa tête au-dessus de l'orbite des yeux. On brise ces pierres, et on découvre au milieu une moelle qui, séchée et pulvérisée, a, par l'expérience, été reconnue comme le remède le plus efficace dans les retentions d'urine. On dit aussi qu'il est excellent dans les hémorragies.

La baudroie (en espagnol peje-sapo, *lophius*

piscatorius. L.), est le poisson le plus renommé et le plus délicat que l'on pêche le long de cette côte. Sa tête est plus grosse que son corps, et ressemble à celle d'un crapaud. Il a dans le ventre un canal d'où sort un suc d'une qualité si tenace, que les mouvemens du flux et du reflux ne peuvent l'enlever de dessus les rochers où il s'est fixé. Lorsque la mer est basse, les pêcheurs viennent le prendre adroitement avec un morceau de fer pointu ou un harpon, ce qui est le moyen le plus aisé.

Le corbina, espèce de sciene (*sciæna*) et le chita, sont regardés comme les deux meilleurs poissons qui se vendent sur les côtes de cette partie du grand Océan. Les jours maigres on en fait le même cas que de la viande de bœuf ou de mouton. On en sale une certaine quantité que l'on vend à Truxillo et dans les autres villes, d'où on l'envoie dans l'intérieur et aux montagnes. On prépare avec la membrane du ventre du corbina une colle très-estimée, que les peintres appellent *colle de poisson*, et que sa bonne qualité fait employer dans les ouvrages les plus délicats.

L'atherine joele (en espagnol peje-rey, *atherina hepsetus*) n'est pas aussi commun

le long des côtes de ces provinces que le long de celles de Lima. On en a cependant pris ici quelques-uns longs d'une demi-vare. Ce poisson a des écailles très-fines; il n'a pas de sang, et on n'en trouve qu'une très-petite quantité dans la tête. Sa couleur est entre le bleu et le vert. On le pêche avec de petits filets; il se nourrit d'herbes et de plantes marines.

Le cheval marin (caballito, *syngnathus hippocampus*) n'a, malgré son nom, aucune ressemblance avec l'hippopotomame d'Afrique. C'est un petit poisson qui a ordinairement une vare et un sixième de long. Sa largeur est proportionnée. Il bondit au-dessus des eaux, en tenant la queue redressée, et la remuant comme font les lézards; il vit d'herbes marines [1].

[1] Ce poisson est appelé par les ichtyologistes *syngnathe hippocampe*. La manière de nager de toutes les espèces de ce genre a quelque rapport avec celle des anguilles et autres poissons serpentiformes; mais comme leur corps ne peut se mouvoir que dans ses articulations, il semble prêt à se casser à chaque mouvement qu'il fait. Au reste, la natation de ces hippocampes est fort lente, ainsi que le prouve l'expérience. Ce cartilagineux vit des vers marins, etc. (Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle.) (*Note du traducteur.*)

L'empereur (emperador) a une vare et un quart de long ; sa peau est noire et très-fine, avec une raie blanche qui va en se croisant de chaque côté d'une nageoire à l'autre. Son corps n'a pas les mouvemens souples, et ne présente qu'un tronc sans articulations. Il a deux petites nageoires près de la tête. Son anus est dans la partie supérieure du corps. La bouche est très-petite. Les mâchoires sont composées d'un os très-tranchant, qui n'est pas partagé de manière à représenter des dents. Il nage à la surface des eaux, dit-on, et se balance comme un navire ; mais s'il s'aperçoit qu'on veuille le prendre, il saute avec tant d'agilité, qu'il échappe à celui qui le poursuit [1].

L'espadon (en espagnol peje-spada, *xiphias-gladius*) se trouve aussi le long de ces côtes. Il a une grande nageoire à l'anus. Sa tête est terminée par une longue défense en forme d'épée qu'il tient toujours droite en avant lorsqu'il nage. Il n'a pas d'écaille ; il se multiplie de la même manière que les autres animaux ; mais la femelle met bas comme les poissons. Il a deux à trois vares de long, et

[1] Est-ce l'*holacanthus imperator* de La Cepède, ou son spheroïde tuberculeux ?

une d'épaisseur. Cet espadon se distingue de celui de la mer du nord, en ce que ce dernier n'a pas la grande nageoire de l'anus. La défense du premier est moins longue mais plus forte, comme je m'en suis assuré par moi-même. A l'aide de cette arme naturelle, il fait un grand carnage parmi les autres poissons, et satisfait de cette manière sa furie et sa cruauté. Il est réellement surprenant qu'un poisson aussi petit en comparaison de la baleine, puisse combattre et vaincre cet énorme cetacée. Il attaque avec une telle impétuosité, que j'ai vu et tenu dans mes mains un morceau du doublage d'un navire qu'il avait transpercé, et où une partie de son arme était restée, parce qu'il n'avait pas eu assez de force pour la retirer. Les Indiens le vont pêcher dans leurs bateaux plats, avec des harpons et des cordages. Ils le coupent en longues bandes, qu'ils mettent dans la saumure. Ils remplissent, avec un de ces poissons, deux à trois petits barrils qu'ils vendent très-cher. La chair de ce poisson est très-nuisible aux individus attaqués de la maladie vénérienne.

La scie (peje-sierra, *squalus pristis*) fréquente aussi cette partie du grand Océan, mais

elle est plus commune dans le golfe de Payta. Ce poisson est assez long. Sa chair est bonne à manger, très-rouge et sanguine. Il n'a pas d'écaille, ni même d'arrête sur l'épine du dos. Il a la gueule garnie d'un grand nombre de dents extrêmement tranchantes, ce qui lui a fait donner son nom; car il saccage et détruit tout ce qu'il attaque. Ces dents sont sa défense: pour prendre ce poisson, l'on se munit de cordes très-fortes, afin qu'il ne puisse pas les couper avec sa scie et s'échapper. Sa chair ressemble un peu à celle du thon. On dit que sa langue réduite en poudre est bonne dans les maux de cœur.

Le bufeo, ou dauphin, est un animal innocent, qui a à peu près deux à trois vares de long. Il est commun dans ces mers, à quelque distance au large; cependant on le trouve aussi quelquefois près du rivage. Il nage par troupes, et respire en tenant, comme la baleine, la tête hors de l'eau, puis il plonge en faisant entendre un grognement particulier; il engendre par l'anus. L'huile que l'on en retire est bonne à brûler.

On trouve encore quelquefois le long de ces côtes le poisson appelé *pajarito*. Il a dans la bouche une pointe aussi aiguë que l'alène

d'un cordonnier. Ses yeux sont très-rapprochés l'un de l'autre. Sa queue est si large et si épaisse, qu'elle surpasse deux fois son corps en grosseur [1].

Le cochinito a une vare et demie de long. C'est un poisson vorace qui poursuit toutes les autres espèces, et qui n'est pas bon à manger. On aperçoit sur la tête de ce poisson une cavité ou un trou par lequel il respire. On dit que lorsquil rencontre des hommes en pleine mer, il les porte sur son dos jusqu'à terre, afin de les mettre à l'abri des attaques des autres poissons [2].

On connaît aussi dans ces mers la lune (media luna); c'est un poisson hardi qui, dit-on, dévore les hommes. Il parvient à la longueur de deux vares; il a un grand nombre de dents, et est d'une couleur entre le blanc et le bleu. Sa chair n'est pas bonne à manger. Il nage de compagnie avec le requin, qui est

[1] C'est le *chimaera callorhyncus*, ou roi des harengs du sud.

[2] L'auteur rapporte la même fable du dauphin. Cette particularité, jointe à la description et au nom du cochinito, me donne lieu de croire que c'est une espèce de marsouin.

(*Note du traducteur.*)

aussi l'ennemi de tous les poissons, et même de l'homme [1].

La tortue est un amphibie qui a la démarche très-lente. Son écaille est très-dure ; on en connaît l'usage. Sa chair est bonne à manger, et l'on en tire aussi de l'huile. Cet animal vit de coquillages. Il s'accouple dans la mer, et vient déposer ses œufs dans des trous qu'il fait sur le rivage. Il est très-abondant sur le rivage de Sechoura, où on le prend avec des filets.

Le mulet (*mullus barbatus*) est un poisson exquis, long d'un quart de vare. On ne le pêche que par hasard. Il est très-agréable à la vue. De l'extrémité de sa bouche pendent deux barbillons très-longs. Il ne vit que dans la haute mer.

Le *manta* est très-redouté à cause de sa hardiesse; car, lorsqu'on veut le prendre, il enveloppe son ennemi avec ses nageoires, et lui suce le sang jusqu'à ce qu'il soit mort. Il a deux belles cornes sur la tête, qu'il alonge ou retire à volonté. Il est long de deux à trois vares, et large à proportion. On le prend avec des harpons et de grosses cordes. Si par hasard il vient à tomber dans des filets, il

[1] Est-ce le *tedrodon mola*, ou un *zeus* ?

les coupe et les détruit avec ses cornes.

Le *machira* a trois vares de long, se tient dans la haute mer, et n'est pas bon à manger. Il a des écailles, en quoi il diffère de l'espadon, ainsi que par son arme, car celle du machina est plus arrondie et plus forte. Il attaque les barques avec tant de violence, que les bordages et les membrures ne peuvent résister à ses coups.

L'anguille de mer est très-estimée pour la délicatesse de sa chair. On en trouve qui ont une vare de long. Sa couleur est rouge foncé. On la pêche toujours à l'hameçon. Elle se nourrit de toutes sortes de petits poissons. On fait un grand commerce de cette anguille de mer avec le Chili, et les pays intermédiaires, après qu'on la séchée et salée à la manière du stockfisch des pays du nord. Elle n'est cependant pas très-abondante sur ces côtes; nous avons vu qu'on tirait le même parti du tollo.

La dorade (*sparus auratus*) tire son nom de la beauté de ses couleurs dans l'eau, car alors ses écailles semblent être de pur or. Elle parvient à une longueur de deux vares. On admire dans ce poisson une singularité, c'est qu'au dernier période de sa vie sa cou-

leur se change, elle devient bleue à sa mort. Il est commun dans la haute mer, et assez rare dans les environs des côtes. Sa chair est excellente. On le prend à l'hameçon et au harpon. La manière de s'unir a lieu avec une si grande promptitude, qu'à peine peut-on s'en apercevoir. Il cause une grande frayeur aux poissons volans, qui, pour lui échapper, s'élancent hors de l'eau à plus de dix vares de hauteur.

La sole (*pleuronectes solea*) a environ trois quatrts de vare de long; elle est dépourvue d'écailles; le dessus de sa tête est noir, et le dessous jaune. On la mange, et elle a très-bon goût.

L'asedia (*pleuronectes limanda*, la limande) a la chair à peu près de même goût que la sole. Sa longueur est d'un tiers de vare. Il est très-tendre; ses écailles sont lisses et très-glissantes; il saute avec beaucoup d'agilité. On en verra la preuve dans ce qui est arrivé à un pêcheur indien de Huanchaco, qui voyant qu'un de ces poissons voulait s'échapper de sa prison, essaya imprudemment de lui mordre la tête. Le poisson sauta avec une souplesse extraordinaire au gosier de l'indien, et le mordit si fort, que le pauvre

homme croyait être mort. Enfin, a force d'huile, et après avoir essayé différens instrumens, on parvint à retirer le poisson. Le pêcheur, chose surprenante, en échappa; mais il a toujours eu son gosier mutilé [1].

[1] Il est aisé de voir que l'auteur n'est pas naturaliste. Ainsi, on ne doit considérer ce chapitre que comme un essai pour donner une idée des animaux de cette contrée. Il eût été trop long de se livrer à des observations critiques pour déterminer de quelles espèces l'auteur voulait parler; et il eût le plus souvent été impossible d'y réussir.

(Note du traducteur.)

CHAPITRE VII.

Des arbres, des herbes et des autres végétaux.

QUOIQUE cet objet soit du ressort du naturaliste, qui s'occupe de l'étude des plantes, ou du médecin qui fait usage de ses connaissances dans le régne végétal pour conserver ou pour rétablir la santé des hommes, j'ai cru cependant ne pas devoir omettre dans mon essai cet article principal des productions de la nature, parce que la notion des végétaux d'un pays appartient au tableau de son état physique. Cet exposé sert principalement à donner une idée de sa fertilité, et à révéler les moyens qu'offre la nature aux habitans d'une contrée pour soutenir, soulager, prolonger, et embellir leur existence.

L'expérience nous apprend que la force de la végétation dépend de la chaleur et de l'humidité du sol et du climat. Voilà pourquoi on voit dans les vallées des arbres, des fruits et des herbes qui ne se trouvent pas dans les montagnes, et *vice versâ*. Cette variété de

produits donne lieu aux échanges qu'en font les habitans de différentes contrées. Je me contenterai de parler des végetaux les plus rares, les plus remarquables et les plus utiles.

Les plantes naturelles aux trois provinces sont à peu près les mêmes que dans les autres vallées du Pérou. On en rencontre aussi plusieurs dans quelques districts des montagnes, suivant que leur climat est modérément froid ou humide.

Parmi les arbres fruitiers, on distingue surtout le cherimoyier [1]. Son fruit est le plus exquis de tous ceux de cette partie du monde ; mais il est froid, venteux, et difficile à digérer. Sa fleur est très-aromatique. Ses feuilles ont la vertu de guérir le mal de tête, lorsqu'après les avoir fait chauffer au feu, on les applique sur les tempes.

Les arbres qui portent les corossols à fruit hérissé, écailleux, glabre, etc.[2], dont la forme et le goût ressemblent à la cherimoye, ont été apportés du Mexique dans ce royaume.

[1] Corossol du Pérou. *Annona tripetala A. cherimolia* de Lamark.

[2] *Annona muricata*, cachiment ou pomme de cannelle.—*A. squanumosa.*—*A. glabra.*—*A. trilobra*, Assiminier.

On sait par l'expérience que ces fruits sont froids et lourds.

Les gouyaviers sont très-communs. Le fruit de cet arbre ressemble un peu à la pomme, mais nullement par le goût; il est difficile à digérer. Ceux qui viennent dans les montagnes ont meilleur goût que ceux des vallées.

Le noyer est rare, et ne ressemble pas à ceux d'Espagne et du Chili, quoiqu'il y ait peu de différence dans le fruit. L'écaille en est noire, et très-dure. On mange les noix fraîches et confites.

Le palto [1] porte un fruit de même nom qui, mangé avec du sel, a un goût excellent, quoiqu'il plaise peu d'abord aux Européens nouvellement arrivés; mais dès qu'ils y ont pris goût, ils en sont encore plus friands que les naturels du pays. Ce fruit n'est ni échauffant, ni froid, un peu lourd, mais sain. L'écorce de l'arbre bouillie en décoction, et prise dans de l'eau, guérit les ulcères.

Le lucumo porte un fruit de bon goût, dont la chair ressemble à du jaune d'œuf, mais qui est lourd et échauffant.

L'arbre qui produit les guabas ou pacaes,

[1] *Laurus persea. L.* Dans les colonies françaises ce fruit s'appelle *avocat.*

est très-commun. Son fruit est excellent. C'est une espèce de filasse ou de coton juteux, dont on exprime, en le mâchant, le suc qui est agréable au goût. Mais si on avale le fruit, il fait du mal, et est fort lourd à l'estomac.

Les cerises de ce pays ne sont nullement semblables à celles d'Espagne. C'est un fruit très-innocent, mais peu agréable au palais.

L'arbre qui donne les palilos est estimé pour la bonté de son fruit, que l'on ne regarde pas comme nuisible, et qui pour la forme ressemble un peu aux nefles d'Espagne.

Les figues sont très-abondantes, d'un goût excellent et fin, mais échauffantes. On dit que lorsqu'on en mange sobrement, et qu'on boit de l'eau par-dessus, elles sont bonnes contre l'hydropisie.

Les feuilles du laurier réduites en poudre ont la vertu de faire éternuer, et coupées en manière d'emplâtre, elles soulagent et font disparaître le mal de tête.

L'arbre appelé *ajonjoli* est très-commun dans ces vallées. On fait un grand usage de son fruit, parce que c'est un des meilleurs épices dont on puisse se servir pour l'assaisonnement des mets. Son écorce a la vertu de guérir les os brisés; elle est très-bonne

aussi dans les luxations et les meurtrissures ; broyée et délayée dans du vin, et appliquée en emplâtre, elle soulage les douleurs et fortifie les parties malades. On en fait aussi usage dans la pulmonie.

Le higueron qu'on voit aussi très-fréquemment dans les vallées est plus gros que le figuier ordinaire, quoique ces deux arbres se ressemblent par le feuillage. Lorsqu'on lui fait des incisions, il en découle un suc laiteux qui guérit les fractures lorsqu'on l'applique dessus la partie lesée qu'on a soin de lier. On s'en sert aussi, de même que des feuilles, pour les luxations. On croit que ce suc laiteux est le caoutchouc dont on fait usage à Quito pour enduire les tissus, afin que l'eau ne les pénètre pas [1].

Le papayer donne une couleur noire qu'on emploie beaucoup pour colorer les cuirs à Pioura, à Lambayeque et ailleurs, ainsi que pour teindre quelques étoffes de coton, par exemple, les manteaux de deuil que les Indiennes de ces vallées ont coutume de porter.

L'aune croît aussi dans les cantons tempérés, mais il réussit mieux dans les régions

[1] On peut croire, d'après cette description, que cet arbre est l'hevé ou caoutchou, *hevea guianensis*. Aublet.

froides. Son écorce sert à tanner le cuir. Ses rejetons ont la vertu de faire suppurer les ulcères et les abcès, lorsqu'on les applique sur la partie malade. Le docteur Laguna dit qu'ils sont déssicatifs et détersifs, et très-bons pour faire passer les dartres.

Le cyprès, ou sinamon, est un arbre assez fort et assez droit. Sa résine et son bois qui ressemble à celui du pin ont une odeur agréable. On l'emploie à cause de sa ténacité à faire des guitares et d'autres ouvrages curieux. Il n'est pas attaqué par les vers. Cet arbre porte des noix de galle, de la grosseur d'un noyau de pêche; elles sont très-astringentes, et en usage dans les hémorragies.

L'ananas n'est pas très-commun dans ces vallées. Il est très-rafraîchissant. En le laissant fermenter dans l'eau, on fait une espèce de chicha de très-bon goût et très-sain, et qui est un antidote contre la fièvre jaune.

On sait que le bananier est de tous les arbres connus en Amérique, celui qui a la feuille la plus grande. Le suc qui en découle quand on le perce, est utile dans la jaunisse.

Un certain arbrisseau porte une espèce de calebasses qui sont très-nuisibles; elles causent de grands ravages parmi les Indiens,

parce qu'elles sont contraires à leur naturel ardent.

Le paico est une plante particulière à ces vallées, et employée comme remède dans différens cas. Elle soulage dans les diarrhées; pour cela on exprime le suc de ses feuilles, et on le réduit à consistance de bouillie en le mêlant avec de la graisse. Sa décoction guérit les cardialgies et autres maladies semblables.

La plante nommée *maran* est charnue. Elle ressemble aux figuiers d'Espagne. Les naturels du pays la connaissent aussi sous le nom de *higopata*, *higo-chumbo* et *tuna simarrona*. Ils appellent sa feuille *penca*. On fait des haies avec cette plante, on prépare des cordes avec la partie la plus blanche. Son fruit est semblable à celui du figuier d'Amérique, sur lequel croît la cochenille qui, dans la langue primive des Indiens, porte le nom de *pilcai*. Les Indiens séparent, avec une aiguille à emballer, la peau blanche qui est entre le penca et les piquans. Ils préparent avec cette membrane une pâte qu'ils mêlent à la farine du maïs, afin de donner plus de densité à la couleur que produisent les insectes, et d'en augmenter la quantité; mais ce mélange gâte la pureté de la couleur. Ils

font usage de ces insectes, dans les montagnes, pour obtenir la couleur écarlate qui est si vive et de si bonne qualité, qu'elle ne céderait en rien à celle de la Nouvelle Espagne, s'ils ne la falsifiaient pas. On emploie le suc purs, dans les montagnes, pour prévenir les avortemens, et pou rcela on en met dans du vin depuis huit jusqu'à vingt-quatre grains. Les petis animaux renfermés dans la tendre enveloppe de leur mince membrane, sont remplis d'un fluide pupurin, que l'on voit par le moyen du microscope, et qui, mêlé avec le jus de citron, donne une couleur rouge magnifique. Cette plante est sur-tout extrêmement commune dans la province de Huamachuco.

Les racines de gingembre ont le goût âcre, et sont très-échauffantes. On guérit le begayement, ou les difficultés de parler, lorsque ces incommodités proviennent d'une paralysie de la langue, en tenant toujours un morceau de cette racine dans la bouche.

Le *turre* est une petite plante rampante. Ses feuilles ont la forme d'une cuiller. Sa fleur est comme un petit bouton entouré de petites feuilles d'un rouge foncé. Broyées et mêlées avec du blanc d'œuf et du vin, on en fait un emplâtre qui guérit les luxations. On

donne ses feuilles à manger aux poules, parce qu'on dit qu'elles les font pondre.

On fait grand cas du *tapate*, comme d'un remède souverain dans la sciatique; on frotte la partie malade avec la décoction de cet arbrisseau. Il a ordinairement trois à quatre feuilles qui sortent de chaque nœud de la tige. Lorsqu'on les touche avec la main, avec un morceau de bois, ou avec un corps quelconque, elles se replient et se ferment comme les feuillets d'un livre, et tout le feuillage de l'arbrisseau se contracte aussi.

L'anotte, ou achiète [1], croît dans les cantons les plus chauds. Sa force dépend de la bonté du sol. Sa feuille a la forme d'un cœur. Son fruit est une enveloppe épineuse qui contient une multitude de petites graines rougeâtres qui ont l'air d'être enduites de cinabre. Lorsqu'on les détrempe dans l'eau, elles la teignent de leur couleur.

On trouve aussi très-abondamment dans ces cantons une plante grimpante ou liane (bejuco.) Elle porte un fruit appelé *grenadille*, qui est rafraîchissant et de très-bon goût. Mais les noyaux pèsent sur l'estomac, et sont difficiles à digérer. Cette plante est

[1] Le rocouyer, *Bixa orellana*.

très-remarquable en ce que la fleur est un symbole qui nous rappelle de la manière la plus exacte la passion douloureuse de notre Sauveur. Tous les instrumens dont on y fit usage s'y trouvent contenus [1].

La plante grimpante qui porte le tumboz est très-estimée. Ce fruit ne se trouve pas partout dans les vallées ni dans les montagnes. Il est fortifiant, et ne fait jamais du mal.

Le fruit de la plante sarmenteuse, *amarra-judio*, est un remède contre la morsure des vipères, quand on l'applique broyé sur la plaie. Il soulage aussi dans le cancer, quand, écrasé et mêlé avec de la graisse sans sel, on l'étend sur le mal. On attache par-dessus une feuille de cantharides enduite d'huile d'olive.

L'armoise croît dans les vallées et dans les montagnes. On en fait usage pour les bains de pieds ordonnés pour soulager les engorgemens. On emploie aussi la vapeur de sa décoction pour faciliter l'accouchement des femmes grosses.

[1] C'est probablement une espèce de grenadille, peut-être le *passiflora laurifolia*. L'opinion superstitieuse et puérile relative aux objets représentés dans sa fleur, a aussi cours en Europe.

L'angusacha se trouve dans les parties les plus chaudes ; son nom signifie *plante souple*. Elle est bonne broyée, et mise en emplâtre pour faire mûrir les ulcères. On fait avec ses tiges de petites boules qu'on met sur les cautères pour attirer l'humeur. On emploie ses feuilles réduites en poudre, pour guérir les plaies faites par l'uta, insecte venimeux, qui s'engendre dans la chair.

On se sert de la morelle des jardins pour extraire les vers des dents molaires et de celles qui sont cariées. Voici comment on s'y prend. On roule un peu de coton autour d'un petit morceau de bois, et on l'humecte avec le suc des baies de cette plante et de ses graines. On met le feu au morceau de bois ainsi préparé, et le malade reçoit la fumée dans sa bouche. Cette opération lui occasione une salivation si abondante, que les insectes sortent, et on les voit distinctement dans la salive.

Le cresson sauvage est bon dans les coliques ; on en fait bouillir les feuilles dans l'eau avec du sel, et on les prend en lavement. Sa racine pétrie avec de la graisse, et dont on fait une boulette en la mêlant avec du coton, mise dans le creux de la dent ou dans le

trou de la racine, appaise ordinairement la douleur.

Le chinchin sert à teindre en jaune. On fait bouillir la laine avec cette plante, après l'avoir préalablement trempée dans sa décoction; si on veut donner un degré plus fort d'intensité à la couleur, on répète le bain. On suit le même procédé pour le coton, mais on ne lui donne pas la lessive préparatoire. L'usage de cette décoction, par-dessus laquelle on boit de l'eau, est utile dans la jaunisse.

Les feuilles du *poul* donnent, en suivant des procédés semblables, une couleur orange très-durable. On n'en fait pas usage dans les vallées; mais dans les montagnes près desquelles croît cette plante, on s'en sert avec avantage.

Sur un arbuste qu'on appelle *fleur de soie*, et qui croît dans les vallées, se trouve une chenille qui file une espèce de soie en cocons bleus et verts. Mais on n'en fait pas usage, parce qu'on ne sait pas comment en tirer parti.

Le bâton de saint Joseph a environ une vare de haut. Sa forme est triangulaire. Il est blanc en dessous, et vert clair en dessus. Sa som-

mité forme une tête ronde composée de huit à dix feuilles qui ont environ six pouces de long, et qui se terminent en pointe. En dedans de ces feuilles se trouvent plusieurs tiges longues de cinq doigts, et aussi larges que des aiguilles à emballer; il en sort des branches qui forment une couronne. Cette plante prise en décoction est dépurative, et fort bonne dans les rétentions d'urine.

On trouve encore une infinité d'autres plantes qui ont des vertus bienfaisantes, et dont on fait usage dans les différentes maladies qui affligent l'humanité [1].

[1] J'ai cru devoir omettre le reste de cette nomenclature de plantes qui se trouve dans l'original. Il est possible que les vertus qu'on leur prête soient réelles, mais il est difficile d'en juger, parce que souvent on ne sait pas quel est le végétal dont parle l'auteur. Peut-être, dira-t-on, que j'aurais dû supprimer entièrement la plus grande partie de ce chapitre. Je conviens qu'il ne se distingue pas par la critique botanique et médicale; cependant j'ai pensé qu'il fallait donner une idée de la manière de travailler des auteurs péruviens. Il y aurait au reste de l'injustice à se moquer de la trop grande bonhommie de celui qui a écrit le mémoire dont est composé ce chapitre, et à le blâmer de sa facilité à indiquer ce que nous appellons des remèdes de bonne femme. On doit se souvenir qu'il n'y a pas encore

très-long-tems qu'en France les livres de botanique et de matière médicale étaient remplis de toutes sortes de recettes puériles, et qu'on y recommandait fréquemment l'usage de l'eau distillée de telle plante dont il est reconnu aujourd'hui que les vertus ne sont pas plus efficaces que celles de l'eau de fontaine.

CHAPITRE VIII.

Description de la province de Caxamarca dans l'intendance de Truxillo. — Ville capitale. — Situation. — Antiques édifices. — Population. — Climat. — Bains chauds. — Habitans. — Mine d'argent. — Province. — Situation. — Climat. — Population. — Caractère des habitans. — Productions.

La ville de Caxamarca [1], une des plus considérables, des plus riches et des plus industrieuses du royaume, est célèbre pour avoir été la résidence d'Atahualpa ; on sait qu'il ravit le trône à l'inca Huascar, l'héritier légitime ; qu'il le fit mourir ; que ce fut sous son règne que les Espagnols arrivèrent au Pérou et le soumirent, et qu'ils ôtèrent la vie à ce prince usurpateur.

La ville actuelle a été bâtie sur les ruines de l'ancienne. Elle est située par le 6° 1′ de latitude australe, au pied d'une montagne [2].

[1] C'est plutôt un bourg, *villa*.

[2] Suivant M. de Humboldt, latitude austr. 7° 8′ 38″, longitude cinq heures 23′ 46″, cet auteur ajoute : Caxamarca, ville au milieu d'une plaine, qui donne le soixantième grain. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1464 toises un pied, ou 2860 mètres.

En avant, et de chaque côté, s'étend une plaine vaste qui a à peu près cinq lieues de longueur, et une de largeur. Sa belle verdure annonce la fertilité du sol.

Il ne reste rien des anciens édifices de cette ville qu'une partie du palais d'Atahualpa. C'est une salle longue de douze vares et large de huit. On suppose que c'était l'appartement de parade de ce monarque. Elle est habitée aujourd'hui par le cacique Astopilko, un de ses descendans. C'est dans le bâtiment voisin que siège le conseil de la ville. L'ancien palais était très-grand, quoiqu'Atahualpa, sans cesse occupé des moyens de conserver l'autorité dont il s'était emparé, n'eut pas beaucoup de tems à donner à la construction de sa demeure. On a bâti sur ses ruines l'hôpital et le couvent des Bethlemites, la maison de ville, et la maison du cacique. On voit dans le cimetière du couvent des galeries souterraines, creusées dans le roc; elles devaient probablement servir en cas de nécessité au monarque défiant, soit pour protéger sa fuite, soit pour y rester caché. Tout le reste de la ville est bâti à neuf par les Espagnols. Les maisons sont en terre et couvertes en tuiles. Les portes de la ville

et les églises sont seules en pierre, et par conséquent durables. Les rues sont tirées au cordeau. De loin, cette ville a meilleure apparence que de près, parce que l'architecture des maisons est lourde et sans goût.

Le nombre des habitans est de sept mille deux cent six; en y joignant les faubourgs et les succursales, il se monte à douze mille huit cent quarante-six.

L'air est sec et sain. Le climat est en général un des plus agréables et des plus tempérés que l'on connaisse dans les pays de montagnes de ce gouvernement. En hiver, il ne pleut que modérément, et en été, la chaleur est tempérée. Pour faire l'éloge du climat, il suffit de dire que sa beauté seule engagea Atahualpa à fixer ici sa résidence. On y trouve des individus qui parviennent à un âge extrêmement avancé. Je me contenterai de citer l'espagnol Christophe de Tapia, mort en 1765, âgé de cent quarante-quatre ans, sept mois, cinq jours. Il laissa une postérité composée de huit cents personnes qui habitent un village voisin appelé *Ichocan*.

Caxamarca est situé sur une rivière de même nom, près de la Cordillera-Real, et à

dix lieues du fleuve des Amazones. A une lieue de cette ville sont les célèbres bains chauds appelés tantôt les bains des Incas, tantôt *Thermas*. L'eau en est si chaude, qu'on y échaude les cochons et les poules, et qu'on y fait cuire la viande et les œufs. Lorsqu'on l'a laissé refroidir, elle est agréable et saine à boire; mais lorsqu'on la boit chaude, elle a un goût de soufre. On y trouve des petits poissons, des insectes aquatiques et des vers.

Il y a aussi un petit ruisseau dont l'eau est tiède, et dont on se sert pour laver le linge, ce qui n'occasione ni peine ni dépense.

Dans les environs, on voit une carrière de pierres blanches et poreuses, dont on se sert pour bâtir.

A l'époque de la conquête, cette ville fut habitée par un grand nombre d'Espagnols de distinction auxquels l'empereur Charles V avait accordé des biens-fonds pour récompense. Le commerce, la fertilité du sol et la douceur du climat, y attirèrent aussi beaucoup d'autres personnes de marque, d'où sont issues la plupart des familles nobles et riches qui habitent aujourd'hui Caxamarca.

Mais sa prospérité fut de peu de durée. Peu après la conquête, elle commença à dé-

cheoir, malgré tous ses avantages naturels. Le commerce et l'industrie déclinèrent tellement, que les habitans dont le nombre avait beaucoup diminué, vivaient dans la plus triste pénurie. A l'exception de quelques propriétaires et d'autres riches Espagnols, ils n'avaient le moyen de se vêtir qu'avec les draps grossiers du pays. En revanche, les denrées y étaient à vil prix. On achetait douze à quinze pains pour un demi-réal; pour le même prix, on avait une poule avec dix-huit ou vingt œufs, et le reste à proportion.

Cette pauvreté s'est transformée en richesse, les vêtemens sont devenus plus recherchés, et le prix des denrées a triplé depuis qu'un heureux hasard a fait découvrir, en 1770, à seize lieues de cette ville, la célèbre et riche mine d'argent de *Gualgayok*. Cette circonstance a aussi amélioré l'état du pays environnant.

La province ou le district de Caxamarca a quarante lieues de longueur du nord au sud, et trente-six lieues de largeur de l'est à l'ouest. Le pays étant en partie inégal et montueux, puisqu'il comprend des branches de la Cordillère, le climat y est assez varié; aussi la terre et ses productions offrent-elles de grandes différen-

ces dans un intervalle peu étendu; mais en général l'air est agréable et sain.

Cette province était jadis plus considérable qu'aujourd'hui; elle renfermait le district de Huachamucho et le territoire de Huambos qu'on en a séparés.

Le corrégidor de cette province jouit de grands revenus, entr'autres de ceux qu'il retire des mines d'argent où il réside, et qui se montent à trois mille piastres.

Cette province est non-seulement agréable, mais encore très-riche en bétail, sur-tout en moutons et en cochons. On en fait un grand commerce, principalement avec les mines. Les grains et autres productions de la terre suffisent et au-delà pour nourrir soixante-dix mille individus dont la province est peuplée, et on en exporte aussi dans les districts voisins. On y trouve encore du cuivre, du plomb fin, du souffre et un peu d'or.

Les habitans sont très-industrieux; ils fabriquent des serges, des frises et autres étoffes grossières de laine, des toiles de coton et de lin, des mouchoirs, etc. La matière première de tous ces objets se trouve dans la province même. On exporte une partie de ces articles dans divers endroits, sur-tout dans les pays

des mines. En général, il règne ici beaucoup d'activité et d'ardeur pour le travail.

Cette province est très-bien arrosée; les rivières les plus remarquables sont le Crisnejas à l'est; il reçoit plusieurs petites rivières et se jette dans le fleuve des Amazones; le Caxamarca, qui arrose la ville de même nom; le Chota, l'Yaucan et le Sendamal, ont leur embouchure dans la mer et sont assez poissonneuses.

Le district de Caxamarca est le plus peuplé de tous ceux de l'intendance de Truxillo. Il est aussi très-riche, ce qui est dû à l'activité de ses habitans.

Les Espagnols y tiennent le premier rang, de même que dans le reste du royaume. Ceux qui sont nés dans le pays se distinguent par leur finesse et leur prudence. Ils montrent peu d'inclination pour les sciences; mais ils manquent d'occasions pour les cultiver. Cependant ils embrassent volontiers l'état religieux, qui n'exige ni beaucoup d'études ni de grandes connaissances; au reste, ils ne manquent ni de dispositions ni de talens naturels.

Nous avons dit plus haut que les habitans vivaient de la culture de leurs biens ou de ceux qu'ils prenaient à ferme, des fabriques

et du commerce. Aujourd'hui cette dernière branche d'industrie est assez florissante à cause de la grande exploitation des mines.

Les femmes sont aussi très-laborieuses et se font remarquer par leur amabilité, sur-tout envers les étrangers. Celles qui habitent les montagnes ont un attrait particulier pour les Européens ; aussi se laissent-ils volontiers captiver par elles, et se fixent dans le pays. On accorde à ces femmes la vertu d'être soumises à la volonté de leurs maris.

Les Indiens de cette province sont avantageusement connus par leur docilité et leur amour du travail ; ce sont des citoyens très-utiles. Ils s'occupent principalement de l'agriculture, et s'y appliquent avec un soin extrême.

Les métis sont, comme nous l'avons vu plus haut, très-nombreux dans ce district ; mais ils sont très-laborieux, quoiqu'ils soient peu cultivés. Ils imitent les Indiens en tout. Au reste, ils s'attachent plus volontiers au Espagnols, et cherchent à obtenir par leur moyen toutes sortes de petits emplois qui leur donnent quelque considération.

La quantité des nègres et des mulâtres n'est pas considérable ; ils servent de valets dans

les métairies ou de domestiques dans les maisons. Ils sont moins mutins et moins insubordonnés que dans les autres provinces de la côte.

Nous avons déjà dit que cette province est très-riche en toutes sortes de produits naturels. La plupart des animaux qu'on trouve dans les forêts et dans les montagnes, n'ont pas encore été décrits avec méthode. On mange le lièvre du Pérou (vizcacha) qui n'est pas plus gros, mais plus agile et plus rusé que le lapin, et par conséquent plus difficile à prendre. Sa couleur est d'un gris cendré. On se nourrit aussi de la chair d'une espèce de tatou que les indigènes appellent *sambousino*.

Parmi le grand nombre de végétaux utiles on distingue l'arbre du quinquina. Il croît dans les vallées, sur-tout dans les cantons les plus chauds; on trouve encore la cascarille, le copal et une infinité d'autres espèces d'arbres et d'arbrisseaux.

Le règne minéral n'est pas moins abondant, ainsi que nous l'avons déjà observé. La mine d'argent de Gualgayok est une des plus riches du royaume. Malgré toutes les difficultés et les défauts de son exploitation, elle rapporte par an plus de 627,000 piastres. L'argent s'y

trouve en masses considérables. Cette mine est située à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer; cependant les veines métalliques renferment des coquilles pétrifiées [1].

Les minéraux doivent couvrir le déficit de la balance du commerce de la province; car depuis la découverte de la mine d'argent, les productions animales et végétales ne suffisent plus pour payer les marchandises étrangères, et sur-tout celles d'Europe, que l'accroissement du luxe et de la population a fait introduire et dont il a augmenté le prix.

[1] M. de Humboldt a reconnu la vérité de ce fait.

CHAPITRE XIX.

Description de la province de Chachapoyas. — Situation. — Etendue. — Paroisses et villages. — Particularités. — Tableau du désert. — Rivières. — Productions naturelles. — Agriculture. — Industrie.

Les pays les plus fertiles, mais privés de commerce, languissent dansune éternelle pauvreté, et ne peuvent profiter des avantages que la nature leur a prodigués. C'est une réflexion dont on ne peut se défendre en considérant l'état actuel de la province de Chachapoyas; elle est d'une fécondité surprenante, et le Créateur semble l'avoir comblée de tous ses dons. Sa juridiction a cent quarante lieues d'étendue de l'est à l'ouest, et cinquante du nord au sud. Elle renferme les districts de Chachapoyas, de Luya, de Moyobamba et de Lamas, situés à l'est du Marañon, et à l'ouest de l'Huallaga; au nord, elle confine avec des pays montueux, inconnus, habités par des Indiens idolâtres et libres; au nord-ouest, elle est bornée par la province de Jaen, de l'audience de Quito; à l'ouest, par la pro-

vince de Caxamarca; au sud-ouest, par Caxamarquilla de Patas; et à l'est, par les missions de Maynas de la présidence de Quito.

La province, ou le district de Chachapoyas, est divisé en neuf paroisses. Chachapoyas, Levanto, Jalca, Cheto, Olleros, Chilliquin, Chisquilla, Yambrasbamba et Corobamba.

Chachapoya est une ville très-ancienne. Elle fut fondée par quelques-uns des conquérans qui, las de la guerre, choisirent ce lieu pour y passer en repos le reste de leurs jours. Le climat en est très-doux; on y jouit d'un printems perpétuel; les arbres y conservent toute l'année leurs feuilles, et y portent continuellement des fleurs et des fruits. Cette ville est gouvernée par un subdélégué de l'intendant. Jadis elle faisait une grande figure dans l'état politique de l'Amérique méridionale, car elle avait les caisses royales et tous les officiers et employés publics. Aujourd'hui il n'y reste que l'administration du tabac et des autres droits du roi.

Levanto est au sud et à trois lieues de Chachapoya. On y révère une image miraculeuse de la Vierge. Elle y fut apportée d'Espagne par les conquérans. A Colcamar les habitans ont quelques tanneries, et à Sonche

on fait des pots de terre et des briques.

Olleros, au nord de Chachapoyas, est dans une contrée entourée de bruyères et de montagnes élevées, arides et froides, et arrosée d'un grand nombre de rivières qui, au tems des inondations, rendent plusieurs villages inaccessibles. Mian, une des succursales à vingt lieues d'Olleros, est située dans la vallée de Huyabamba. Cet endroit a beaucoup d'habitans blancs qui font commerce de sucre excellent, de tabac, et de diverses denrées. On ne peut entrer dans cette vallée que par un seul passage extrêmement rude et boueux, parce qu'il est rempli d'un nombre infini de sources. Les pluies y sont fréquentes, les orages impétueux; le tonnerre et les éclairs y exercent leur violence et y détruisent les hommes et leurs demeures. Les habitans des autres villages entretiennent des troupeaux de bœufs et de moutons, cultivent des pommes de terre, du maïs, du tabac et différentes productions de la terre dont ils font commerce.

Chilliquin a la succursale d'Yurumarca, où l'on exploite des mines de sel, qui fournissent à la consommation de cette province et de celles de Caxamarca et de Jaen.

Corobamba qui confine avec Jaen et les montagnes inconnues, a un climat très-froid. On voit dans cet endroit deux antres creusés par la nature, et si vastes, qu'ils peuvent contenir chacun cinquante hommes avec la lance haute. A Sipasbamba, l'une de ses succursales, endroit dont l'air est très-sain, on trouve un lac célèbre qui a sept lieues de long. Il est très-poissonneux. Sur les bords croissent beaucoup de *toloras*, espèce de roseaux dont on fait des nattes. On y rencontre aussi plusieurs sources salées, dont l'eau soumisse à la cuisson, évaporée et condensée, donne un sel très-blanc et très-dur. On récolte dans cette paroisse d'excellens fruits, des vivres en abondance, et beaucoup de tabac. On y fait du sucre et du rhum.

Les autres paroisses de ce district n'offrent aucune particularité remarquable. Les unes n'ont qu'une faible population; les autres situées très-près des montagnes ont un territoire très-resserré, et les villages y sont rapprochés les uns des autres. Les habitans s'occupent principalement de l'agriculture, et quelquefois des charrois. L'air y est sain et tempéré.

Le district de Luya est composé de six

paroisses : Luya, Olto, Santo-Tomas, las Balsas, Yamon et Bagua.

Luya est à cinq lieues de la ville de Chachapoyas dans la vallée de Jucusbamba, ou Lamond, arrosée et fertilisée par une rivière. Aussi est-elle le grenier qui approvisionne la ville capitale de froment, d'orge et de maïs.

Santo-Tomas a des mines d'or.

Las Balsas, port royal, où ceux qui passent le Marañon payent deux réaux de péage pour chaque charge de marchandises. Il y a une inspection pour empêcher l'exportation du tabac. On y trouve des mines d'or. La chaleur y est excessive. Ce lieu est habité par des Indiens et des métis.

Bagua est au nord du Marañon, dans une contrée très-chaude et mal-saine. On ne trouve parmi les habitans que peu de blancs, et presque pas d'Indiens; ceux qui y viennent, y meurent presqu'aussitôt. Tous ces individus sont très-paresseux et indolens. On peut en attribuer la cause à la grande chaleur, et à l'extrême fécondité du sol qui leur procure en abondance et avec facilité tout ce dont ils ont besoin. Ils font le commerce de suif, de bestiaux, de mulets, de coton, de cascarille,

de bois de Brésil, de cire noire, et de quelques autres articles.

Le district de Moyobamba n'a que deux paroisses : Moyobamba et Soritor. La première est située dans une plaine immense qui s'étend à perte de vue, sans que l'on aperçoive aucune élévation. D'ailleurs, le pays est montueux, très-humide et marécageux, à cause du grand nombre de rivières considérables qui l'arrosent, et souvent l'innondent. On y trouve quelques biens ruraux de peu d'importance, quoique le sol soit tellement fertile, que l'on y récolte sans se donner aucune peine autant de bananes, d'orge, de seigle, de fruits et de racines qu'il en faut pour fournir à leur consommation, et pour échanger avec Chachapoyas contre de la farine et de la viande; car les habitans ne cultivent pas le froment, et ne peuvent pas élever de bestiaux, à cause des bêtes féroces qui viennent les dévorer, et des subyacuros, espèces de vers, qui se mettent entre la peau et la chair des bœufs, et les dévorent. Aussi les habitans ont une si grande avidité pour la viande, que lorsqu'ils attrapent un singe, qui au reste sont très-nombreux dans ces montagnes, ils se félicitent comme en un jour

de fête. Moyobamba, outre le curé et un petit nombre d'ecclésiastiques, compte quelques Espagnols, beaucoup de blancs, et très-peu d'Indiens. Leur occupation ordinaire est d'extraire le suc des cannes, de filer le coton qu'ils récoltent, et de tisser les tocuyos, les toiles à voiles, et les étoffes rayées qu'ils teignent avec les plantes de ces montagnes. Ils s'habillent avec ces tissus. Bien peu d'entr'eux font usage des draps espagnols, encore n'est-ce qu'aux jours de fête. Leur commerce consiste dans la vente de ces objets, et dans celle des amandes, du cacao, de la résine, du baume de canime, du poison pour les chasseurs, de la cire de Pellinque, du storax, et du tabac qui est excellent. Tous ces articles réunis peuvent produire huit à dix mille piastres par an.

Soritor, à six lieues de l'endroit précédent, est un malheureux village. Les habitans peu nombreux cultivent du coton et du tabac, et vivent de la chasse des singes, ainsi que de celle des perroquets et d'autres oiseaux.

Le district de los Lamas est situé dans l'intérieur des montagnes; sa capitale est éloignée de quarante lieues de Moyobamba. On n'y trouve que des routes solitaires et

dangereuses. Il fut conquis, en 1650, par le général don Martin de la Riba. Ses paroisses sont les villes d'el Triunfo de la Santa Cruz, Lama, Tarapato et Cumbasa. La ville d'el Triunfo est sur le flanc d'une montagne, et entrecoupée de plusieurs ravines, qui en rendent le sol inégal; sa figure est irrégulière, étant entourée par les rivières d'Huanuco et de Moyobamba. Le commerce de ce district se borne au coton, que l'on travaille à Moyobamba.

Ces immenses régions incultes et solitaires entourées de chaînes de montagnes âpres et sauvages qui se croisent en tous sens, offrent une scène magnifique, où la nature en multipliant les contrastes, a manifesté sa grandeur et sa puissance. Là, le tigre audacieux fait retentir les forêts de ses rugissemens, détruit les troupeaux de bétail, attaque le lion courageux et l'ours colérique; le sanglier, le cerf et les autres bêtes fauves y deviennent la proie de scolopendres énormes et de chauve-souris monstrueuses; celles-ci osent aussi attaquer l'homme, et leurs atteintes sont souvent mortelles. Des singes de tailles et de couleurs différentes, imitent, en folâtrant, plusieurs actions de l'homme, tandis que le tapir,

les sarigues, les chinches, bien loin de lui donner la mort, servent à le divertir, à le nourrir, et même à réparer ses forces épuisées.

Au milieu de la crainte et des angoisses qu'éprouve le malheureux voyageur, son esprit ressent tout à coup un plaisir inexprimable, son cœur se dilate, et il célèbre l'œuvre du Créateur, en entendant les concerts harmonieux formés par une multitude d'oiseaux dont les couleurs variées charment la vue. Il distingue sur-tout l'orgue, l'agami, le pic, qui avec son bec, dont la dureté est extrême, perce les arbres les plus compacts; le pichico qui entonne des modulations lentes, et danse au son de tous les instrumens de musique; le superbe paugi, le toucan, dont le bec est aussi gros que le corps; le pica-flor, ou colibri, chez qui l'on admire l'excessive petitesse de la taille, la richesse des reflets du plumage, et la rapidité du vol; le quien-quien remarquable pour son adresse, et le perroquet, qui dans notre langage, rend hommage au Tout-Puissant.

L'ouvrage semble parfait; mais qu'il est encore embelli par les sources innombrables, qui du sommet des rochers et des montagnes, versent des ruisseaux transparens et purs

comme le cristal, tantôt coulant avec lenteur, tantôt se précipitant avec facas, conservant toujours leur fraîcheur dans leur course, et acquérant même un certain degré de salubrité. La majesté de ce spectacle imposant est encore augmentée par les rivières nombreuses dont quelques-unes méritent une mention particulière.

Le fameux Marañon, dont nous avons déjà décrit la source [1], après avoir traversé les provinces de Huamalies et de Patas, arrose

[1] *Voyez* tome 1, page 343. C'est là que sont décrites les sources du Nuevo-Marañon, ou Tunguragua, qui arrose les régions désertes de Chachapoyas. La description des sources de l'Antiguo-Marañon se trouve tome 1, page 350. Au reste, le Pari qui se jette dans l'Apurimak, ou Antiguo-Marañon, sort de l'autre côté des montagnes où le Nuevo-Marañon prend sa source. C'est ainsi que nous voyons en Europe le Rhône et le Rhin, et en Asie le Gange et le Burhampooter, sortir des côtés opposés d'une même chaîne de montagnes.

On peut consulter sur le cours du Marañon et sur l'histoire de sa découverte, le voyage de La Condamine [2]. Ce célèbre mathématicien, qui a descendu ce fleuve depuis les montagnes du Pérou jusqu'à son embouchure, en donne la relation la plus étendue et la plus récente que nous ayons jusqu'à ce moment.

On trouve aussi dans le voyage de don Ulloa, tome 1,

[2] Paris, 1745, 1 vol. in-8°.

celles de Chachapoyas, de Luya et de Jaen [1]. Il devient navigable à un village éloigné de vingt lieues de la capitale de ce dernier district. Les naturels du pays s'y embarquent dans leurs canots, et vont aux différens endroits qu'il baigne, et jusqu'aux limites du territoire portugais.

Le Huayabamba descend des montagnes qui entourent la délicieuse vallée de même nom, reçoit les eaux que lui envoient d'autres petites rivières, traverse la conversion d'Huambo, pénètre dans le pays montueux encore inconnu, et après un cours assez long, se réunit au Moyobamba près de los Lamas.

Cette dernière rivière sort de la chaîne des montagnes del Pueblo de Olleros, accrue par de nombreux torrens; elle dirige son cours par les villes de San Iago, de Lamas et

pages 310, 316, 319, etc. des notices précieuses sur le fleuve des Amazones.

La relation du voyage de M. de Humboldt attendue avec impatience, nous fournira sur ce sujet toutes les lumières qui nous manquent, et que nous pouvons désirer. (*Note du traducteur.*)

[1] Cette dernière province ne fait pas partie de l'audience de Lima ou du Pérou, proprement dit, elle est du gouvernement de Quito.

de Cumbasa, et réunie à l'Huallaga et au Rio de Patas, elle devient navigable.

Du haut des monts sourcilleux d'Yambrasbamba, se précipite une rivière, qui courant au nord, traverse le lieu que nous venons de nommer, et coule vers un pays montueux, immense, habité par des peuplades innombrables d'Indiens infidèles.

L'Uccubamba doit son origine aux chutes d'eau des savanes de Caxamarquilla, et fertilise les districts de Chachapoyas, de Luya et de Chillaos; on le passe sur des ponts bien bâtis, et on y navigue dans des pirogues et des barques plates.

Il est accru par le Sonche qui prend sa source dans les savanes de Vagazan, situées sur la route de Moyobamba, coule vers le village de Taulia, et mêle ses eaux à celle du Cheto, qui sort des flancs des montagnes d'Huayabamba.

Le Chinchipe, sur les rives duquel on trouve de l'or de bon aloi que charrie le sable qu'il entraîne, sort de la chaîne lointaine des montagnes de Loxa dans la présidence de Quito; il traverse toute la province de Jaen, et se réunit près de Tomeperda au Marañon, de même que toutes les rivières que nous venons de nommer.

La quantité immense d'eau versée par tous ces fleuves, donne un degré extrême de fertilité à ces provinces. En effet, quoiqu'elles ne consistent qu'en un pays montueux, non entrecoupé par des plaines, on ne s'aperçoit cependant pas qu'elles confinent à la région des montagnes, ni qu'elles en fassent le commencement. Les monts les plus escarpés sont couverts d'une variété infinie d'arbres sauvages dont les fruits nourrissent une multitude d'oiseaux et de bêtes sauvages. On distingue sur-tout parmi ces arbres le cocobolo, le caoba, le guayacan. La difficulté de les tirer de là est cause qu'on n'en prend que des pièces d'une beauté particulière pour bois de charpente ou de construction. On estime principalement les palmiers, dont les troncs élancés sont employés pour les poteaux des maisons, et les superbes noyers dont on ne tire parti que pour les couper et en faire des poutres; la noix est renfermée dans une enveloppe si dure, qu'il faut la frapper fortement à coups redoublés pour la briser. Le bois des autres arbres sert aux usages ordinaires pour le chauffage, ou pour le charbon; on en fait aussi des pirogues d'une seule pièce.

Les champs produisent spontanément plu-

sieurs arbres et des plantes médicinales. Par exemple, le numalla dont les branches laissent couler un suc laiteux quand on les rompt; le chep qui porte des fleurs aromatiques; le dragonier dont la résine est couleur de sang; le cataguala, la coutra-yerva, le pimpin et une infinité d'autres que les naturels du pays préfèrent aux médicamens dont les médecins font si grands cas.

Malgré d'aussi grands avantages, l'agriculture n'a pas fait de grands progrès dans ces provinces. La plupart des laboureurs ne se servent que d'une charrue dont le soc est en bois, et entr'ouvre à peine la terre à un pouce de profondeur. Aussi n'obtiennent-ils que de faibles récoltes de maïs, de haricots, de gesse, de pommes de terre, de froment et d'orge. Ils cultivent en tout tems du tabac qui est excellent; ils nettoient soigneusement le terrain, et brûlent les forêts pour le planter, et le faire mieux pousser. Dans les parties les plus chaudes, on fait venir la canne à sucre les oranges amères de Portugal, les citrons, les paltos, les pêches, les capulies, la sapotille, l'abricot d'Amérique, le quinoua, l'anana, la chirimoye, la banane et le pitajaya blanc si fameux.

Content de ces moyens de fournir à leur subsistance, ces peuples ne désirent y ajouter aucune autre douceur, et n'ont nul penchant à donner à leurs champs une culture plus soignée, et qui serait plus productive pour eux. Aussi les terres rapportent si peu, que les propriétaires peuvent à peine vivre et payer les impôts avec leur produit. Pauvres, ils habitent dans des huttes basses et incommodes, au milieu d'un désert, séparés de toute société. Il leur serait impossible, au reste, de donner plus d'étendue à leurs travaux, soit par le défaut de bras, soit parce que les individus qui pourraient les aider, regardent comme une chose honteuse de travailler comme journaliers. En effet, lorsqu'ils ont semé quelques poignées de maïs, qu'ils nourrissent deux vaches, qu'ils possèdent six poules, un coq et un cochon, et qu'ils demeurent dans un antre, isolés du reste des hommes, ils croient être propriétaires. C'est un mal général; car les individus mêmes qui exercent des métiers tels que ceux de tailleurs, de cordonniers, de forgerons, etc., sont en même tems laboureurs, colporteurs et marchands en détail, sans être bien au fait de l'agriculture ni du métier qu'ils font. Voilà sans doute une des

causes principales pour lesquelles ils ne connaissent ni la richesse ni les aisances de la vie dont on est redevable à un travail assidu, et pourquoi ils vivent dans un état aussi misérable que les anciens habitans de cette contrée.

Cette paresse et cette oisiveté sont les sources funestes d'où découlent l'ignorance et la sottise des habitans de ce pays. La plupart sont courbés sous le joug de la plus ridicule et de la plus dégoûtante superstition. Ils ne sont cependant pas dépourvus de capacité et d'intelligence, mais faute d'instituteurs, ils manquent des connaissances les plus nécessaires. S'ils se réveillaient de ce profond sommeil, s'ils s'appliquaient aux arts et aux métiers, si enfin ces régions si vastes, mais inhabitées, renfermaient un nombre d'hommes plus considérable, cette province aurait un aspect tout différent. Les avantages que procure le commerce ne seraient pas d'une importance aussi médiocre qu'aujourd'hui. Il produit actuellement 70 à 80,000 piastres; cette somme se monterait peut-être au double. De cette manière non-seulement le bien public et l'avantage de l'Etat s'accroîtraient, mais le bien-être des particuliers ne pourrait aussi que s'augmenter.

On estime la population de tous les districts de cette province à vingt-cinq mille trois cent soixante-dix-huit individus, dont mille cinq cent trente-deux Espagnols, douze mille cinq cent huit Indiens, mille neuf cent trente-huit métis, quatre cent quatre vingt-sept mulâtres et treize nègres, nombre d'hommes excessivement petit pour un pays si étendu. Cette faible population contribue ici, de même que dans le reste du Pérou, à rendre le pays misérable.

CHAPITRE X.

Description de l'intendance de Tarma. — Situation. — Etendue. — Rivières. — Division. — Capitale. — Productions. — Arbres, plantes. — Troupeaux. — Pasco. — Mine. — Xauxa. — Huanuco. — Ville de Léon. — Ancienne splendeur. — Décadence. — Rétablissement. — Panatahuas. — Huamalies. — Mines. — Industrie. — Conchuco. — Rivières. — Riches productions. — Mines. — Huaglas. — Caxatambo. — Réflexions générales.

L'INTENDANCE de Tarma comprend les provinces de Tarma, Xauxa [1], Huanuco, Panatahuas, Huamalies, Conchucos, Huaylas et Caxatambo qui occupent un espace de trois cent soixante-deux lieues de long sur deux cent quatorze de large.

Comme il sera plus aisé de se faire une idée complète de cette intendance en considérant chacune de ces provinces en particulier, nous allons en traiter suivant l'ordre dans lequel nous venons de les ranger.

La province de Tarma qui donne son nom à

[1] Ou Jauja.

toute l'intendance, parce que le chef-lieu s'y trouve, a cinquante-six lieues du nord au sud, et quarante lieues de l'est à l'ouest. Cette étendue comprend des cantons dont le climat est très-doux, et des pays montueux très-froids. On n'a dans ceux-ci, d'autre maladie à redouter, que la fièvre pourprée; elle est due à l'usage immodéré des boissons échauffantes que l'on prend avec excès par un principe faux, c'est-à-dire, pour se préserver du froid.

Cette vaste région est arrosée par plusieurs rivières considérables dont je ne puis me dispenser de parler.

Le Pari [1] sort du lac de Chinchaycocha, long de neuf lieues et large de deux, baigne un des côtés de la province de Canta, se détourne et prend son cours vers le village d'Oroya, puis traverse la province de Xauxa, et les districts d'Angarares et d'Huanta, tantôt en dedans, tantôt en dehors des montagnes, jusqu'à sa jonction avec l'Apurimak [2].

[1] C'est la rivière dont il est parlé page 351 du premier volume sous le nom de *Mantora*.

(Note du traducteur.)

[2] L'Apurimak prend ensuite le nom de l'*Ucayal*. C'est l'Antiguo-Marañon. *Voyez* tome 1, page 350.

(Note du traducteur.)

Le Raucas vient du lac d'Alcacocha, long d'une lieue et large d'une demi-lieue, il coule dans la Pampa de Pucunan, enfin traverse celle de Bombon jusqu'à son confluent avec la précédente rivière dans la province de Canta.

Le Chaupihuaranga, grossi par les cascades de la Cordillera-Real, se précipite des hauteurs de Chinche dans un abîme qui porte son nom, y reçoit les eaux de plusieurs ruisseaux et de la rivière de Colpas, et se jette dans le célèbre Huanuco.

Le Huariaca prend sa source dans les hauteurs de Tulluranca et de Sullumarca sur le penchant de la Cordillère d'Ulucmayo; il court jusqu'à Asiento d'Ambo où, réuni au précédent, on le connaît sous le nom de *Huanuco* [1].

La rivière de Lauricocha sort du lac de même nom, situé à l'extrémité septentrionale de la province de Tarma, coule au nord en traversant la province d'Huamalies, puis

[1] Il a été dit, page 321 du volume précédent, que dès sa source qui est daus le lac de Chichiacoba, il porte le nom de *Huanuco;* il prend par la suite le nom d'*Huallaga*, qu'il conserve jusqu'à sa jonction avec la rivière qui suit. *(Note du traducteur.)*

ensuite entre dans la région montueuse, où La Condamine et le père Fritz lui ont donné le nom de Marañon [1].

Le Chanchamayo descend des montagnes d'Oroya, traverse Tarma, Acobamba et Palca, est grossi par plusieurs rivières, entre dans le pays des montagnes où il s'agrandit, et à la jonction de l'Ocsabamba et du Marancocha, il forme un lit profond.

La province de Tarma est composée de douze paroisses : Tarma, Reyes, Ondores, Cachuamayo, Paucartambo, Ninacaca, Pasco, Huaricaca, Pallauchacra, Cayma, Chacallan et Tapu, et de quarante-cinq succursales, habitées par trente-quatre mille neuf cent onze individus.

Tarma est situé dans un canton où l'on jouit d'un climat délicieux. Son territoire comprend cinq mille cinq cent trente-huit habitans, Espagnols, Indiens et métis. Avant l'institution des intendances, c'était un misérable village, où l'on n'avait pas la moindre idée d'une police régulière, et où l'on regar-

[1] Dans le tome 1, page 343, cette rivière a été désignée sous le nom de *Junguragua* ou Marañon : c'est le Nuevo-Marañon. *Voyez* plus haut, page 317 de ce volume. *(Note du traducteur.)*

dait avec la plus froide indifférence la richesse et la splendeur d'une ville considérable et bien policée. Mais lorsque don Juan Maria de Galvez vint prendre possession de son gouvernement, et chercha à mettre en exécution les dispositions des nouvelles ordonnances, il prit les mesures les plus convenables pour en faire un bourg [1], y établir un sénat composé du nombre de membres que la loi a fixé pour les Indiens, et assigner des ressources qui pussent lui tenir lieu de revenus pour faire face aux dépenses des travaux publics. Un dessein aussi noble et aussi généreux ne pouvait manquer d'influer puissamment sur l'esprit des habitans, et les engager à tendre vers un but si intéressant, à bannir la mendicité et la malpropreté, et à introduire des mœurs

[1] Le meilleur moyen de répandre les lumières et la civilisation, est de changer au moins en bourgs les grands villages habités par les Espagnols dans différens endroits du royaume; car il n'est pas douteux que lorsqu'ils auront constamment devant les yeux des individus occupés et laborieux, ils ne pourront que gagner en richesse et en civilisation, et le commerce prendra de l'accroissement, ou decouvrira de nouvelles branches d'industrie; les habitans des villages voisins se déferont peu à peu de leur enveloppe grossière, et adopteront les idées saines.

plus polies et plus décentes, qui ne peuvent que contribuer à embellir le lieu et à le rendre plus commode. Les magistrats élus, voyant de quels avantages ils jouissaient, s'efforcèrent de s'acquitter convenablement de leurs nouvelles obligations; ils veillèrent à la propreté des rues, à l'approvisionnement des choses nécessaires à la vie, et à l'ordre qui devait être observé dans leur vente.

Ce bourg n'a d'autre église que la paroisse. Elle est entourée d'un beau cimetière et d'une chapelle où l'on dit les messes des morts, et où l'on enterre les prêtres et les magistrats du district.

Le territoire de Tarma est très-fertile. Grâces à sa position, il a des productions très-variées. Sur le penchant des montagnes et dans les vallées, on récolte du maïs, du froment, de l'orge et autres grains; sur les montagnes on recueille en quantité de l'oca et des pommes de terre excellentes; elles servent à la nourriture du peuple, et forment aussi une branche considérable de commerce avec les mines de Pasco et d'Yauli dans la province de Huarochiri. L'agriculture mérite par conséquent qu'on s'en occupe avec la plus grande attention, puisque de son état

florissant dépendent non-seulement l'entretien et l'amélioration du sol, mais aussi la subsistance des mines voisines. C'est pourquoi on a entièrement extirpé l'abus qu'entraînait le mode d'ensemencer sans règle ni mesure. Il a été ordonné sous des peines déterminées que les semailles se feraient dans les mois d'août et de septembre comme étant la saison la plus convenable. Cette mesure sage a prévenu et empêché le dommage considérable qui résultait de ce que l'on récoltait le maïs lorsque sa tige avait à peine un peu de consistance, et le tort inexprimable qu'éprouvaient les terres des propriétaires à l'époque de la récolte; car la plupart des propriétés ne consistant qu'en petites pièces de terre qui ne sont distinguées les unes des autres que par une marque peu apparente, les champs où l'on avait semé plus tard étaient exposés à la voracité des bestiaux qui venaient y manger les grains avant leur récolte, parce qu'on les laissait pâturer dans les champs voisins où tout était déjà coupé.

Le territoire de Tarma, confinant à l'est avec les montagnes habitées par les payens, a les productions propres à ce climat. On en tire une prodigieuse quantité de bois d'un

usage extrêmement utile dans tout le district, beaucoup de fruits délicieux, et de la cascarille excellente, très-estimée et très-recherchée au Pérou même et en Espagne. Cette branche précieuse de commerce qui est particulière à l'Amérique méridionale, mérite l'attention la plus scrupuleuse ; car il faut abbatre les arbres de manière à ne pas les briser ni les fracasser, et observer les dispositions judicieuses que l'ordonnance des forêts a posées pour assurer leur propagation et leur durée.

On obtiendrait encore de plus grands avantages si l'on semait du froment dans la paroisse de Paucartambo, si l'on y établissait des moulins pour le moudre, ce qui produirait des sommes d'argent considérables, et si les villages que la perfidie du rénégat Juan Santos Atahualpa a enlevés à la domination espagnole existaient encore. Aujourd'hui il n'en reste plus que le triste souvenir, et la nécessité la plus indispensable nous oblige à garnir nos villes frontières de bonnes fortifications et de troupes exercées, afin de les mettre à l'abri des attaques des sauvages.

En conséquence des avantages que ce pays assure, et du zèle de notre monarque pour la

conversion de ces infidèles, on a pris les meilleures mesures pour reconquérir ce canton. On a ouvert un chemin pour aller à la vallée de Vitoc, on y a fondé deux villages, et pour leur plus grande sûreté, on y a érigé un fort. De cette manière on a acquis une vaste étendue d'un pays agréable et fertile, où l'on pourra créer un commerce florissant, et l'on parviendra en même tems à réunir plus facilement ces sauvages qui vivent dispersés, et à les instruire dans les mystères de la religion chrétienne.

Je ne dois cependant pas passer sous silence une des productions de ce pays les plus importantes, car elle est en même tems l'objet d'un trafic considérable dans l'intérieur de cette province et avec Lima. Je veux parler de la quantité prodigieuse de troupeaux de bœufs et de moutons que l'on élève dans des pâturages immenses, et qui procurent un très-gros bénéfice aux campagnes. En effet, on amène tous les ans à Lima quarante mille moutons qui valent une somme égale de piastres. Les bœufs ne se vendent que dans le district, et on les emploie à l'agriculture. Les moutons sont encore très-intéressans, parce qu'ils fournissent aux manufactures de

draps du pays la laine dont elles ont besoin, et qui se vend sept et jusqu'à huit réaux l'arrobe, malgré la quantité énorme que l'on en obtient aux deux tontes de Noël et de la saint Jean, qui sont observées avec la plus stricte exactitude.

Il est néanmoins indubitable qu'aujourd'hui les fabriques sont bien déchues; car il n'en existe plus que deux, celle de San Rafael, et celle de Llacnacaca. On y peut joindre las Chorrillas d'Ocallapa et de Paucamarca dans la paroisse d'Acobamba, et de San Francisco de Huauoy dans la paroisse de Cayna; mais on n'y fait que des serges. La plus fameuse, celle de San Juan de Colpas, si renommée pour l'étendue de ses terres, la quantité de ses ouvriers, et la beauté du climat, qu'on l'affermait pour six mille piastres par an, est entièrement abandonnée. Les Indiens s'en étant aperçus, détruisirent les métiers, et employèrent tous les moyens possibles pour s'y établir. Ils y fondèrent une habitation en règle. Un grand nombre d'individus, sujets au tribut y vint demeurer, et se partagea les terres qui avaient appartenu à l'établissement. Il en est arrivé autant à la fabrique de Michivilca, et au Chorrillo de la

exaltacion de Ricco, qui ont été érigées en bourgs avec leurs églises, leurs maisons de ville et leurs prisons. Car en conformité des lois municipales du royaume, les Indiens doivent être maintenus dans leur possession.

La ville de Pasco est située dans un canton âpre et sauvage par le 10°56′ de latitude sud, et les 302° 54′ de longitude à l'ouest du méridien de Ténériffe. L'extrême variété de son climat est cause que son arrondissement ne produit aucune espèce de blé; il n'est bon que pour l'éducation du bétail. Mais cette disette de végétaux nourrissans, est remplacée par des mines riches et abondantes. Malgré l'âpreté du climat, cette ville est une des plus importantes du royaume, tant par le nombre des habitans, que par la grande quantité d'argent qui y est en circulation, et qui fait la base de son commerce. Il en résulte un spectacle agréable pour l'observateur. On y voit venir l'habitant de Xauxa pour vendre sa farine. Le même motif attire ceux de Conchucos, qui cherchent aussi à se défaire des étoffes qu'ils ont fabriquées chez eux; ceux de Huamalies y apportent les leurs, ainsi que ceux de Huaylas, dont le principal article de commerce est le sucre; ceux de Huanuco arrivent avec du

coca, du canchaca, du miel, du blé, des fruits; et ceux de Caxatambo et de Chancay fournissent les épiceries qui sont si nécessaires. Ajoutez à ce concours d'individus, la réunion de deux mille mulets qu'on emploie pour porter le métal. Leur travail payé en argent comptant, procure un bénéfice considérable à leurs maîtres.

La prospérité de la mine est l'ame de toutes ces relations de commerce, qui tournent au profit de tous les voisins. Les affaires avaient éprouvé une décadence alarmante, lorsque la mine s'était trouvée en mauvais état; par exemple, lorsqu'on avait suspendu les travaux, parce qu'elle s'était remplie d'eau, et l'on avait abandonné l'espoir de la rétablir. Mais les efforts soutenus de don Juan Maria de Galvez, de don Francisco Cuellar et de don Felix de Ijurra, la firent sortir de cet état d'anéantissement et de misère, qu'ils transformèrent en un état de richesse et de splendeur. Depuis qu'ils ont terminé leur utile entreprise, la quantité d'argent que l'on a retiré de la mine a extraordinairement augmenté, au grand avantage du public et du trésor royal.

Les principaux articles du commerce passif,

ou d'importation de tout le district, sont le savon, l'huille, les zuelas, les toiles de coton, le drap espagnol, l'eau-de-vie et les mulets. On consomme annuellement trois mille barrils d'eau-de-vie, outre ceux qui vont dans les villages des vallées de Tarma et de Chaupihuaranga. On introduit une quantité considérable de mulets; elle n'est cependant pas suffisante pour les besoins. Depuis l'abolition des répartitions, il n'existe plus d'approvisionnement, parce que les marchands ne sont plus assurés du débit.

Nous ne ferons pas la description des autres paroisses de ce district, tant pour éviter des répétitions inutiles, qu'à cause de l'état presque sauvage des habitans. La plupart de leurs villages, placés sur le haut des montagnes ou sur leur penchant, ne consistent que dans un amas de misérables huttes sans la moindre trace de rues alignées.

Le district de Xauxa est célèbre par la fertilité de son sol, ainsi que par la beauté et la douceur de son climat. Il a trente-cinq lieues de long et vingt-cinq de large; il est arrosé par le Marancocha, qui descend du haut des montagnes qu'il a au sud, et par le Pari dont nous avons déjà parlé, et qui le partage en

deux dans le sens de sa longueur. Mais la charmante vallée de ce district étant dans une situation extrêmement élevée, ne peut être arrosée que par l'eau du ciel; aussi manque-t-on fréquemment de celle qui est nécessaire pour humecter les champs, et pour désaltérer les habitans. C'est ce qui engagea à construire un aqueduc que l'on dériva de la rivière d'Yanamarca; on voulait le faire passer par un canal de cinquante vares, creusé dans le roc; mais quand on reconnut l'impossibilité d'effectuer ce projet dans ce canton, on fit différens essais dans tous les environs, et les habitans, de même que les gens de l'art, convinrent unanimement que le canton situé vis-à-vis était le plus convenable. Mais la crainte de se tromper une seconde fois, et le manque d'un ingénieur hydraulique, qui put conduire avec intelligence et avec certitude un ouvrage si important, empêchèrent d'exécuter cet utile dessein. On s'est borné à construire dans le canton de Yanama un pont comme une communication nécessaire avec les évêchés de Cusco et de Huamanga. Il consiste en piles de pierres sur lesquelles on a posé de gros troncs d'arbres. Les voyageurs y peuvent passer sans danger.

Malgré cette disette d'eau à laquelle il était impossible de remédier, la nature semble avoir répandu ses dons avec la plus grande profusion sur cet heureux pays; car les farines, les grains et les fruits de toute espèce qu'il vend aux mines de Pasco et d'Yauli, le débit de quarante mille moutons espagnols et de deux mille cochons qu'il envoie tous les ans à Lima, et en outre, une grande quantité de beurre, d'œufs, de jambons et de lard, lui procurent un commerce très-étendu, quoiqu'on ne travaille pas aux mines qui se trouvent dans ce district.

Il est un des plus peuplés du royaume : cinquante-deux mille deux cent quatre-vingt-six individus habitent ses quinze paroisses qui sont Atumxauxa, San Geronimo de Tumau, Apata, la Conception, Huancayo, Chongos, Chupaca, Sicaya, Horcotuna, Mito, Huaripampa, Sapallanga, Cincos, Comas, Cochangra, et les seize villages qui en dépendent. On observe partout avec plaisir un grand esprit d'ordre chez les habitans, sur-tout à Atumxauxa. Cet endroit mérite par sa population et par le degré de civilisation de ses habitans, la dénomination de *Villa de Santa-Fé.* Mito et Huancayo sont deux gros bourgs dignes du

titre et des priviléges des villes. En effet, on trouve dans chacun de ces endroits tout ce qui peut leur mériter cette distinction honorable.

Le district d'Huanuco est le plus petit de ceux de cette province, n'ayant que dix-sept lieues de long du nord au sud, et vingt-deux lieues de large de l'est à l'ouest. Le climat y est extrêmement doux, sain et bienfaisant. Le sol en est fertile, et peut produire toute espèce de grains et de fruits; mais la chaleur et la sécheresse de l'air, et le défaut de pâturages ont empêché d'y introduire l'éducation des moutons. C'est pourquoi on a coutume de manger la viande qui vient de Huamalies et de Tarma, car ces endroits ont une quantité de gros bétail qui excède leur consommation et leurs besoins.

Ce district comprend les paroisses de la ville de Léon, de Huanuco, de Huacar et de Santa-Maria del Valle; dix-sept villages qui en dépendent, et seize mille huit cent vingt-six habitans.

La ville de Léon, située par les 9° 55′ de latitude sud et les 302° de longitude à l'ouest de Ténériffe, est une des plus anciennes du royaume. Ce titre lui fut donné par le licencié

Baca de Castro, et confirmé par l'empereur Charles V, dans un rescrit expédié de Monzon, le 8 août 1542. Elle fut la résidence principale des conquérans et des premiers chevaliers qui vinrent au Pérou. Chez eux la noblesse et la générosité des dispositions naturelles le disputaient à leur attachement et à leur fidélité pour leur souverain. Ils furent ses plus fermes défenseurs lors des troubles que suscita la perfidie dans les premiers tems de la conquête. A l'époque des agitations plus récentes, excitées par le traître Francisco Hernandez Giron, le zèle qu'ils mirent à défendre les intérêts de la monarchie fut si grand, que non-seulement eux, mais encore les Indiens du district, animés par ce sentiment, poursuivirent le traître, parcoururent plusieurs cantons sauvages, jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint à Xauxa, où ils s'emparèrent de sa personne, et l'amenèrent à Lima sous la garde des compagnies des capitaines Juan Tello de Satomayor, et Miguel de la Cerna. Ce service important leur gagna si bien l'affection et la reconnaissance du monarque, qu'il donna à la ville le titre de très-noble et très-fidèle, et des armoiries qui représentaient le tyran enchaîné par le cou, et un lion qui se tenait debout. Il gratifia aussi

la plupart des habitans de riches commanderies, et exempta les Indiens d'impôts à perpétuité, franchise qu'ils ont conservée jusqu'à ce jour; car les officiers des caisses royales ayant voulu, en 1645, faire un dénombrement des Indiens tributaires, les naturels appellèrent de cette disposition au tribunal royal, et furent maintenus dans leurs droits et priviléges.

Ces prérogatives et ces immunités qui furent accordées au conseil municipal établi depuis la fondation de la ville, lui donnèrent un tel degré de splendeur et d'importance, qu'elle devint une des plus magnifiques et des plus célèbres du royaume. Ses habitans possédaient de grandes richesses, comme le prouvent leurs anciennes maisons, et l'établissement de cinq couvens qui ont des revenus réguliers. Mais lors de l'abolition des commanderies tout cet éclat s'évanouit; et l'éloignement de beaucoup d'individus qui allèrent habiter Lima, fit succéder à cet état si brillant une obscurité complète. Notre magnanime souverain informé des pertes immenses que cette ville avait éprouvées, a, par des ordres réitérés, prohibé de semblables émigrations; mais Huanuco a beau-

coup souffert des suites malheureuses qu'a entraîné la négligence de ces mesures.

Jadis la ville et ses dépendances composaient seules le district; cependant la population était si considérable, que l'on y comptait plus de trente mille Indiens. Le reste du territoire faisait partie des districts de Tarma et de Huamalies; mais, en 1692, le comte de Montes Claros, vice-roi, prenant en considération la décadence de Léon, et voulant prévenir l'entier anéantissement des Indiens, réunit à la juridiction de cette ville plusieurs villages qui sont restés dans sa dépendance.

Ces événemens firent tellement déchoir la ville de Léon, qu'elle était à peine l'ombre de ce qu'elle avait été jadis, et qu'elle ne conserva qu'un triste souvenir de son ancienne splendeur. Ses habitans plongés dans la plus affreuse misère, cause ordinaire de l'abattement, perdirent le courage et l'activité, et ne s'occupèrent plus des moyens de se relever. Mais aujourd'hui cette ville offre un spectacle bien différent; car depuis qu'on a découvert la cascarille dans les montagnes du voisinage, le commerce de cette production, ainsi que celui du miel, des chamacas, du sucre, du café et de la résine, a procuré de grands

avantages ; ils ne peuvent que s'accroître chaque jour avec les progrès que fait l'agriculture dans ce canton, et aussi long-tems que cette occupation et l'industrie seront protégées.

Aujourd'hui on estime que l'exportation des denrées dont nous venons de parler, peut produire à ce district quatre-vingt mille piastres. Mais ce n'est pas seulement à cela que se borne son commerce ; car on y apporte une partie des draps d'Espagne pour y être vendus, et l'on y a établi le trafic de l'eau-de-vie d'Yca, de Pisco et de Nasca, afin qu'elle remplace le rhum, dont on sait par expérience que l'usage est extrêmement nuisible à la santé. Par conséquent la quantité d'argent s'augmentera, et l'accroissement de circulation produira les effets les plus heureux

La police y était à peu près nulle. Le conseil municipal ou sénat, ne comptait qu'un petit nombre de membres ; leurs fonctions n'étaient que nominales, car ils ne les exerçaient jamais. La plupart des places judiciaires n'étaient pas remplies ; la salle du conseil ne s'ouvrait qu'une fois l'an, pour célébrer la nomination de l'alcalde. Le reste du tems on ne tenait pas une seule assemblée. Aussi il

n'existait plus de surveillance pour les mœurs, le bon ordre et la propreté des rues. La réparation des routes, tous les travaux relatifs à l'ornement et à la commodité de la ville étaient négligés. Les rentes privilégiées des biens communaux dépérissaient, et n'étaient plus employées qu'à des dépenses illégales et ridicules. Mais le zèle et la fermeté de don Juan Maria Galvez ont fait cesser ces abus odieux et invétérés. Lorsqu'il vint visiter cette ville, il compléta le nombre des conseillers; il institua deux assemblées du conseil par semaine pour examiner et terminer tout ce qui était relatif au bon ordre et à la police de la ville; il mit l'ordre dans le capital des biens communaux qui se monte aujourd'hui à sept cent dix-neuf piastres, et chargea le dépositaire général, don Afensio Martin, conjointement avec le procureur général de la ville, de visiter en détail et avec exactitude tous les biens fonds, et d'examiner leur état, leur étendue, leur rapport, ainsi que les titres des propriétaires et le montant du fermage.

Continuant à mettre à exécution ses mesures de prévoyance, et voyant qu'une aussi belle ville n'avait pas de fontaine pour lui servir d'ornement et lui procurer de bonne

eau, qui se répandit ensuite par des conduits dans les nombreux jardins de la ville sans nuire à la propreté des rues, il fit construire un aqueduc, qui amène l'eau de sa célèbre et belle rivière, à la grande place du marché, pour qui cet ouvrage est un ornement merveilleux.

Il y avait au centre de la ville une élévation en terre qui occupait un espace de trois cents vares de long et de quatre-vingts de large; elle ne servait que pour les courses des chevaux qu'on y faisait les veilles des fêtes. Le terrain fut aplani, et on planta une promenade de quinze cents arbres de différentes espèces. Ils ont bien repris, et ont poussé avec tant de promptitude, qu'ils procurent déjà un spectacle charmant, et rendent ce lieu réellement délicieux. En effet, ces allées ombragées ménagent une vue charmante; le sol va en pente insensible jusqu'à la rivière, dont le cours et les champs situés de l'autre côté, forment un coup-d'œil ravissant. C'est là qu'on vient passer les belles soirées de ce magnifique climat.

Entraînés par le plaisir de voir la police et la propreté rétablies dans cette ville, et pénétrés du désir de voir répandre dans tout

le royaume des idées si bienfaisantes, qui ne peuvent que contribuer au bien-être et à l'ornement de plusieurs endroits considérables, dont les ressources sont suffisantes pour leur donner plus d'importance et les faire rivaliser de beauté avec la capitale du royaume, nous avons exposé en détail les sages mesures qui ont été prises pour tirer l'ancienne et noble ville de Saint-Léon de Huanuco de son obscurité et de sa misère. Heureusement, nous vivons dans un siècle de lumières, et le royaume peut se vanter d'avoir sous la surveillance suprême d'un vice-roi aussi éclairé que bienfaisant, des gouverneurs-intendans qui connaissent tout le poids de leurs obligations, qui savent que ces pays méritent l'attention particulière de notre monarque bien-aimé, et qui en conséquence redoubleront de zèle et d'efforts pour répandre généralement la splendeur, la culture et le bon goût. Alors les peuples célébreront leur bienfaisance.

Sur la limite montueuse de l'heureux pays dont nous venons de faire la description, se trouve la province de Panatahuas. Elle a trente lieues de long et dix-sept de large. Elle ne renferme que dix villages, dont cinq appar-

tiennent à la paroisse de Santa Maria de Valle, et les autres aux missions d'Ocopa. Les rivières qui l'arrosent sont celle d'Huanuco, le Pachitea, l'Ucayal, la rivière de Pozuzu et le Mayro. On navigue sur les deux premières dans des barques, des brigantins et des pirogues; la troisième est sur-tout fameuse, parce que c'est par elle que l'on va le plus sûrement à la Pampa del Sacramento, aux missions de Manoa, et aux fertiles pays de montagnes qui offrent une si riche moisson au zèle infatigable de nos missionnaires, et nous promettent dans les trois règnes de la nature, des richesses merveilleuses qui accroîtront le bonheur de ce pays, et donneront une plus grande extension à son commerce. Notre chef, intimement persuadé des nombreux avantages qui résulteront de l'ouverture de ses ports et du bon état de ses routes, a pris des dispositions sérieuses pour effectuer un ouvrage aussi important.

Huamalies, province pauvre et misérable, a quatre-vingt-deux lieues de longueur du nord au sud, et trente lieues de largeur de l'est à l'ouest. Elle est arrosée par les torrens d'Ayras et de Yanasayas, qui viennent de la Cordillère par le Marañon. Le Niepe, qui doit sa naissance aux eaux de la Cordillère de

Paria, traverse la vallée de même nom, et après avoir reçu plusieurs sources et des petites rivières, va grossir le Marañon.

Cette province est divisée en huit paroisses: Baños, Jesus, Pachas, Llata, Singa, Chavin de Pariarca, Huacaïbamba et Huacrachucho, qui renferment trente villages et quatorze mille deux cent trente-quatre habitans. La capitale de la province est la justice royale d'Huallanca. C'était auparavant un pacage relevant d'un autre village situé dans le canton appelé *Huanuco el Viejo* [1]. Il n'y avait pas une seule maison; car tout le pays était en pâturages. Mais, en 1779, on y décou-

[1] Ce bel endroit est remarquable par un magnifique palais que l'on y voit, et dans lequel les Incas avaient des bains. La structure en est si belle et si bien entendue, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ceux qui ont dirigé un pareil ouvrage, sans connaître l'architecture. On est surpris de son étendue, de ses proportions et des matériaux qu'on y a employés. Quelques-unes des pierres sont d'une dimension si extraordinaire, qu'une seule suffit pour servir de seuil aux péristiles qui sont d'une longueur et d'une largeur assez considérables. On y trouve en grande quantité la pierre d'aigle renommée comme un excellent remède dans les hémorragies, les crachemens de sang et les fausses couches, et qui a une superbe couleur.

vrit des riches mines d'argent, à la vérité un peu difficiles à exploiter. C'est ce qui fut cause qu'on n'y a pas travaillé avec beaucoup d'ardeur. Quoiqu'un grand nombre d'individus se soient dernièrement établis ici, et forment aujourd'hui une population considérable, le défaut de capitaux les a empêché de se procurer tous les objets dont ils avaient besoin pour leurs travaux. On tire des mines deux espèces de minérai appelées *pacos* et *soroché*. Il n'y a actuellement qu'un petit nombre de machines en activité, cependant on obtient annuellement une quantité régulière de marcs d'argent, qui sans doute deviendra plus considérable grâces à l'heureuse révolution que la corporation des mineurs éprouve à l'époque actuelle.

Ces dernières années, don Manuel Perez Bustamante découvrit, sur la montagne de Chonta une riche mine d'argent que l'on n'exploita pas faute de moyens. Mais don Jaochim Gonzalès ayant demandé qu'on la lui concedât comme abandonnée, on fit des fouilles, et on en retira une certaine quantité de minérai. Différens essais confirmèrent l'idée avantageuse qu'on s'était faite de sa richesse. Sa possession donna lieu à un long procès; enfin

M. Escobeda, inspecteur général des revenus royaux du Pérou, en adjugea la propriété à Gonzalès, sous la condition expresse qu'il en confierait les travaux à des personnes sûres. Mais à notre connaissance, on n'y a encore rien commencé. Si cette entreprise réussissait, la richesse présumable de cette mine serait extrêmement profitable aux particuliers et à l'Etat, et cette province changerait totalement de face.

Son principal commerce consiste en toiles fabriquées dans le pays. Cette industrie fait l'occupation des Indiens et des autres habitans, aussi n'est-t-il pas de village où l'on ne trouve des métiers de tisserands. Le débit peut s'en monter à deux mille piastres par an, et comme c'est le seul objet dont cette province puisse faire un trafic régulier, il leur sert à payer ce dont ils ont besoin.

Il n'est pas douteux que dans plusieurs vallées il ne croisse du blé et d'autres productions agricoles, mais c'est en si petite quantité, qu'elles sont consommées dans le pays, et il n'en reste pas assez pour porter dans les districts voisins.

Cette province confinant à l'est, à la région montueuse habitée par les infidèles, la fertilité

de ces cantons correspond à la beauté du climat. Il y croît beaucoup de cocales [1]; mais leur fruit n'égale pas la beauté de ceux d'Huanuco. Dans les territoires de Monzon, de Chicoplaya et de Patairrondos on recueille une grande quantité de cascarille d'assez bonne qualité, du coton, et diverses plantes médicinales; et don Mathias Abadia y a obtenu des graines de tabac et de cacao de trois sortes, suivant les endroits où elles avaient été semées. Le succès de cet essai, et de ceux qu'a tentés don Juan de Bezares qui a pénétré beaucoup plus avant dans cette contrée, a vaincu les appréhensions où l'on était des attaques des sauvages, et a réuni une multitude d'Indiens qui, animés par le désir de tirer parti des productions du sol, ont ouvert des routes, et offert aux nouveaux colons leurs bras et les secours dont ils avaient besoin.

A cette province confine celle de Conchucos, qui a soixante lieues de longueur du nord au sud, et trente de largeur. Quoiqu'elle soit moins étendue que la précédente, elle comprend un plus grand nombre de paroisses et une population plus nombreuse. Il y a qua-

[1] C'est probablement l'*erythroxylon coca. L.*

torze paroisses qui sont Chavin de Huantas, San Mancos Uco, Llanmellin, San Luis de Huari, Chacas, Piscobamba, Pomabamba, Sichuas, Corongo, Llapo, Tauca, Cavana, Apallasca et Santo Domingo de Huara; dix-neuf villages, et vingt-cinq mille trois cent huit habitans.

Son sol fertile est arrosé par cinq rivières abondantes. La première, connue sous le nom de *Conchuco* ou *Callejoo* [1], sort de la Cordillère de Caxacara; elle grossit beaucoup par les eaux qu'elle reçoit de la province de Caxatambo et par les torrens des montagnes, et devient si forte et si large, qu'on a été obligé de construire des ponts dans six endroits différens pour pouvoir la passer. Elle finit par se détourner du côté de Pataz dans l'intendance de Truxillo, et poursuit son cours majestueux à huit lieues de Chavin, en se mêlant à une rivière grande et large. Sur ses bords on aperçoit les ruines d'un château construit dans le tems du paganisme. La plupart des appartemens, dont la distribution est bien entendue sont sous terre, et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les galeries

[1] Ce mot signifie une ruelle.

souterraines passent sous le fleuve, et vont jusqu'au côté opposé. Les pierres dont cet édifice est construit sont bien taillées, et d'une longueur considérable. L'une d'elles, qu'on a retiré du milieu des décombres est longue de huit vares, et forme aujourd'hui un pont très-commode et très-sûr pour passer le fleuve.

Le Marañon vient de la province d'Huamalies, traverse celle de Conchucos depuis l'Asiento de Rapayan jadis célèbre par sa richesse, jusqu'à la vallée d'Aramay, et entre dans la juridiction de Pataz.

Le Chacral prend sa source dans la Cordillère d'Uicopacha, traverse le canton vaste et désert d'Oacaibamba, et porte ses eaux à Pueblo de Santo Dominguo de Huari, capitale de cette province, par un aqueduc de plus de deux lieues, que projeta et que fit construire don Joseph Caseda. Grâces à cet ouvrage, cette paroisse n'éprouve plus l'affreuse disette d'eau dont elle avait souffert de tout tems.

Les rivières de Chuquicara et de Tablachaca descendent de différentes branches de la Cordillera-Real, et baignent les extrémités de la paroisse de Tauca. Les naturels du pays

et les habitans des lieux voisins s'y rendent depuis le mois de mai jusqu'en août, époque où les eaux sont les plus fortes, afin d'en recueillir le sable, dont ils retirent par le lavage un or très-pur à vingt-trois carats.

Grâces à l'immense quantité d'eau qui entrecoupe et arrose le sol gras et fertile de cette province, ses grains et ses autres productions sont d'une beauté surprenante. On distingue sur-tout son froment. Sa qualité supérieure est si bien reconnue dans les mines de Pasco et dans d'autres cantons, qu'on en donne un prix assez haut dans ces derniers endroits, lorsque dans les premiers, personne ne veut donner une piastre de la charge. Les manufactures de cette province n'ont pas moins de célébrité, car dans les pays de mines voisins et le long des côtes, on préfère leurs produits à ceux des autres provinces.

La nature y offre ses productions avec une main libérale. A l'ouest, cette province confine avec les montagnes de Monzon et de Chicoplaya, et profite de tout ce que l'on y récolte. Dans le village d'Atun-Conchucos, il y a une mine de mercure dont le contenu est très-riche; une livre de minerai a, dans un essai, donné deux onces de métal; cepen-

dant, faute de courage et de capitaux, elle n'est pas exploitée. Dans la paroisse de Llamollin, on voit une mine de soufre et de salpêtre; mais on n'en tire pas grand parti. C'est dans l'étendue de cette paroisse qu'on trouve la fameuse pierre appelée *catachi :* elle se forme dans le creux d'une caverne où tombent les eaux d'une source, qui s'y condensent, et s'y pétrifient sous la forme de colonnes ou de cierges. Cette pierre réduite en poudre est un remède efficace dans l'hémorragie, et mêlée avec du blanc d'œuf, elle guérit en peu de tems les os fracturés. Sa naissance, sa structure et son usage offrent un vaste champ aux considérations du philosophe curieux et éclairé qui épie les opérations de la nature, et cherche à la surprendre dans ses mystères [1].

Huaylas, l'avant dernière province de l'intendance, est une des plus belles, des plus fertiles et des plus peuplées. Elle a quarante-deux lieues de long et vingt-trois de large, elle est divisée en quatorze paroisses: Huaras, Ayja, Requay, Marca, Cachuas, Yungay, Caras, Marate, Cotaparaco, Pararin, Pampas de

[1] Cette pierre est probablement une stalactite.

Huaylas et Atun-Huaylas ; de ces paroisses dépendent vingt-quatre villages. On y compte quarante mille huit cent quatre-vingt-deux individus : les métis en forment une grande partie.

Tous les habitans de cette province sont très-laborieux, sur-tout ceux de la contrée appelée *el Callejon*. C'est une plaine qui s'étend le long de la province, et qui est située entre deux Cordillères ; l'une la coupe à l'est, et l'autre, qu'on nomme la *noire*, à l'ouest. Le climat y est tempéré et doux. Il y croît une prodigieuse quantité de blé et de toutes sortes de denrées. Le coton y est cultivé avec beaucoup d'activité ; on en fait des bas, des nappes et des serviettes, et toutes sortes de toiles très-fines. On se sert aussi dans quelques endroits de la laine des troupeaux du pays pour fabriquer des draps. On y voit des plantations considérables de cannes, dont on extrait beaucoup de sucre, que l'on vend aux districts voisins. On confit les fruits, on les met dans des caisses de bois, et on les expédie dans différens endroits, où l'on s'en défait avec avantage.

Quoiqu'il y ait des mines d'argent, et qu'on ait établi des machines en nombre suffisant,

on n'a pas encore tiré parti du minerai. Les habitans trouvant le moyen de se procurer par d'autres branches de commerce les choses dont ils ont besoin, ne s'adonnent pas à l'exploitation des métaux.

Cette province n'étant pas éloignée des côtes, les habitans ont plus d'aisance et de politesse dans leurs manières que les autres habitans des pays de montagne. Huaras, la capitale, est dans une belle situation; beaucoup d'Espagnols y demeurent, et le gouvernement supérieur lui a accordé un conseil municipal.

La province de Caxatambo sera la dernière dont nous parlerons en suivant l'ordre d'après lequel nous les avons rangées.

Ses différens villages contiennent seize mille huit cent soixante-douze villages. Ses mines si célèbres dans le dix-septième siècle, et si fort déchues dans le dix-huitième, commencent à se relever. L'agriculture n'y fait pas de grands progrès, à cause de l'inégalité du sol et de l'âpreté du climat. Les fabriques aussi y sont anéanties, et la laine se vend brute. Mais la vente du sel qu'elle tire de ses salines est une nouvelle branche d'industrie qui remplace en quelque sorte les

autres. Si lon tirait parti de la cochenille dont on n'a fait jadis d'autre usage que de teindre les articles que l'on fabriquait, les habitans pourraient sortir de l'abattement et de la pauvreté qui fait leur partage, et recouvrer le bien-être dont ils sont déchus [1].

Combien de réflexions les différentes provinces de l'intendance de Tarma ne font-elles pas naître? Les provinces agricoles, telles que Xauxa, Huaylas, Conchucos et Tarma, sont les plus peuplées comparativement aux autres, parce que l'industrie y est encouragée. La nature semble avoir pris plaisir à accroître la race de ceux qui se sont efforcés de tirer de son sein les productions précieuses dont elle se sert pour les exciter au travail et flatter leur activité. Les montagnes stériles et incultes recèlent leurs métaux dans les cavernes sombres où règne une épaisse nuit. A leur surface, une neige glaciale et les rayons brûlans du soleil, font une guerre perpétuelle à l'homme. Mais il résiste à cette lutte des élémens conjurés contre lui, et comme un second Promethée, il porte la lumière jusque dans le séjour de Pluton. Mais cette hardiesse, cette

[1] On trouvera plus bas, chapitre xu, une description plus détaillée de cette province.

assurance inconcevable au milieu des dangers sans cesse menaçans, sont, on peut le dire, la cause qui couvre les champs des provinces fertiles de riches moissons, et accroît la famille du laboureur fatigué. L'or et l'argent épurés raniment par leur éclat ses forces abattues, et réveillent ses facultés intellectuelles. Ce n'est que par ses récoltes qu'il trouve le moyen de s'approprier ces métaux si estimés et si utiles; la population, les arts et les connaissances qui éclairent et ornent l'esprit, tout renaît, et paraît sous une forme nouvelle; en un mot, la civilisation et la politesse augmentent graduellement, et atteignent à la perfection. On pourrait dire avec raison que le bonheur de l'homme est bien loin de lui, puisque pour en posséder une portion, et procréer son semblable, on est obligé de s'enterrer, et souvent de s'anéantir tout vivant. Ces assertions qui paraissent paradoxales, obtiendront le caractère de la vérité, si l'on fait réflexion à la paresse, à la grossièreté, à l'ignorance, et à la barbarie des peuples qui, nés au sein de l'abondance, traînent une vie misérable, et ne laissent pas de postérité. Mais il a déjà disparu le nuage qui obscurcissait la surface de cette heureuse contrée; d'un côté se montrent

l'or et l'argent; de l'autre, des fruits parfumés et délicieux; leur quantité devient deux fois plus grande, et le nombre de ceux qui les cultivent s'accroît en proportion de la promptitude de la circulation des métaux; ceux-ci tiennent lieu de tout chez l'homme. Les villes recouvrent leur antique splendeur, et prennent l'air de grandeur qui leur est propre. En suivant de tels exemples, les villages se changent en bourgs, et offrent un coup-d'œil vivant et agréable.

CHAPITRE XI.

Description de Tarma-Tambo, et de ses mines de salpêtre.

A un mille de la capitale de la province de Tarma, dans le vallon de Collama et sur le chemin qui mène à Jauva, on trouve, après avoir monté assez haut, une étendue de terrain uni situé au pied de deux montagnes élevées; leur arbri et les eaux qui tombent des hauteurs répandent une fraîcheur délicieuse sur cet endroit appelé *Tarma-Tambo*.

Ce nom doit sans doute son origine au voisinage du lieu où coule la rivière de Tarma, et aux ruines encore existantes d'un ancien édifice. C'était un corps-de-garde qui renfermait aussi des appartemens magnifiques qui, d'après l'apparence et la tradition générale, servaient aux Ynas de demeure et de lieu de repos, quand immédiatement après leur couronnement, ils parcouraient leur empire, comme c'était leur coutume suivant ce que nous ont appris nos livres d'histoire.

Dans le voisinage de ces ruines et de ces

débris, on voit environ vingt cabanes d'Indiens. Lorsqu'ils ont soigné la culture de leurs champs qui leur produisent une maigre récolte de papas et de maïs, ils s'occupent à tirer de la terre des pierres contenant de riches veines de salpêtre. On les trouve sans beaucoup de peine à une profondeur peu considérable, et presqu'à la surface de la terre; aussi voit-on dans cette enceinte un nombre infini de fosses, mais aucune n'est profonde de plus d'une brasse et demie; cependant Mariano Ollero en a creusé une à sept brasses. On y aperçoit des pierres très-riches, et une veine qui se prolonge plus loin, et qui a une demi-vare d'épaisseur.

On envoya au vice-roi, conformément à sa demande, deux sacs remplis de pierres extraites de cette mine pour en faire l'essai. Mais comme le résultat qui en proviendra pourrait différer beaucoup de celui qu'obtiennent les ignorans Indiens par leurs procédés défectueux, je vais décrire leur manière de travailler la mine, afin que l'on puisse comparer les deux méthodes.

Les Indiens, après avoir brisé les pierres salpêtrées, et les avoir réduites en petits morceaux, les mettent avec une quantité d'eau

suffisante dans une peau de vache qui a la forme d'une manche. Son extrémité inférieure est percée d'un trou bouché par une cheville qu'on retire au bout de vingt-quatre heures, et on fait couler le mélange dans une barrique.

Après cette opération, on fait bouillir la lessive pendant une heure dans des chaudières de cuivre, puis on la remet dans le sac de cuir. Vingt-quatre heures après, des cristaux de salpêtre d'une couleur foncée se forment et s'attachent tout autour du sac.

J'ai dit que les cristaux de salpêtre sont d'une couleur foncée; car, lorsqu'on fait bouillir de nouveau le salpêtre, ainsi que je l'ai pratiqué dans un vaisseau de cuivre et avec une quantité suffisante d'eau, qu'on y ajoute un œuf battu, et qu'on verse le tout à travers un linge dans un vaisseau de terre vernissé, on obtient des cristaux très-blancs, très-longs et entièrement transparens.

On a aussi commencé à creuser une autre mine de salpêtre à Tapo, succursale de la paroisse d'Acobamba, et à cinq lieues de Lima. Elle n'a pas plus d'une vare de profondeur, ainsi on n'a pas encore pu y découvrir de veine.

CHAPITRE XII.

Description abrégée de la province de Caxatambo. — Situation. — Climat. — Son âpreté. — Industrie. — Mines. — Caractère des habitans. — Cause de sa dépopulation. — Commerce. — Métis. — Leurs mauvaises qualités. — Moyens de réformes.

La province de Caxatambo est située entre le 9° 5′ et le 10° 5′ de latitude australe, et entre le 78° et le 79° 45′ à l'ouest du méridien de Paris. Elle confine au nord-ouest à la province de Santa; au nord, à celle de Huaylas; au nord-est, à celle de Conchucos; à l'est, à la chaîne de montagnes qui servent comme d'un mur avancé à la province de Huamalies; au sud-est, à la province de Tarma; et au sud, à celle de Chancay.

L'âpreté de la chaîne de montagnes qui s'étendent dans cette province, l'aridité et l'escarpement de leurs différentes branches qui occupent un espace de près de mille quatre-vingt-huit lieues carrées, enfin, l'excessive élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, la privent de terrains propres à l'agri-

culture. Le mercure se soutient à peine à vingt-un degrés dans la plupart des soixante-neuf villages qu'elle renferme. Ce n'est que dans le fond des vallées que l'on recueille un peu de cochenille sauvage. L'on y sème des papas, des ocas (espèce de racine), du maïs, du froment et quelques autres végétaux; mais la quantité qu'on en récolte est si petite, qu'elle suffit à peine à nourrir la moitié des habitans, dont le nombre se monte à dix-sept mille de toute race, de tout âge et de tout sexe.

Dans leurs *punas*, c'est-à-dire, dans les endroits situés au pied de la région des neiges, on voit quelques plaines couvertes de joncs, ou ichos, et d'une espèce d'herbe très-fine; ces deux plantes servent de fourrage au petit nombre de troupeaux de bœufs et de moutons que possèdent les habitans, et qui diminue toujours.

Anciennement une partie de la population s'occupait à manufacturer des draps et des étoffes grossières. On en préparait une quantité considérable. Beaucoup de personnes pensent que la modicité du salaire que gagnaient les Indiens, a causé la ruine de cette branche d'industrie; mais nous croyons qu'elle est

due au bon marché des mêmes articles venus d'Europe.

Quelques mines de cette province étaient exploitées avant la conquête. Dans le dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, on travaillait encore dans quelques-unes de ces mines qui donnaient des preuves non douteuses d'une grande richesse. On peut mettre de ce nombre la mine de Chanca, qui avait cent trente à cent cinquante brasses de profondeur. Les vieillards parlent encore avec admiration de l'argent qu'elle produisait.

Les habitans de ce pays montueux sont, en général, d'une taille moyenne; ils sont sains et robustes, et ont l'air sérieux, mélancolique et farouche. Ils sont si indolens, et tellement enclins à la paresse et à l'oisiveté, que ni leur avantage personnel, ni les engagemens conclus ne peuvent les engager à travailler. Les femmes préparent avec la laine de leurs troupeaux les étoffes nécessaires au vêtement, et apprêtent les alimens qui consistent en papas cuits dans l'eau, un peu de maïs et du chicha. La liberté, prise dans sa plus grande extension, est leur passion dominante; ils lui sacrifient tout. Seule, elle leur fait supporter la vie misérable qu'ils mènent. L'ivrognerie

est un de leurs défauts les plus ordinaires. Elle engendre leur indocilité, leurs excès et les maladies auxquelles ils sont sujets. La nouveauté et non la raison les touche; ils ont l'adresse de cacher les mouvemens de leur ame jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger avec cruauté. Ils ne connaissent pas le sentiment si précieux de l'honneur, cette base de la fidélité et de la probité dans toutes les sociétés. Ils méprisent toute espèce d'autorité, et regardent avec le même dédain le cacique et le bourreau. C'est à ces dispositions naturelles qu'il faut attribuer tous les vices qu'ils ont pris de nous; mais ils ne se sont pas appropriés une seule de nos vertus. Ils habitent des cabanes étroites, incommodes et sales. Tous leurs meubles consistent en pots de terre, en calebasses, et deux ou trois peaux de mouton qui leur servent de lits. Toute leur éducation se borne à apprendre les principes de la religion chrétienne que les curés et les autres personnes chargées de les instruire ont beaucoup de peine à leur enseigner. Tous leurs efforts ne tendent qu'à pouvoir cultiver un petit morceau de terre, et équipper un mulet. Ils ont cependant beaucoup d'intelligence et l'esprit vif. Ils

feraient de grands progrès dans les arts, s'ils étaient moins paresseux et mieux dirigés.

Les ruines d'un grand nombre de villages, les aqueducs qui existent encore, les vestiges frappans de champs anciennement cultivés, et le voyage de M. Toledo, prouvent d'une manière incontestable que jadis ce pays a eu une population plus nombreuse.

Si nous consultons la plupart des naturels de cette région, et presque tous les écrivains étrangers, nous serons portés à croire que la tyrannie, l'oppression et les travaux forcés, sur-tout ceux des mines où l'on représente les Indiens comme enterrés tous vivans, ont causé la dépopulation du royaume. Je me garderai bien de tomber dans une erreur aussi grossière. Je ne nierai pas que les guerres civiles et celles qui eurent lieu lors de la conquête, n'aient contribué à la diminution du nombre des Indiens; mais je découvrirai les véritables causes du mal. Je commencerai par les épidémies qui, à différentes époques, ont dévasté ce beau pays. Personne n'ignore les affreux ravages que la petite vérole a fait parmi les Péruviens qui n'ont ni médecins, ni moyens préservatifs, ni remèdes contre cette maladie. Nous avons encore présente aux yeux la

désolation répandue par la dernière maladie épidémique qui s'étendit depuis Santa Fé jusqu'à Lambayeque. La rougeole qui, il y a deux ans, a laissé dans le royaume des traces si terribles de son passage, a enlevé à notre souverain un grand nombre de sujets. La seule paroisse de Chiquian perdit plus de trois cents enfans, qui périrent de cette maladie, et de la privation de tout secours.

La seconde cause de dépopulation, vient sans doute de ce que les Indiens descendent dans le fond des vallées. Ils ont à y supporter un poids d'air atmosphérique beaucoup plus lourd que sur les montagnes, et l'air y est aussi moins oxigéné. Ils y vivent sans religion et sans frein, s'abandonnent à l'ivrognerie, oublient leurs femmes et leurs enfans, et font un tort infini à la multiplication de l'espèce.

Il est reconnu que tous les animaux ont besoin de respirer un air dont la densité doit être proportionnée à la structure de leur corps. La saine physique et l'expérience ont demontré que les êtres animés qui sortaient d'une région froide et élevée pour en habiter une chaude et froide, éprouvaient de grandes altérations dans leur santé. Or, si nous prenons en considération la différence de tem-

pérature qui existe entre les montagnes et les vallées, au lieu de nous étonner de voir mourir un grand nombre d'Indiens dans les contrées basses, nous serons surpris qu'il en puisse revenir quelques-uns dans leurs paroisses. Pour prouver la vérité de cette assertion, je vais comparer les qualités des deux atmosphères, et prendre pour exemple Cachirin et Callao.

A Cachirin, le baromètre se soutient à vingt pouces sept lignes ; or, en supposant la surface du corps humain de quatorze pieds carrés, et la colonne d'air représentée par un pied cube de mercure égale à neuf cent soixante pieds, un homme fait supporte constamment un poids de vingt-trois mille cinq cents livres. Les expériences que j'ai faites sur l'air que nous respirons sur les hauteurs, m'ont prouvé qu'il est composé de deux cinquièmes d'oxigène, et de trois cinquièmes d'azote. Par conséquent, au lieu de regarder l'air vif des montagnes comme la cause de la dépopulation, nous devons au contraire attribuer à la portion d'oxigène qu'il contient, la vigueur et la bonne santé dont jouissent toujours ceux qui y vivent avec tempérance.

A Callao, le mercure se soutient environ

à vingt-huit degrés. Par conséquent le résultat du calcul que nous avons établi plus haut, nous donnera trente-trois mille livres pour le poids que supporte un homme fait. La chaleur, les exhalaisons, les eaux stagnantes et marécageuses, la fermentation et la corruption de toutes sortes de matières animales et végétales, beaucoup plus considérables que dans les lieux élevés, chargent nécessairement l'atmosphère d'une grande quantité de gaz azote et hydrogène, surchargés d'ammoniaque. On peut donc avancer positivement que le gaz oxigène y compose à peine le quart de l'air atmosphérique que l'on y respire.

Il résulte de ce qui précède, que les viscères, les veines, les vaisseaux capillaires, et en général, l'ensemble du corps humain, sont sur les hauteurs dans un état de dilatation plus grand que dans les vallées. Il résulte encore de la disproportion énorme du poids de l'atmosphère des deux régions, que le poids de l'atmosphère des régions basses doit, par sa pression, altérer sensiblement la constitution des habitans des montagnes; en effet, elle leur occasione des angoisses, des irrégularités dans le cours du sang et des sucs nourriciers, suivies d'affections hypocondriaques,

et d'abattement qui engendrent beaucoup de maladies chroniques. Si l'on ajoute à ces considérations l'habitude où sont les habitans des montagnes de respirer depuis l'instant de leur naissance un air pur et froid, on sera surpris, je le répète, que quelques-uns d'entr'eux échappent aux maladies putrides, malignes, inflammatoires, apoplectiques, et à la mort.

La troisième cause de dépopulation vient certainement du grand nombre de jours de fête et d'ivrognerie. Annuellement on célèbre plusieurs fêtes dans toute la région des montagnes. Un ou deux chefs, autant de maîtres d'hôtels, deux porte drapeaux, les deux incas, leurs serviteurs, etc. sont les héros de chaque fête. Tous ces individus ne sont occupés, durant la plus grande partie de l'année, qu'à se procurer, en engageant leurs effets, et en usant de toutes sortes d'artifices, les provisions, les habillemens d'emprunt, et tout ce qui est nécessaire pour la célébration des fêtes. C'est Bacchus qui y préside. On commence à se souler pendant les huit jours qui précèdent la fête du saint, et on ne cesse que lorsque tous les tonneaux et tous les vaisseaux sont vides. Des désordres de tout genre, des querelles, des accidens fâcheux, et des mala-

dies, sont la suite de pareils excès. Le lendemain du jour où l'indécente et tragique représentation de la conquête a eu lieu [1], c'est au milieu de chansons également offensantes pour la religion et la nation, qu'on lâche sur la place publique les taureaux destinés à combattre. Aucun individu ne se présente dans l'arène sans avoir auparavant bu

[1] Dans la plupart des grandes villes du Pérou, les Indiens renouvellent la mémoire de la mort d'Atahualpa, par une espèce de tragédie qu'ils représentent dans les rues, le jour de la nativité de la Vierge. Pour cet effet, ils s'habillent selon leur ancien usage, et portent les images du soleil et de la lune, avec quelques autres symboles de leur idolâtrie. Ils portent des bonnets faits en forme de tête d'aigle ou de ces oiseaux, qu'ils appellent *kondors*, et des habits de plumes avec des ailes si bien ajustées, que de loin on les prendrait pour des oiseaux. Ils boivent beaucoup ces jours-là, et comme ils ont alors en quelque façon toute sorte de liberté, ils font autant de mal qu'ils peuvent, avec des pierres qu'ils jettent fort adroitement, soit avec les mains, soit avec des frondes. Les Espagnols si redoutés parmi eux, ne sont point alors en sûreté. Les plus sages se tiennent chez eux, parce que la fin de ces fêtes est toujours fatale pour quelques-uns. On tache continuellement de supprimer ces solennités, et on leur a depuis peu interdit l'usage du théâtre sur lequel ils avaient coutume de représenter la mort de leur inca.

assez d'eau-de-vie et de chicha, pour que l'animal lui paraisse petit et méprisable. C'est ce qui explique pourquoi les accidens mortels occasionés par cette fête barbare, sont si nombreux, et pourquoi tant d'individus estropiés et mutilés, pauvres et inutiles à la société, mènent une vie misérable; en effet, ils ont transgressé la loi qui interdit ces sortes de divertissemens.

La misère et le dénument absolu qui sont le partage du reste de leurs jours, sont la quatrième et dernière cause de la dépopulation. Je n'ai pas besoin d'alléguer des argumens à l'appui de cette assertion; car personne n'ignore que l'espèce humaine ne s'accroît qu'au sein de l'abondance et du bien-être.

Les biens communaux des provinces consistent en troupeaux de bœufs et de moutons. Leur produit est employé à boire et à acquitter les contributions que les juges exigent dans leurs visites. Quelques endroits ont aussi leurs troupeaux sous la dénomination des corps de métiers; mais je ne connais pas ces sortes de fondations, ni l'emploi de leurs biens.

Les troupeaux qui viennent du Tucuman,

l'eau-de-vie qu'on apporte d'Ica, les marchandises d'Espagne, et celles du pays que les mineurs consomment, composent presque tout le commerce de Coxatambo. Le revenu des péages de cette province, est une preuve de cette triste vérité.

Deux troupeaux de moutons, l'un de trente mille bêtes, et le second de dix mille, sont les seuls de cette espèce d'animaux qui existent dans ce sous-gouvernement. Depuis l'anéantissement des fabriques, on en porte la laine à Conchucos et à Huamalies.

Les huit mines en activité occupent à peu près cent soixante Indiens. On estime leur salaire à quatre réaux par jour par ouvrier, et à trois réaux par valet; mais on ne leur paye pas cette somme en argent comptant. Car, outre le coca et les vivres, les maîtres leur fournissent encore du drap, des toiles et d'autres articles à un très-haut prix.

J'ai omis de faire mention des métis qui peuvent composer le quart de la population de l'empire. Cette caste oisive et inutile est adonnée à tous les vices imaginables; on peut ajouter l'orgueil, l'insolence et l'effronterie, aux mauvaises qualités que nous avons mentionnées en parlant des Indiens. Il est peu de

juges auxquels un métis n'ait pas opposé de la résistance, ou au moins manqué d'égards. Plusieurs d'entr'eux ne vivent que de fraudes et de rapines, se sont rendus coupables de meurtres, et se vantent des cruautés qu'ils ont commises. Ce sont toujours eux qui sont les promoteurs ou les fauteurs des soulèvemens des Indiens ; car ceux-ci se conduisent ordinairement d'après leurs conseils. Aussi est-ce avec beaucoup de raison que M. Lorenzana s'exprime ainsi sur leur compte. « Un « métis, ou un individu d'une caste mélan« gée, est capable de corrompre tout un vil« lage d'Indiens ».

Tel est le tableau abrégé de cette province; le mal y est grand. Beaucoup de personnes diront que le remède est facile et prochain : la punition des gens oisifs ferait cesser le manque d'ouvriers pour les mines ; le commerce et l'industrie s'en accroîtraient évidemment. A l'appui de résolutions aussi raisonnables, on citerait les sages lois de Platon qui traitaient le fainéant comme un criminel d'Etat; ou celle du roi Amasis qui condamnait à mort l'homme oisif. On dirait que Solon, à l'exemple des Egyptiens, faisait rigoureusement observer cette loi dans Athènes, et que

toute la Grèce suivit son exemple. On prendrait en considération les lois de Platon, et on prouverait qu'une des principales fonctions des censeurs romains était de veiller sur les gens oisifs et les vagabonds, qu'ils étaient condamnés aux mines et aux travaux publics, et que plusieurs états de l'Europe se sont bien trouvés d'avoir adopté ces principes.

Mais quand on fait réflexion que parmi ces nations actives et laborieuses, il ne se trouvait qu'un petit nombre de fainéans, on conçoit comment la loi y était observée strictement, et comment son application était facile; et on reconnaît qu'ici au contraire, où la contagion est générale et profondément enracinée dans les deux races d'habitans qui forment la plus grande partie de la nation, les lois seraient toujours mal observées et difficiles à exécuter. Je regarderais le mal comme incurable, si je n'étais pas persuadé que notre chef, dont l'Europe éclairée admire les talens, saura trouver un moyen efficace de l'extirper peu à peu et sans éclat [1].

[1] On a vu plus haut, page 358 que la province de Caxatambo a éprouvé des améliorations qui ne peuvent manquer de faire cesser le malheureux état où elle se trouvait.

CHAPITRE XIII.

Description de la ville et de la province d'Arica. — Situation. — Ancienneté d'Arica. — Climat. — Sa mauvaise qualité. — Cause de cette insalubrité. — Moyens d'y remédier. — Avantages de sa situation. — Son triste état. — Le gouvernement transféré à Tacua. — Arica attaqué par les pirates anglais. — Leur défaite. — Aridité du pays. — Rivières. — Fertilité extraordinaire. — Commerce. — Agriculture. — Division de la province. — Revenus royaux. — Mines. — Leur richesse. — Pepitas.

La ville de San Marcos de Arica, dont il est impossible de découvrir l'origine, les progrès et l'accroissement, sans faire des recherches sur l'origine de la nation péruvienne, est située sur la côte du grand Océan, où elle a un port de même nom. Elle est à deux cent quatre-vingt lieues de Lima, quarante du bourg de Moquegua, et quatre-vingts d'Arequipa, chef-lieu de l'intendance dont elle relève. La province d'Arica est bornée au nord par celle de Moquegua; au nord-ouest, par celle d'Arequipa; à l'ouest, par le grand

Océan ; au sud, par la province d'Atacamas de la présidence de Charcas ; au sud-est, par celle de Lipes de la même présidence ; et à l'est, par celle de Pacajez de l'intendance de la Paz. Elle a quatre-vingt-cinq lieues de long et vingt-quatre de large.

Le climat de la province d'Arica peut être divisé en trois classes d'après la différence de l'influence auquel son étendue la soumet. La première classe comprend la capitale. Le climat y est mal-sain et sujet aux fièvres tierces et malignes. C'est ce qui avait empêché les anciens habitans du Pérou de s'établir à l'entour de sa rade ni dans son port ; et cependant on sait que les Indiens plaçaient leurs habitations sur les bords des rivières, des lacs et de la mer, à cause de la pêche qu'ils aimaient beaucoup. Cette habitude les familiarise tellement avec l'eau, que, dans leurs excursions maritimes, ils s'exposent aux plus grands dangers.

La seconde classe comprend la partie de la côte qui jouit d'une température douce, et semblable à celle de la partie basse du royaume. Conséquemment elle participe aux incommodités auxquelles celle-ci est exposée, telles que les fièvres tierces et autres

maladies passagères, qui cependant n'y atteignent jamais le même degré de malignité qu'à Arica.

La troisième classe s'étend à toutes les parties de la montagne qui sont contiguës aux provinces dont la température est froide et sèche, et qui sont exemptes des inconvéniens particuliers à la côte. Car, quoique dans certaines contrées hautes du Pérou on soit sujet à des fièvres tierces, que l'on n'a pas apportées de la région basse, il est bon d'observer que ce n'est pas dans les cantons froids qu'on attrape ces maladies, mais dans les vallées voisines où l'excès de la chaleur les rend fréquentes.

Ces vallées extrêmement profondes, formées par les montagnes de la partie élevée du royaume qui les couvrent et les garantissent de tous côtés, participent à tous les désagrémens de la zone chaude; en outre, la réverbération des rayons du soleil double ces inconvéniens, et cause aux habitans de ces cantons tous les maux qui sont dûs à un sang échauffé et brûlant.

On ne peut attribuer l'insalubrité du climat d'Arica qu'à la mauvaise qualité de l'air que l'on respire dans ce port. C'est lui qui occa-

sione ces cruelles fièvres tierces épidémiques dont les habitans et les étrangers se plaignent. On peut au reste, assigner deux causes à cet air empesté; la première vient de ce que le lieu de débarquement est rempli d'une grande quantité de pierres de toutes grosseurs. Les goemons et autres herbes marines s'amassent dans les intervalles que ces pierres laissent entre elles, et y pourrissent; cet amas échauffé par le soleil qui darde ses rayons avec force, répand au tems du reflux des exhalaisons pernicieuses. La seconde cause est produite par le commerce de huano [1] que ce port fait avec celui d'Iquique. Cette matière restant exposée en vente sur le bord de la mer, et ses émanations étant poussées sur la ville par le vend du sud, produisent les maladies dont j'ai parlé.

Pour éviter ces deux inconvéniens si pernicieux, il faudrait donner les ordres les plus

[1] Le huano est la fiente de certains oiseaux que l'on appelle *huanaes*, et qui restent toujours dans le port d'Ichique. On ramasse cette fiente, et on la répand sur les racines des plantes pour engraisser la terre et augmenter la fertilité. Cette marchandise forme une branche de commerce avec Arica, d'où elle se répand dans les vallées de sa juridiction.

précis et les plus rigoureux pour que les inspecteurs, ou les alcaldes, fissent exécuter avec la plus grande exactitude les mesures que je vais indiquer : 1° faire enlever aux heures de la basse mer, les pierres qui obstruent le port; par ce moyen on le rendrait plus propre, et il deviendrait plus sûr et plus commode pour les bateaux et les navires; 2° obliger tous les propriétaires des barques de huano à entasser cette matière sur le rivage de la mer, à une certaine distance au nord de la ville, et entourer ce dépôt du côté de la ville d'un mur assez haut pour intercepter les miasmes. Alors on parviendrait à purifier l'air, chose si nécessaire pour la santé des habitans.

Le port d'Arica est un des meilleurs du grand Océan, ce qui le rend digne du regard attentif du politique judicieux. Il est au corps politique ce qu'est la bouche pour le corps humain, qui, sans l'aide de cette partie, ne pourrait se sustenter. De même les provinces de l'intérieur du royaume qui sont les plus riches et les plus peuplées tirent d'Arica toutes les choses dont elles ont besoin, et le considèrent comme une porte bienfaisante par laquelle les navires marchands leur apportent non-seulement les marchandises du nord,

mais aussi les productions du Chili, de Guayaquil et de Panama qui leur sont nécessaires pour leur subsistance. Cette même porte leur sert à exporter les produits de leur sol, objets de leur commerce actif avec les provinces de la Paz, d'Oruco, de Charcas et de Potosi, tels que le piment, l'huile, le coton, le vin, l'eau-de-vie, les poissons secs et autres articles.

La population de la province d'Arica est aussi faible que celle des autres parties du royaume. Suivant les dénombremens les plus exacts, le nombre des habitans de toutes les races ne se monte qu'à vingt-huit mille cinq cents individus. Ce que je trouve de plus estimable en eux, est la constance avec laquelle ils s'adonnent aux diverses professions qu'ils exercent. Ils sont exempts du poison affreux que répandent partout ailleurs dans les villages les vagabonds qui n'y ont pas de demeure fixe. Un empereur de la Chine rendit une loi pour extirper cette canaille. Il ordonna que tout vagabond qui serait trouvé capable de travailler, deviendrait l'esclave de quiconque s'emparerait de lui [1]. Les habitans de la province d'Arica savent que l'oisiveté, qui

[1] *Martinus Martinius historia sinensis*, lib. v.

prive l'homme de l'usage de ses facultés intellectuelles, et est la source de tous les vices; c'est pourquoi ils combattent la paresse par une vie active et laborieuse. Tout le monde est occupé. Les jeunes travaillent excités par l'espérance, et les vieux encouragés par la récompense.

Les femmes de Tacna et de Locumba sont généralement belles et bien proportionnées; leur teint est beau et délicat, et leur esprit est vif, ce qui augmente beaucoup leurs charmes. Ces dons leur seraient inutiles si elles n'y joignaient pas une éducation suivie et raisonnable; mais elles jouissent de cet avantage, et on s'en aperçoit aux bons effets qui en résultent. Comme épouses, elles possèdent la qualité inappréciable de savoir bien diriger et gouverner leur ménage, et donner à leur famille des exemples de décence et de modestie.

Arica avait autrefois une population considérable, et comptait des familles de la première distinction. Aujourd'hui il n'existe plus dans son arrondissement que de faibles restes de son ancienne splendeur et des causes auxquelles elle la devait. Elle a éprouvé une dépopulation funeste. Les dévastations causées par les différens tremblemens de terre n'ont

pas été moins terribles. Elle souffrit sur-tout de celui de 1603 ; ses conséquences affreuses ont mis cette ville dans le triste état où elle se trouve aujourd'hui, car ce n'est que par les débris qui existent encore qu'on peut juger de son ancienne magnificence.

Ces désastres, joints à l'insalubrité de l'air, firent prendre à la précédente administration la sage résolution de transférer les caisses royales d'Arica à San Pedro de Tacna. On suivit en cela l'exemple des gouverneurs qui, séduits par la beauté du climat et par les autres avantages dont jouit cette ville, l'avaient depuis long-tems choisie pour leur séjour, et y avaient constamment résidé. La compagnie du commerce qui pourvoit la province de marchandises, y a aussi transféré le siége de ses affaires. En effet, l'air de Tacna est sain ; les malades attirés par sa réputation y guérissent promptement, il a sur tous les individus la plus heureuse influence ; de sorte que cette ville a acquis un tel degré d'importance, qu'elle est devenue la capitale de la province.

Sa juridiction comprend différens ports qui sont : Arica, Iquique, Pacocha, Ilo, Yerba-Buena, Maestro-Lorenzo, Victor, Camaronos,

Pizagua et Loa ; et quatre petites rades : Laquiaca, Sama, Meca et Tancona. Les trois premiers ports sont très-commodes pour le commerce, et très-fréquentés ; les autres ne trouvent leur place que dans les nomenclatures géographiques.

A différentes époques, les nations ennemies de l'Espagne ont pénétré dans le grand Océan pour piller les ports qui sont le long des côtes du Pérou, et ont essayé d'enlever Arica. Chaque fois ils ont été les victimes de la bravoure des habitans de cette ville. Aussi les pirates ont-ils pris la fuite, emportant avec eux le souvenir de la résistance opiniâtre qu'on avait faite à leurs attaques.

Cette fidélité, et ce courage dont le comte de Villardon Pardo rendit compte au roi en 1588, se manifestèrent de nouveau par la suite, et de la manière la plus louable, lorsqu'en 1680, les deux pirates anglais John Quarl et Bartholomé Sharp, après avoir pillé Coquimbo, résolurent de venir attaquer Arica. Ils descendirent à terre, et tuèrent vingt habitans, dont ils s'étaient emparés par surprise. Mais la ville se mit en état de défense, sous les ordres de l'enseigne royal Gaspar de Oviédo. Il s'ensuivit un combat mémorable,

soutenu avec une constance inébranlable, depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures d'après-midi. L'enseigne et vingt soldats de la compagnie de Quarl y furent tués, et douze furent faits prisonniers. On les envoya à Lima, et on les abandonna à la discrétion de l'archevêque et vice-roi, don Melchior de Liñan y Lisneros, qui les fit pendre en place publique. Les pirates frappés de terreur du résultat de leur tentative, quittèrent l'année d'après le grand Océan, et retournèrent à Londres avec les débris de leur expédition [1].

[1] Ulloa dit que les pirates étaient au nombre de cent cinquante, commandés par Jean Guerin et Barthelemi Cheap. Ils entrèrent dans le golfe étroit que forme l'isthme de Panama dans le golfe de Darien, gagnèrent de là la côte de la mer du Sud, où s'embarquant dans des pirogues et des canots, ils vinrent armés jusqu'au port de Perico à Panama, où ils se saisirent par surprise de deux vaisseaux qui étaient à l'ancre, dont l'un était chargé d'une bonne somme d'argent et de quantité de munitions de guerre et de bouche pour la garnison de cette place. Maîtres de ces deux vaisseaux, ils continuèrent à pirater, et causèrent de grands dommages au commerce des Espagnols. Mais ayant eu l'audace d'attaquer Arica, ils furent repoussés avec perte. Il en coûta la vie à Jean Guerin. Le reste se sauva et retourna en Europe par le cap de Horn. (*Voyage de don Ulloa*, tome II, page 292.)

La ligne de démarcation qui sépare les terres de cette province du pays des montagnes, commence aux dernières parties de la chaîne des Cordillères et se prolonge dans sa longueur, jusqu'au point où elle vient se terminer sur le bord de la mer. Les terres qui se trouvent entre les vallées, sont à la vérité de bonne qualité et fertiles, mais elles manquent d'eau. C'est pourquoi elles ne produisent que depuis le mois de mai jusqu'en octobre inclusivement, qu'elles sont humectées par la pluie fine qu'on appelle *garoua*. Alors les collines sont couvertes de verdure. On y fait paître les bœufs et les moutons que les propriétaires amènent de la montagne. Le bétail y reste aussi long-tems qu'il y trouve des pâturages.

On a déjà vu que la partie du Pérou où il ne pleut jamais [1] occupe une longueur de dix degrés de latitude; mais on peut dire qu'elle est beaucoup plus considérable, car elle se prolonge depuis Guayaquil jusqu'au désert d'Atacama. Or, la distance d'un de ces endroits à l'autre, est de quatre cents lieues. L'on observe dans toute cette étendue les

[1] Tome I, page 43.

phénomènes dont nous avons parlé dans le passage auquel nous renvoyons.

L'opinion des philosophes a été partagée sur la cause de cette singularité. Les uns ont pensé qu'elle était occasionée par le vent du sud-ouest qui souffle toute l'année le long de cette côte, et disperse les vapeurs avant qu'elles aient pu s'élever à la hauteur nécessaire pour se condenser, et se résoudre en pluies abondantes comme il arrive dans les montagnes où ces vapeurs se fixent. D'autres ont dit que les vents frais du sud maintiennent l'atmosphère de cette contrée dans une uniformité de température modérée, quoique leur force augmente ou diminue suivant les vapeurs qui les arrêtent; mais on peut attribuer aussi bien cet effet aux particules salines qu'ils entraînent avec eux en passant sur la mer, et aux particules nitreuses qui sont si abondantes le long de cette côte; car toutes deux contribuent à rendre doux et tempéré l'air que l'on respire.

La solution de ce doute conduit à en examiner un autre qui naît, lorsque l'on considère qu'en été le vent du sud pousse les nuées sur les montagnes, ce qui n'arrive pas en hiver où l'atmosphère est constamment chargé

de vapeurs. Si en hiver il n'y a pas de raréfaction qui rende les vapeurs plus légères et plus mobiles, c'est non-seulement parce que le vent de sud est plus froid, et que la chaleur du soleil est moindre, mais encore parce que le vent froid du nord qui souffle constamment, l'emporte sur le vent du sud, et quelquefois le fait entièrement cesser.

C'est ce que l'on n'observe pas en été : alors le vent du sud est frais, à la vérité, mais il n'est pas froid, et le soleil est passablement chaud le long de la côte ; conséquemment il raréfie les vapeurs, et les pousse jusqu'aux montagnes, sans éprouver d'opposition du vent du nord qui ne souffle pas en cette saison. Quoique cette opinion soit appuyée sur les meilleures observations, je laisse au naturaliste qui s'occupe des phénomènes de la nature, le soin d'examiner à fond les causes d'un avantage qui distingue cette province, et toute la partie de la côte où l'on jouit du même bienfait.

Nous avons dit que la province d'Arica souffre du manque d'eau, l'unique aliment des plantes, et la source féconde des productions d'un terrain fertile et bien préparé. On ne compte ici que quatre rivières qui coulent

constamment : 1° celle de la vallée de Loa ; mais son influence est nulle, à cause de son grand éloignement, puisqu'elle sépare cette province de celle de d'Acatama ; 2° la rivière de Luta qui sert à arroser les champs couverts des récoltes d'été ; 3° la rivière de Sama qu'on emploie au même usage ; 4° celle de Locumba extrêmement utile pour les vignobles qui croissent sur ses rives. Les vins en sont si bons, que si on les introduisait en Europe, les personnes d'un goût délicat ne feraient pas de difficulté de leur donner la préférence sur les plus précieux que produit cette partie du monde.

Les vallées et les plaines ne sont d'ailleurs arrosées que par des ruisseaux qui descendent du penchant des montagnes. Le long espace qu'ils parcourent avant d'arriver aux lieux où ils doivent se terminer, les affaiblit beaucoup, et ils se perdent presque tous dans les terres où on les conduit.

Un des endroits qui souffre le plus du manque d'eau, est la contrée à l'entour de Tacna ; sans cet inconvénient elle serait extrêmement féconde, et deviendrait le jardin de plaisance du Pérou. Sa position force l'administrateur à lui donner de l'eau par tous

les moyens que l'art peut fournir. L'habitant de la campagne est aussi obligé de ne négliger aucun moyen propre à faciliter l'arrivée de l'eau, et le plus ardent désir du laboureur sensé, est qu'elle puisse fertiliser ses champs.

L'idée d'un canal est fournie par la rivière de Maure, éloignée de trente lieues de Tacna. Il suffirait de creuser pendant douze lieues, c'est-à-dire, l'espace intermédiaire jusqu'à une hauteur appelée *Huaylillas;* car, lorsqu'on amène l'eau jusqu'à cet endroit, elle tombe d'elle-même dans la vallée d'Yungani située au-dessous, et continue ensuite naturellement sa route au travers des champs jusqu'à Tacna.

La fertilité de cette contrée engage le naturaliste à considérer quelles sont ses bonnes qualités. L'expérience nous apprend que si Lima s'enorgueillit avec raison des productions utiles et agréables de son sol, cette province en possède non-seulement de semblables, mais beaucoup d'autres encore qui sont très-utiles; telles que le tamarin, le cacao, le café, les cerises, les bergamottes, les poires, les prunes, le tumboz, la casse [1] et

[1] Dans un jardin de la vallée d'Ilo, appelé *Santo-Domingo*, et qui appartient à Dona Maria Antonia

le tabac, lorsqu'on le cultive d'une manière convenable. Outre leur diversité, ces productions ont encore l'avantage de l'emporter sur celles de Lima par la grosseur et la délicatesse du goût.

Une particularité non moins merveilleuse, est la grosseur d'une carotte dont les anciens historiens de ce royaume ont parlé. Ils ont dit qu'elle avait existé, en 1556 à Azapa, dans la vallée d'Arica [1]. On avait mis cinq chevaux à l'ombre de ses feuilles. On avait aussi mesuré quelques tiges de menthe qui avaient deux vares et demi de longueur. Cette même force de végétation se manifeste encore de nos jours dans quelques fruits et certaines racines. On y voit des melons d'eau du poids de cinquante livres, des melons de soixante,

Velarde, habitante de la bourgade de Moquega, on voit un cassier qui rapporte tous les ans pour six cent piastres de casse de si bonne qualité, que les Indiens la préfèrent à celle de Guayaquil.

[1] Garcilasso rapporte dans son histoire les recherches qui furent faites en 1556 à Azapa, relativement à cette carotte et à cette menthe, et y joint toutes les particularités qui y sont relatives. Don Georges Juan, en parlant des olives que produit cette province, dit que pour le goût et pour la grosseur, elles surpassent celles qui ont le plus de réputation en Europe.

et des patates qui pèsent vingt-trois livres.

Le commerce actif de cette province avec l'intérieur du royaume consiste dans ses productions naturelles. Le tableau suivant en donnera une idée. On a tout calculé par arrobes, afin d'avoir de l'uniformité dans les comptes. On a ici l'habitude de faire les barriques de vin du poids de cinquante-sept livres, c'est pour les distinguer de celles de Pisco, de Nasca et de la Conception, où elles sont du double plus pesantes. Nous n'aurions donc pas pu donner une connaissance exacte de cet objet si nous n'eussions pas réduit sa quantité au terme commun [1].

PRODUCTIONS.	POIDS.	PRIX.	VALEUR EN PIASTRES.
Coton	80,000 arrobes.	16 réaux.	160,000
Vin	90,000	10	112,500
Piment. . . .	400,000	24	120,000
	400,000	12	60,000
Huile	400,000	24	120,000
Maïs.	120,000	2	30,000

[1] Autrefois le piment était la principale production de cette province, et l'on n'y semait presque rien autre

Tacna fournit non-seulement le port d'Arica de mulets pour transporter les marchandises à la montagne, cette ville se charge aussi d'expédier le vin et l'eau-de-vie de Moquega et des autres villages à leur destination. Aussi renferme-t-elle un corps de muletiers très-nombreux. On voit continuellement au moins cinq mille mulets chargés de différentes marchandises, qui seulement dans deux voyages qu'ils font régulièrement chaque année à Potosi, rapportent ensemble à leurs maîtres un revenu de 135,000 piastres, en comptant 27 piastres par mulet. Cette branche d'industrie, réunie aux productions de cette province, élève son bénéfice annuel à 737,500 piastres.

chose. Mais par la suite le nombre des Indiens qui en faisaient la plus grande consommation ayant beaucoup diminué, et la plupart d'entr'eux ayant pris du goût pour d'autres productions, le produit du piment a considérablement baissé. Voilà pourquoi les écrivains diffèrent tant entr'eux lorsqu'ils parlent du piment de cette province. L'auteur du Dictionnaire géographique de l'Amérique estime que l'on en consomme annuellement pour 200,000 piastres, et don Georges Juan élève cette quantité jusqu'à 600,000 piastres. Cette différence si frappante vient du changement que j'indique, et sur lequel ils n'ont pas cherché à se procurer les éclaircissemens nécessaires.

Les travaux agricoles de cette province sont exécutés par les esclaves et des journaliers dans les endroits où les circonstances le permettent. Les premiers vivent sur les propriétés de leurs maîtres; les seconds, qui sont la plupart des Indiens intelligens et civilisés, y sont domiciliés, ou bien descendent des montagnes au tems de la moisson.

On ne peut que donner des éloges au système de travail suivi dans ces vallées, et surtout à celui qui est en usage dans les vignobles. Les habitans ont remarqué que la vigne exige plus que tout autre végétal une attention suivie, et que son produit est proportionné aux soins qu'on lui donne. En conséquence, ils tiennent leurs champs et leurs vignobles avec un ordre et une propreté admirables. En outre, tout ce qui concerne l'agriculture et la fabrication du vin est si bien ordonné, et leurs caves sont construites et arrangées d'une manière si convenable, que les propriétaires et les vignerons des autres pays pourraient prendre chez eux des exemples.

Les autres produits du règne végétal ne sont pas soignés avec moins d'exactitude; car ceux qui appartiennent spécialement aux In-

diens natifs, sont considérablement augmentés par leur intelligence et leur travail assidu. Ce peuple qui n'oublie pas que la véritable force et la richesse essentielle d'un pays consistent dans une agriculture bien entendue, y donne toute son application, à l'exemple de ses ancêtres. Les Indiens et les Romains étaient, en bons politiques, tellement persuadés de l'importance de cette branche d'industrie, qu'un laboureur, le jour où il cultivait son champ, croyait faire à sa religion l'offrande et le sacrifice les plus méritoires. L'Espagne, notre mère-patrie, a porté une si grande attention sur cet objet, qu'il n'y a pas en Europe de royaume qui distribue aux agriculteurs intelligens et laborieux des honneurs et des récompenses avec plus de libéralité que les sociétés d'agriculture espagnoles.

Si la fécondité du terrain de Tacna est grande, la fertilité des esprits n'est pas moindre. Les écoles de Lima, de Charcas et de Cusco sont celles où les habitans de cette contrée vont sur-tout puiser leurs connaissances et former leur esprit. Depuis longtems ils ont enrichi le Pérou d'ouvrages excellens et de productions estimables. Plusieurs d'entr'eux occupent des places éminentes.

Pour ne point offenser leur modestie, je passerai leurs noms et leurs services sous silence.

La province est divisée en trois vicariats ecclésiastiques, Arica, Tacna et Terapaca. Le premier renferme trois paroisses; le second, cinq; et le troisième, quatre.

Le militaire est composé de deux corps, l'un pour le district de Tarapaca, et l'autre pour la ville d'Arica. Le premier est un bataillon d'infanterie créé en 1770; il consiste en neuf compagnies, et monte à six cent trente hommes. Il a son commandant et un major. Le second corps est un régiment de dragons consistant en quatre escadrons; il comprend six cents hommes. Il a son colonel, son lieutenant-colonel, deux commandans et un major.

Les revenus du roi se montent à 152,583 piastres 3 réaux et demi, et les dépenses à 15,132 piastres 2 réaux et demi; par conséquent le produit net est de 137,451 piastres 1 réal.

Notre souverain, dont la plus douce jouissance est de trouver l'occasion d'exercer sa bienfaisance, a assigné à l'hôpital de Saint-Jean de Dieu d'Arica une somme annuelle de 812 piastres 6 réaux et demi sur la caisse des

impôts de la province, afin que les Indiens attaqués de la maladie du pays, puissent trouver dans cette maison les secours et la protection dont ils ont besoin. Mais cette institution, aussi ancienne que pieuse, est aujourd'hui entièrement déchue; car la mauvaise qualité de l'air d'Arica empêchant cette ville d'être le refuge des malades, puisque les individus qui se portent bien y perdent leur santé, les Indiens, objets particuliers de la générosité du roi, n'y vont pas pour se faire guérir; la crainte bien fondée de l'insalubrité de l'air les en empêche.

On remédierait à cet inconvénient, qui a encore beaucoup d'autres conséquences bien tristes, en transférant l'hôpital à Tacna. Ce changement serait vu avec plaisir non-seulement par les Indiens et par les pauvres qui reconnaîtraient avec gratitude cet hôpital pour l'asile où ils peuvent se réfugier dans leurs maladies, mais il serait agréable aussi aux pères directeurs; car leur résidence au milieu d'un pays fertile et bien peuplé ne pourrait qu'accroître beaucoup la quantité des aumônes qu'ils reçoivent : le zèle ardent dont sont animés les véritables fils du respectable fondateur ne pourrait qu'acquérir un

nouveau degré de ferveur; ils ne seraient pas retenus par le dommage que leur ferait éprouver la perte de leur couvent. Il est en si mauvais état, que ce n'est pas de réparations qu'il a besoin, mais d'une reconstruction totale; et Tacna est le lieu où il serait le mieux placé.

Pour qu'il ne manque à cette province rien de ce que l'homme recherche pour faire fleurir le commerce et soutenir son existence, on a découvert dans le district de Guantajaya des mines considérables qui, suivant les historiens et les voyageurs, sont situées le long de la côte, position qui leur donne une importance extrême. En effet, les riches métaux se trouvant presque toujours dans les montagnes de l'intérieur et dans des lieux malsains, où nul agrément local ne peut engager l'homme à venir habiter, ce n'est qu'avec répugnance que ceux qui ont découvert ces mines commencent leurs travaux, et ils ne tardent pas à les abandonner, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ne sont pas promptement et amplement dédommagés de leurs peines excessives.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque à laquelle ces mines ont été découvertes. Au reste, comme leur plus ou moins

d'antiquité est un point très-peu important à approfondir, et qu'il vaut mieux indiquer leur nature et la qualité du métal, nous pouvons avancer avec assurance que parmi les riches trésors en or et en argent que les provinces de ce royaume renferment dans leur sein, il n'en est aucun aussi productif que ces mines.

Avant de faire un parallèle pour prouver cette prééminence, il faut noter les caractères distinctifs des différentes espèces de minérai, afin de pouvoir estimer leurs richesses. Mais comme outre les caractères par lesquels l'art distingue ces produits, les mineurs ont aussi appliqué d'autres signes distinctifs aux espèces de minérai, je vais présenter ceux que les ouvriers de la mine de Tarapaca ont donné aux minérais qu'ils exploitent, suivant les distinctions reçues : *barra*, argent en lingot; *plata blanca*, argent blanc; *plomo roco*, minérai rouge de plomb; *métal negro*, métal noir [1]; *llinteria*, *plomo blanco*, minérai blanc

[1] Suivant Sonnenschmid, qui a donné une description minéralogique des principales mines du Mexique, on y divise les minérais en colorés ou rouges, *metales colorados* et en noirs *metales negros*. Les premiers comprennent ceux dont les filons tenant du fer, ou

de plomb. Au Pérou, le minérai de plomb contient de l'argent. *Métal colorado*, métal rouge; *cochizo* et *plata grueza*, argent grossier. De ces neuf classes, les sept premières rendent environ vingt-cinq marcs par arrobe;

souvent mêlés avec de l'oxide rouge de fer, contiennent de l'or natif, de l'argent natif, de l'argent corné natif, de l'argent sulfuré, *métal cenizo et copa lillo*; en outre, les minérais qui contiennent du cuivre, du plomb, de l'arsenic, mais point, ou du moins très-peu de pyrites. Ces minérais colorés ne se trouvent que dans la partie supérieure des filons, et sont les plus riches en argent. Plus bas, on rencontre les *aretales negros*, ou gangues solides avec des pyrites, où l'on découvre peu d'argent natif, mais encore de l'oxide d'arsenic rouge et gris, de la galène, de la blende brune et noire. On voit par là combien sont insuffisantes et peu exactes les dénominations rapportées plus haut; plusieurs d'entr'elles ne pouvaient être devinées sans une explication donnée par les minéralogistes qui eussent été dans le pays. Peut-être le mot *barra* indique-t-il de l'argent natif en masses considérables, et *plata blanca*, l'argent natif en plus petites masses. Le chimiste espagnol Proust dit que les habitans de l'Amérique méridionale appellent *plata grueza*, argent sulfuré gris, les nombreuses espèces de minérais noirs, gris sulfurés, composées de sulfures de fer, de cuivre, de bismuth et d'argent. Peut-être celles-ci sont-elles aussi connues sous la dénomination de *metales negros*.

(Note de M. E. A. Schmidt.)

et les autres vingt marcs, lorsqu'elles ont acquis le degré de malléabilité convenable.

Ce simple aperçu prouve la différence étonnante qui existe entre ces mines et toutes celles du royaume; car tandis que les autres rendent six, huit et jusqu'à douze marcs par caxon de deux cents arrobes, on retire de celles de Tarapaca vingt à vingt-cinq marcs par arrobe, ce qui fait quatre mille marcs par caxon. Quoique ce produit ne soit pas le plus ordinaire, c'est cependant celui qu'on retire de métaux moins précieux dont la possession enrichirait d'autres provinces. Ici on les abandonne, à cause des dépenses excessives que leur exploitation occasione; c'est sur-tout le manque d'eau si général dans cette province, et d'autres obstacles physiques qui s'opposent à ce qu'on en puisse tirer parti.

Plusieurs personnes imbues des préjugés de l'antique ignorance, crurent que ces mines n'avaient point de veines continuelles, parce qu'elles découvrirent des pierres qui s'engendrent dans ces montagnes, et qui, lorsqu'on les fond, donnent un bénéfice considérable. Mais avec le tems, elles sont revenues de cette opinion erronée, et elles ont reconnu que ces pierres, bien loin d'être un indice de l'absence

des veines, démontraient au contraire leur existence. Elles ont dirigé leurs travaux d'après cette idée ; et aujourd'hui il se trouve le long de la côte de Taparaca dix-huit mines en exploitation constante, qui rendent par an aux intéressés quatre-vingt mille marcs. On les livre aux caisses royales de Tacna, Carangas, Oruro, et même à celles de Potosi.

Les papas, ou pepitas que produit Tarapaca, engagent l'observateur qui réfléchit à faire des recherches sur leur nature singulière. Ce sont des pierres qui contiennent de l'argent natif, et que les mineurs trouvent dans les endroits sablonneux. Elles ont presque la même valeur que les lingots d'argent fondu, sans être portées dans les comptes de caisse, parce qu'on les regarde comme des pierres de grès. On ne peut s'empêcher d'être surpris de la manière dont les particules d'argent sont mêlées avec cette enveloppe pierreuse. Je suis obligé de laisser l'explication de ce phénomène au jugement des naturalistes ; mais je suis porté à croire que les feux souterrains contribuent à leur production, parce que leur chaleur fond les métaux qui se trouvent proche des lieux où ils brûlent ; le minérai ainsi fondu s'infiltre à travers les pores de la terre

et s'y arrête, parce que le degré de chaleur qui l'a mis en fusion n'a plus lieu. Il se change en argent, et se mêle à toutes les particules terreuses qu'il a entraînées dans son trajet.

La richesse de ces pepitas est proportionnée à leur grosseur. On en a trouvé deux, l'une en 1758, l'autre en 1789, qui étaient remarquables par leur poids. La première tirée de la mine del Coronel, pesait trente-deux arrobes; et la seconde de la mine du chevalier Loaysa, en pesait huit. Elles étaient d'une qualité si parfaite, qu'à l'exception de quelques livres de terre, tout était de l'argent natif.

Les pierres d'une moindre dimension ne sont pas rares. Les deux dont je viens de parler ont été les plus grosses; mais on en a trouvé une autre qui ne leur cédait guère en poids et en richesse, et qui s'en distinguait par une particularité très-remarquable; c'est que l'on y voyait un filon d'or large d'environ un pouce mesure de Paris, qui s'étendait sur toute la surface de l'argent, et enveloppait la pierre en entier. Cette singularité fut admirée par plusieurs personnes éminentes.

Quoique ces pierres attirent, avec raison l'admiration de l'observateur, il en est d'autres

qui n'excitent pas moins la surprise. On les tire d'une montagne qui dépend de la ville de Tarapaca. Lorsqu'on les coupe dans quelque sens que ce soit, elles présentent l'image d'une plante parfaitement organisée, et dans chaque petit morceau que l'on brise, on trouve ce même dessein de branches ramifiées. Ce phénomène mérite l'attention des naturalistes. Le défaut d'observations suffisantes fait qu'il est difficile de décider comment ces plantes arborisées parviennent à représenter cette figure [1].

Rien ne prouve plus la rapidité des progrès des lumières chez un peuple, que ses efforts pour établir des sociétés savantes; car ces compagnies s'occupent de la culture des connaissances qu'elles sont chargées d'étendre, y mettent de l'ordre, répandent l'instruction, et améliorent la science économique. Tels sont les principes que la ville d'Arequipa a suivis en fondant sa société minéralogique. A son exemple, Tarapaca songe à en créer une qui s'occupera de l'amélioration des lois.

[1] *Voyez* le Dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare au mot *métal*.

CHAPITRE XIV.

Description du saut de Tequendama.

Ce merveilleux ouvrage de la nature n'est pas aussi généralement connu qu'il mérite de l'être. Quoiqu'en 1771 on l'ait examiné plus en détail qu'on n'avait fait auparavant, et, quoique on en ait entretenu le public, sa célébrité ne s'est pas assez étendue. La cause en vient peut-être de ce que la première notion qu'on en a eue se trouve dans un ouvrage que peu de personnes ont lu. J'ai donc pensé qu'il n'était pas hors de propos de comparer cette cataracte avec les semblables merveilles de la nature qui se trouvent ailleurs, et de rapporter les idées qu'elle m'a laissées, ayant eu dans ma jeunesse plusieurs occasions de l'observer.

Le nom sous lequel cette cataracte est la plus connue, est celui de *saut* de Tequendama, ou du rocher de Tequendama (salto de Tequendama). On l'a appelée ainsi d'après le domaine dont elle dépend, et auquel elle a donné de la célébrité. Aussi, depuis sa découverte, les vice-rois ont-ils manqué rarement

de venir la visiter. On peut juger du nombreux concours de curieux qui font cette partie de plaisir, d'après le peu de distance de la capitale à cette cascade, et d'après le beau chemin qui y mène. Le sol est uni jusqu'au domaine de Tequendama; on peut y aller en voiture commodément et sans le moindre danger, et l'on y trouve une maison vaste et bien disposée pour recevoir une compagnie nombreuse. De là on va à cheval à la cataracte, après avoir traversé en bâteau une rivière que les cavaliers passent à la nage, et qui coupe une montagne bien boisée, et d'un aspect charmant. Tous les agrémens qu'on peut souhaiter se réunissent dans ce voyage; on jouit d'un coup-d'œil délicieux, des émanations suaves des plantes, du chant mélodieux des oiseaux dont la quantité et la variété sont innombrables; enfin d'un atmosphère doux et pur. La distance du domaine à la cataracte est d'environ deux lieues. Cent pas à peu près avant d'y arriver, la route aboutit par une pente extrêmement commode à une plaine qui n'a pas tout-à-fait un quart de lieue de circonférence; elle est de forme circulaire, et totalement ceinte de grands arbres, dont les faîtes élevés forment un abri qui garantit du soleil

et de la pluie. On a coutume de s'arrêter à ce lieu de repos, et d'y prendre un léger repas. En effet, tout y convie. Ensuite on descend à pied à travers les arbres vers la cascade. A peine a-t-on fait quelques pas, qu'on est ébloui par une clarté subite causée par les vapeurs blanches qu'élèvent sans cesse les rejaillissemens de l'eau précipitée sur les rochers. Mais avant de décrire cette cataracte, je veux parler de quelques autres avec lesquelles on peut la comparer.

La chute du Rhin à Schafhouse, les cataractes du Nil, le saut du Wolga en Russie, et celui du Zaïre dans le royaume de Congo sont des phénomènes très-remarquables dans leur genre, mais ils n'égalent pas le saut de Niagara; celui-ci a cent quatre-vingt-quatre pieds, ou soixante-une vares de hauteur perpendiculaire; il se précipite en un torrent immense, et a un quart de lieue de largeur. Le brouillard qui s'en élève s'aperçoit à cinq lieues de distance, se mêle avec les nuages, et forme un arc-en-ciel resplendissant, lorsque les rayons du soleil donnent dessus. Au-dessous de cette chute, le fleuve forme des tourbillons, et on ne peut y naviguer qu'à six milles plus bas.

Voici ce que dit le père Charlevoix sur le saut de Niagara : « Mon premier soin en arri-
« vant fut de visiter la plus belle cascade qui
« soit peut-être dans la nature ; mais je re-
« connus d'abord que le baron de La Houtan
« s'était trompé sur sa hauteur et sur sa fi-
« gure, de manière à faire juger qu'il ne l'avait
« pas vue.

« Il est certain que si on mesure sa hauteur
« par les trois montagnes qu'il faut franchir
« d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre
« des six cents pieds que lui donne la carte
« de M. Delisle, qui sans doute n'a avancé ce
« paradoxe que sur la foi du baron de La
« Houtan et du père Hennepin. Mais après
« que je fus arrivé au sommet de la troisième
« montagne, j'observai que dans l'espace des
« trois lieues que je fis ensuite jusqu'à cette
« chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois
« monter, il faut encore plus descendre, et
« c'est à quoi ces voyageurs paraissent n'avoir
« pas fait assez d'attention. Comme on ne peut
« approcher la cascade que de côté, ni la
« voir que de profil, il n'est pas aisé d'en
« mesurer la hauteur avec les instrumens ; on
« a voulu le faire avec une longue corde atta-
« chée à une longue perche ; et, après avoir

« souvent réitéré cette manière, on n'a trouvé « que cent quinze, ou six-vingts pieds de pro- « fondeur; mais il n'est pas possible de s'as- « surer si la perche n'a pas été arrêtée sur « quelque rocher qui avançait; car, quoiqu'on « l'eût toujours retirée mouillée, aussi bien « qu'un bout de la corde à quoi elle était « attachée, cela ne prouve rien, puisque l'eau « qui se précipite de la montagne, rejaillit « fort haut en écumant. Pour moi, après l'a- « voir considérée de tous les endroits d'où on « peut l'examiner plus à son aise, j'estime « qu'on ne saurait lui donner moins de cent « quarante, ou cent cinquante pieds.

« Quant à sa figure, elle est en fer à che- « val, et elle a environ quatre cents pas de « circonférence; mais précisément dans son « milieu, elle est partagée en deux par une « île fort étroite, et d'un demi-quart de lieue « de long qui y aboutit. Il est vrai que ces « deux parties ne tardent pas à se rejoindre. « Celle qui était de mon côté, et qu'on ne « voit que de profil à plusieurs pointes qui « avancent; mais celle que je découvrais en « face, me parut fort unie.....

« C'est sur un roc que cette nappe d'eau « est reçue, et deux raisons me persuadent

« qu'elle y a trouvé, et peut-être creusé avec « le tems, une caverne qui a quelque profon- « deur. La première est que le bruit qu'elle « fait est sourd, et comme d'un tonnerre « éloigné ; la seconde est qu'il n'a jamais rien « reparu, dit-on, de tout ce qui y est tombé ».

Voici ce que le père Alonzo de Zamora dit du saut de Tequendama en parlant de la rivière de Bogota qui lui donne naissance : « Les « eaux du fleuve se trouvant pressées, accé- « lèrent leurs cours au travers d'innombrables « rochers couverts des plus beaux arbustes ; « entraînent avec elles des blocs énormes, et « se précipitent du haut du célèbre rocher de « Tequendama, formant ainsi un des sauts les « plus merveilleux qu'on puisse voir. Le fleuve « resserré dans un canal étroit en sort comme « du tuyau d'une fontaine en bouillonnant et « mugissant avec fureur, forme un arc qui a « deux cent vingt brasses de haut, et fait dans « sa chute un fracas aussi épouvantable que « celui des cataractes du Nil. Il tombe dans « un magnifique bassin qui a une lieue de « circonférence. Souvent il est impossible de « le voir vers la fin du jour, parce que l'é- « norme quantité d'eau occasione, par le re- « jaillissement de sa chute, un brouillard de

« vapeurs qui en dérobent la vue. Mais dans « la matinée, son aspect produit l'effet le plus « imposant et le plus magnifique qu'on puisse « imaginer; car l'eau tombant en une espèce « de pluie, dont les gouttes innombrables ré- « fléchissent les rayons du soleil, produit une « multitude d'arcs-en-ciel dont la beauté ra- « vissante s'accroît encore dans le bassin. « L'admiration que cause ce spectacle est « augmentée par les couches énormes des « rochers qui environnent la chute. Si l'art « les avait travaillées au ciseau, elles ne se- « raient pas plus parfaites. Le sommet de la « montagne autour de la cataracte est cou- « ronné d'arbres majestueux, orné des fleurs « les plus belles et les plus variées ».

Comparons maintenant cette chute d'eau avec celle de Niagara. La hauteur de cette dernière, suivant le père de Charlevoix, est de cent soixante-quinze pieds; mais celle de la première est de mille cent pieds, par conséquent elle a neuf cent vingt-cinq pieds de plus. La largeur de la nappe du saut de Niagara est de quatre cent soixante-six pieds; celle de la nappe du saut de Tequendama, est de près d'une lieue. La première forme un arc-en-ciel, la seconde en forme un grand

nombre. Au milieu de l'une se trouve une petite île, ce qui n'est ni rare ni singulier; au milieu de l'autre, s'élèvent des rochers dont les couches égales excitent l'admiration. On pourrait donc appeler celle-ci une merveille de la nature avec plus de raison que l'autre, ou plutôt elle mérite seule ce nom. Le père de Charlevoix pensait que le saut de Niagara est la plus belle cascade qu'il y ait peut-être dans la nature; et le père Zamora, en donnant la description du saut de Tequendama, suppose qu'il est déjà connu et célèbre comme une merveille de la nature.

On trouve dans la partie supérieure du saut de Tequendama un rocher uni et d'une pierre très-solide, sur le bord duquel il y a des enfoncemens de différentes dimensions. On peut de là, sans le moindre danger d'étourdissement, considérer à son aise la chute bruyante de ce fleuve immense, qui poursuit ensuite son cours très-paisiblement. A quelque distance, cette chute d'eau ne paraît, à cause de l'épaisseur du brouillard qu'elle occasione, que comme une large bande argentée qui, serpentant en différentes directions, disparaît au milieu des pointes des rochers et des montagnes. Je ne fais pas mention de plu-

sieurs autres particularités très-curieuses de cette cascade, parce que le tems les a effacées de ma mémoire, et je finis en disant avec Ovide :

Nec species sua cuique manet, rerumque novatrix
Ex aliis alias reparat natura figuras.

Métamorphose, livre XV.

EL CALVO.

Nota. Le saut de Tequendama a été visité par Bouguer; lorsqu'à son retour d'Amérique en Europe, il alla de Quito s'embarquer à Charthagène de Indias. Voici ce qu'il en dit, *figure de la Terre*, page XCI : « Le che-« min depuis la Plata [1] jusqu'à Honda [2] est assez uni, « il est traversé par diverses petites rivières qui vont « tomber dans la Magdeleine. Le fleuve reçoit aussi de « l'autre côté beaucoup d'autres rivières, principale-« ment le Bogota qui passe par Santa-Fé, et qui vient « tomber vis-à-vis d'Ibagué [3], dont j'ai marqué la situa-

[1] Petite ville à la sortie de la Cordillère, après le passage de Gouanacos. Latitude B. 2° 23′, longitude à l'est de Quito 2° 5′. L'intervalle entre Popayan et la Plata est de vingt lieues. On met ordinairement vingt à vingt-deux jours pour faire ce chemin.

[2] Honda petite ville riante, et premier port d'en haut de la rivière de la Magdeleine, qui néanmoins est navigable encore beaucoup au-dessus. On marche presque depuis la Plata jusqu'à Honda sur les bords de la rivière de la Magdeleine, et toujours sur le bord occidental. Latitude B. 5° 16′, longitude or. de Quito 4° 9′.

[3] Petite ville à dix-huit lieues au sud de Honda. C'est où le chemin qui part de Carthago, et qu'on fait sur des bœufs, vient se rendre. Ibagué est à cinq à six lieues à l'occident de la Magdeleine.

« tion. Le Bogota est très-considérable, même à Santa-« Fé. On chercherait peut-être inutilement sur toute la « terre une plus haute cataracte que celle qu'il forme « quinze ou seize lieues au-dessous de cette ville, et « environ à huit lieues de la Magdeleine dans un lieu « nommé *Tequendama*. Je suis convaincu qu'il faut « retrancher beaucoup de ce qu'en ont écrit quelques « voyageurs qui ont ignoré qu'on ne devait pas em-« ployer si aisément l'expression de lieues dans l'évalua-« tion des hauteurs, et que Santa-Fé était à peine élevé « de quatorze cents toises au-dessus du niveau de la « mer. Cette cataracte, si l'on en juge par des éléva-« tions auxquelles on l'a comparée dans le voisinage, « doit avoir deux à trois cents toises de hauteur, et la « chute se fait verticalement ».

M. de Humboldt en allant de Santa-Fé de Bogota à Quito, a visité le saut de Tequendama. C'est de la plume de ce savant voyageur que nous devons attendre une description exacte et pittoresque de cette merveille de la nature. Le pinceau qui a su donner une expression enchanteresse au tableau des cataractes de l'Orenoque[1], ne représentera pas avec moins d'habileté les traits gigantesques qui distinguent le saut de Tequendama.

M. de Humboldt, dans ses nivellemens barométriques, a donné les détails suivans sur le saut de Tequendama. « Le rocher de grès duquel se précipite la rivière « de Bogota, appelée plus bas *Rio de la Mesa* ou de « *Tocayma*, est élevé de 2467,10 mètres, ou 1265 toises

[1] Tableaux de la Nature, par A. de Humboldt, traduits de l'allemand, par J. B. B. Eyriés. Paris, Schoell, 1808, 2 vol. in-12, page 169 du tome II.

« 8 pieds au-dessus du niveau de la mer. La hauteur « de la cascade est de 175 mètres, 98 toises, ou 588 « pieds ».

Cette mesure est de beaucoup inférieure à l'évaluation d'el Calvo, d'après le père D. Zamora ; cependant même avec cette réduction, la cataracte de Tequendama l'emporte de beaucoup en hauteur sur le saut de Niagara.

Don Felix d'Azara, dans son voyage dans l'Amérique méridionale, tome I, page 75, dit que le saut de Tequendama est à quatre lieues de la ville de Santa-Fé de Bogota, que sa hauteur perpendiculaire est de six cent quatre-vingt-un pieds, qu'elle est divisée en trois degrès, et que le volume d'eau de la rivière de Bogota doit être considérable, puisque les uns le comparent au Tibre, et les autres au Guadalquivir.

Cet écrivain donne la description de trois cataractes situées dans le Paraguay : 1° celle de la rivière de Parana ; 2° celle de l'Yguazu ou Curitiba ; 3° celle de l'Aguaray, et les compare avec le saut de Tequendama. Il dit que celui-ci est moins perpendiculaire que la chute de l'Aguaray, mais qu'il l'est d'avantage que celles du Niagara, de l'Yguazu et du Parana ; que quant au volume d'eau, celles de l'Aguaray et de Tequendama sont bien inférieures à celles de l'Yguazu, du Niagara et du Parama ; mais qu'aucune ne peut entrer en comparaison avec celle de ce dernier fleuve, si l'on considère qu'il ne se précipite pas comme le Niagara par cascade, ou en nappe presque égale dans toute son étendue de trois cent soixante-onze toises ; mais qu'il ne forme qu'un seul et énorme prisme de trente toises plein et solide,

car le fleuve qui auparavant a deux mille cent toises de largeur, se réduit subitement à un canal unique qui n'a que trente toises, dans lequel entre toute la masse d'eau en se précipitant avec une fureur épouvantable. Il ne tombe pas véritablement ni d'aplomb, mais sur un plan incliné de cinquante degrés à l'horizon, de manière à former une hauteur perpendiculaire de cinquante deux pieds de Paris. La cataracte de l'Yguazu a un volume d'eau égal à deux des plus grands fleuves d'Europe réunis; sa hauteur est de cent soixante-onze pieds, mais elle est divisée en trois degrés principaux, dont chacun a différens canaux. L'eau se précipite à plomb de plusieurs de ces canaux, et la plus grande hauteur de sa chute est de dix-huit pieds. Le saut de l'Aguaray, que l'on peut comparer à la Seine, est à peu près perpendiculaire, et a trois cent quatre-vingt-quatre pieds de Paris de hauteur.

On peut voir la description du saut de Niagara dans le *Voyage de la Rochefoucauld-Liancourt aux Etats-Unis d'Amérique*, tome II, page 12. Dans *le Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique, par M. Volney*, tome I, page 106; et dans le *Voyage de Weld au Canada*, tome I, page 282, 298. En comparant ces diverses relations, la hauteur moyenne du saut est de cent soixante pieds, et sa largeur de trois cent soixante-onze pieds.

Il existe encore dans l'Amérique méridionale, et près de la ligne, une autre cascade assez considérable. Voici ce qu'en dit don Ulloa, tome I, page 180 de son voyage : « Dans l'audience de Quito, sur la route de « Guayaquil à cette ville, à Manca Rumi, c'est-à-dire,

« en espagnol *Madre de Piedra* [1], on voit la plus belle « cascade qu'on puisse imaginer. Le rocher d'où l'eau « se précipite a au moins cinquante toises de haut, « qui font cent seize vares et demie de Castille. Il est « taillé à pic, et bordé à droite et à gauche d'arbres « extrêmement hauts et touffus. La blancheur de l'eau « éblouit la vue, et rien n'égale la clarté et le cristal « des ondes dont elle forme la nappe de sa chute. Elle « vient se reposer dans un fond de roche, d'où elle « sort pour continuer son cours dans un lit un peu in- « cliné, sur lequel passe le chemin royal. Cette cascade « ou cataracte, est nommée par les Indiens *paccha*, et « par les Espagnols *chorrera* ».

[1] Mot à mot, mère de roche. Mais il faut observer que le mot espagnol *Madre*, se prend aussi pour le lit où coule une rivière.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE. IV. Première excursion dans le territoire montueux du Pérou, du côté d'Huanuco, faite en 1631. — Fondation de six bourgades. — Nouvelle excursion en 1641, et fondations de nouvelles bourgades. — Découverte de la nation des Payansos, faite en 1644. — Bourgades fondées dans le pays de ces Indiens. — Autres établissemens formés dans le pays des Callisecas et des Setebos, en 1651. — Les Sipibos en massacrent tous les missionnaires. — D'autres religieux pénètrent, en 1661, dans le pays des Setebos. — Ils sont obligés de prendre la fuite. — Bourgade fondée dans le pays des Callisecas, vers l'an 1665. — Ces sauvages font une irruption dans le pays des Payansos, et égorgent un grand nombre de missionnaires et d'Indiens convertis. — Décadence de plusieurs établissemens. — Conversion de la nation des Omages, vers l'année 1712. — Fondation de Pozuzo. — Fondation de plusieurs bourgades depuis 1760, jusqu'à 1766. — Tentatives faites, vers la même époque, pour parvenir à la Pampa-del-Sacramento. — Massacre de quinze missionnaires. — Nouvelle expédition faite en 1783. — Itinéraires d'Huanuco à Manoa. — Ouverture de différens chemins. page 1

CHAP. V. Passages de Tarma au territoire montueux. — Montagne de Sel.—Fondation de diverses bourgades dans les environs de cette montagne. — Massacre de plusieurs missionnaires, et d'un grand nombre d'Espagnols.—D'autres missionnaires remplacent les précédens.—Nouveaux massacres. — Les missions sont abandonnées.—On les rétablit.—Fondation de plusieurs bourgades. — Découverte et description du Grand-Pajonal.—Bourgades fondées dans cette contrée. — Révolte de Jean Santos. — Perte des missions du Grand-Pajonal. — Importance de la possession de la montagne de Sel.—Plan tracé pour en faciliter et en assurer la conquête, 14

CHAP. VI. Passage de la Cordillère des Andes, du côté de Jauxa, par Comas et Andamarca.—Difficulté de ce passage.—Fondation de Santa-Cruz de Sonomoro.—Tribus diverses des Campas.—Un indien appelé Mangore assassine plusieurs missionnaires. — Il est mis à mort par les habitans de Quimiri. — Progrès des missions. — Nouveaux massacres. — Ruine de la mission de Jauxa. — Autres massacres. — Nouveaux effets de la révolte de Jean Santos. — Rétablissement de la bourgade de Monobamba, 27

CHAP. VII. Entrée dans le territoire montueux par Huanta.—Difficulté de ce passage.—Indiens fugitifs.—Massacre de plusieurs missionnaires en 1747.—Fondation de plusieurs bourgades.—Navigation sur l'Apourimac. — Nouvelles bourgades fondées près de Simariba, 37

CHAP. VIII. Passage de Chachapoyas à la jonction de la Moyobamba et de l'Huallaga.—Navigation du Maranon depuis Tomependa dans la province de Jaen, jusqu'au

lac de Grand-Cocama. — Pongos ou détroits. — Description et désignation de ces passages. — Balses. — Description de ces barques. — Retour du lac de Grand-Cocama au port de Tomependa. — Difficulté de cette navigation. — Descente du Maranon depuis le lac de Grand-Cocama jusqu'à Tefé, établissement portugais. — Navigation de ce lac à Quito, et retour. — Entrée dans le territoire montueux par la corrégidorie d'Huamalies. — Bourgades de Playa-Grande et de Chicoplaya. — Entrée dans le territoire montueux par la corrégidorie de Pataz ou de Caxamarquilla. — Bourgade de Pachiza, 43

Chap. IX. Voyage de Chavin à Chicoplaya. — Vastes cavernes. — Belles plaines. — Rivière de Santa-Rosa. — Sol des bords de cette rivière. — Lac de Negrococha. — Marécages de Chapacra. — Productions de cette contrée. — Grands pajonales. — Rivière de Monzon. — Village de Chipaco. — Rivière d'Aucantagua. — Monzon. — Décadence de cette bourgade. — Mines des environs. — Chicoplaya. — Idée générale de toute cette contrée. — Etendue dont elle est. — Ressources qu'elle offre. — Conduite à tenir pour les mettre à profit, 58

Chap. X. Second voyage du père Narcisso Girbal y Barcelo à Manoa en 1791. — Dispositions du père Sobreviela pour assurer les succès de ce voyage. — Départ de Lima. — Arrivée à Huanuco. — Le père Girbal y trouve ses compagnons de voyage. — Départ d'Huanuco. — Obstacles en route. — Débordement des rivières. — Perte d'un bateau. — Arrivée à Laguna. — Le père Girbal part pour l'Ucayal. — Il arrive à

l'embouchure de cette rivière. — Il la remonte seul. — Il rencontre les Conivos. — Il en est bien reçu. — Ses compagnons le rejoignent. — Il poursuit son voyage, et trouve d'autres Conivos. — Ces indiens lui demandent de leur donner un chef. — Il se rend à leurs prières. — Rencontre des Panos. — Les pirogues des Indiens accompagnent le père Girbal. — Arrivée à Sarayacu. — Joie tumultueuse des Indiens. — Une femme rétablit l'ordre. — Les pères prennent possession de leur couvent. — Augmentation de population à Sarayacu. — Le père Girbal prend des informations sur le Carbunculo. — Observations sur le cannellier d'Amérique. — Bon état de la mission, 70

Chap. XI. Voyage du frère Juan Dueñas, de Manoa à Cumbasa en 1792. — Il part de Sarayacu. — Il descend l'Ucayal. — Il entre dans la *Laguna de Santa-Catalina*. — Arrivée à un village de Panos. — Navigation dans une rivière qui se jette dans la Laguna. — Village des Piros. — Le frère Dueñas quitte son canot. — Il continue sa route par terre. — Il arrive au port d'Yanayacu. — Rencontre des Cumbasas. — Arrivée à Lima. — Observations sur les peuplades indiennes. — Productions de la Pampa del Sacramento, 94

Chap. XII. Relation du voyage de la vallée de Senta à la ville de Tarija, par don Juan Adrian Fernandez Cornejo. — Départ de la Viña près de Senta. — Passage de différentes rivières. — Beau pays. — On prend des guides. — Accident arrivé à don Adrian Cornejo — Il est obligé de s'arrêter. — Ses compagnons continuent la route. — Eaux puantes. — Défilés difficiles à passer. — Arrivée à un village d'Indiens. — Village

habité par des Espagnols. — Avis d'une troupe de voyageurs cherchant à découvrir une route. — On se met à la poursuite de cette troupe. — On la rencontre. — Recherches d'une route. — Arrivée à la Senta.—Beauté du pays parcouru, 124

Description de différentes provinces du Pérou.

Chap. premier. Description topographique de la province de Canes et Canches, vulgairement appelée *Tinta*.— Situation. — Etendue.— Température.— Rivières. — Animaux. — Nations des Canas et des Canches. — Elles sont soumises par les Incas. —Leur pauvreté. —Etat actuel. — Division de la province. — Administration. — Etat militaire. — Commerce. — Industrie des Indiens. — Leur répugnance à aller travailler aux mines de Potosi, 145

Chap. II. Description de la ville et de la province de Truxillo. —Ville de Truxillo.— Sa population. —Vallée de Chimou.—Ses anciens souverains.—Etendue de la province. — Monumens anciens. — Vallées. — Climat. — Eaux. —Vents. —Ports. — Population.— Caractère des habitans. —Espagnols. — Indiens. — Nègres. — Métis. — Mulâtres, 168

Chap. III. Anciens tombeaux des Indiens. — Richesses et objets qu'on y trouve.—Recherches renouvelées sans cesse. — Descriptions des figures qu'on y a découvertes. — Agriculture. — Industrie. — Commerce.— Misère d'une partie des habitans, 189

Chap. IV. Description de la province, ou district de Piourra, dans l'intendance de Truxillo.—Situation.— Climat.—Sécheresses et pluies. — Productions.—Riviè-

res.—Ports.—Désert de Sechoura.—Ville capitale.—Habitans. — Langage des Indiens. — Mines. — Agriculture. — Commerce. — Exportations. — Coton. — Chèvres. — Cascarille. — Importations, 213

Chap. V. Description de la province de Saña ou Lambayeque.—Situation.—Sol.—Climat.—Rivières.— Ports. — Bien-être des Indiens. — Capitale. — Population. — Factorerie du tabac. —Troupeaux de chèvres. — Province. — Population. — Espagnols. — Indiens métis, etc. —Productions.—Industrie.—Commerce, 240

Chap. VI. Des animaux des provinces de Truxillo, Saña et Pioura, 258

Chap. VII. Des arbres, des herbes et des autres végétaux, 284

Chap. VIII. Description de la province de Caxamarca dans l'intendance de Truxillo.—Ville capitale.—Situation. —Antiques édifices. —Population.— Climat.— Bains chauds. — Habitans. — Mine d'argent. — Province.—Situation.— Climat.— Population.— Caractère des habitans. — Productions, 298

Chap. IX. Description de la province de Chachapoyas.— Situation.—Etendue.—Paroisses et villages.—Particularités.—Tableau du désert.— Rivières.— Productions naturelles.—Agriculture.—Industrie, 308

Chap. X. Description de l'intendance de Tarma.—Situation.—Etendue.—Rivières.— Division.— Capitale.— Productions. — Arbres, plantes. — Troupeaux. — Pasco. — Mine. — Xauxa. — Huanuco. —Ville de Léon. — Ancienne splendeur. — Décadence. — Rétablissement. — Panatahuas. — Huamalies. — Mines.

— Industrie. — Conchuco. — Rivières. — Riches productions. — Mines. — Huaglas. — Caxatambo. — Réflexions générales, 325

Chap. XI. Description de Tarma-Tambo, et de ses mines de salpêtre, 362

Chap. XII. Description abrégée de la province de Caxatambo. — Situation. — Climat. — Son âpreté. — Industrie. — Mines. — Caractère des habitans. — Cause de sa dépopulation. — Commerce. — Métis. — Leurs mauvaises qualités. — Moyens de réformes, 365

Chap. XIII. Description de la ville et de la province d'Arica. — Situation. — Ancienneté d'Arica. — Climat. — Sa mauvaise qualité. — Cause de cette insalubrité. — Moyens d'y remédier. — Avantages de sa situation. — Son triste état. — Le gouvernement transféré à Tacna. — Arica attaqué par les pirates anglais. — Leur défaite. — Aridité du pays. — Rivières. — Fertilité extraordinaire. — Commerce. — Agriculture. — Division de la province. — Revenus royaux. — Mines. — Leur richesse. — Pepitas, 379

Chap. XIV. Description du saut de Tequendama, 408

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Extrait du Catalogue des Livres qui se trouvent chez DENTU, *Impr.-Libr., rue du Pont-de-Lodi, n.° 3.*

LETTRES HISTORIQUES, politiques, philosophiques et particulières de Henri Saint-John, lord vicomte BOLINGBROKE, depuis 1710 jusqu'en 1736; totalement inconnues en France, dont seulement une partie a été publiée en Angleterre, dans des ouvrages différens, en langue anglaise; collection imprimée sur les originaux de la main de BOLINGBROKE, contenant les secrets de la négociation de la paix d'Utrecht, avec une foule de détails très-variés sur l'histoire, la morale, la philosophie, la littérature et l'érudition, éclaircis par des explications ou notes sur les principaux personnages dont il est question dans ces lettres, qui sont précédées d'une notice historique sur Bolingbroke, d'une chirographie ou copie figurée de son écriture, et du portrait très-ressemblant de cet illustre anglais; publiées par M. le général Grimoard, éditeur des Œuvres de Louis XIV, etc.; 3 vol in-8.° de 1500 pages, sur caractères neufs, pap. fin d'Angoulême, 18 fr.
Il a été tiré quelques exemplaires en papier vélin, 36 fr.

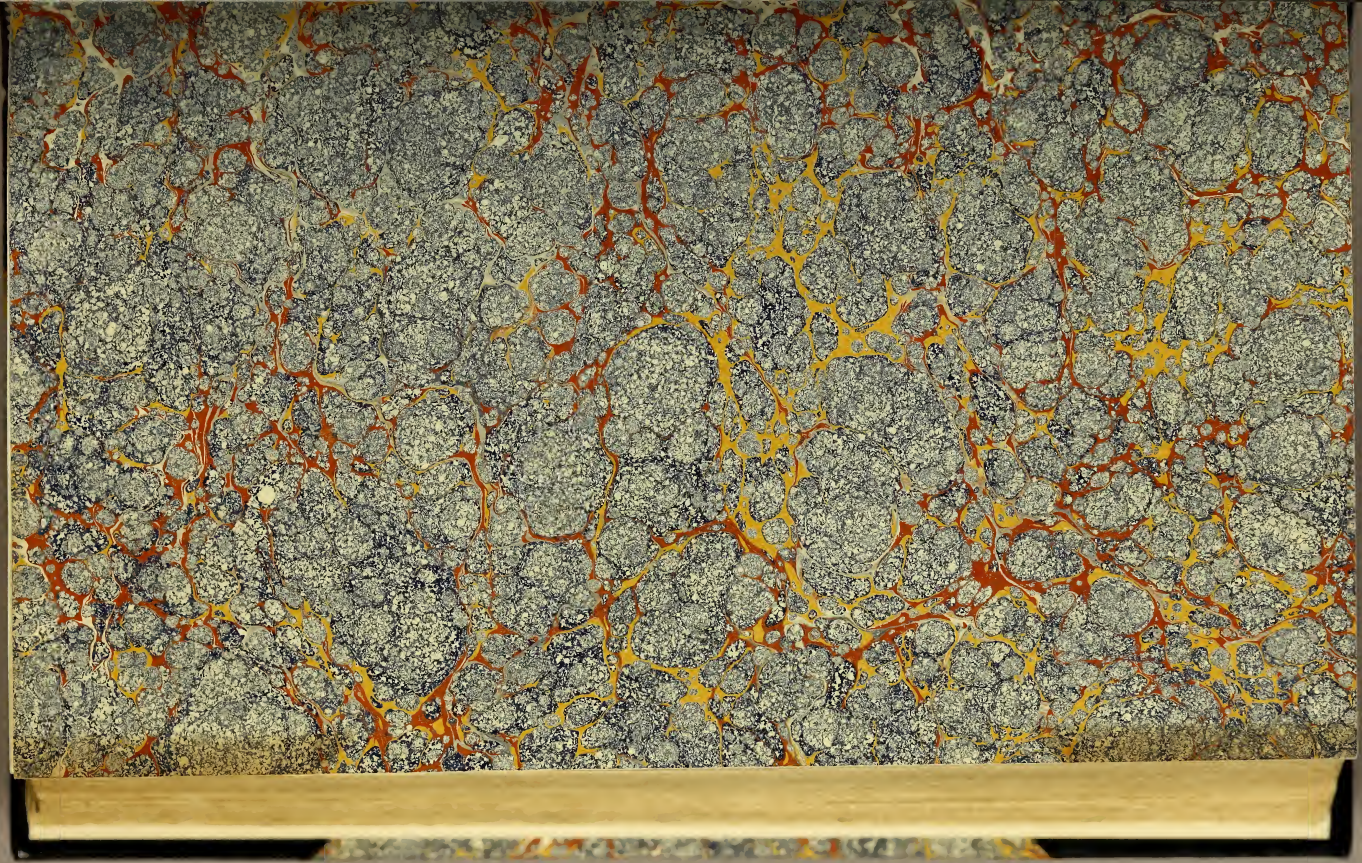
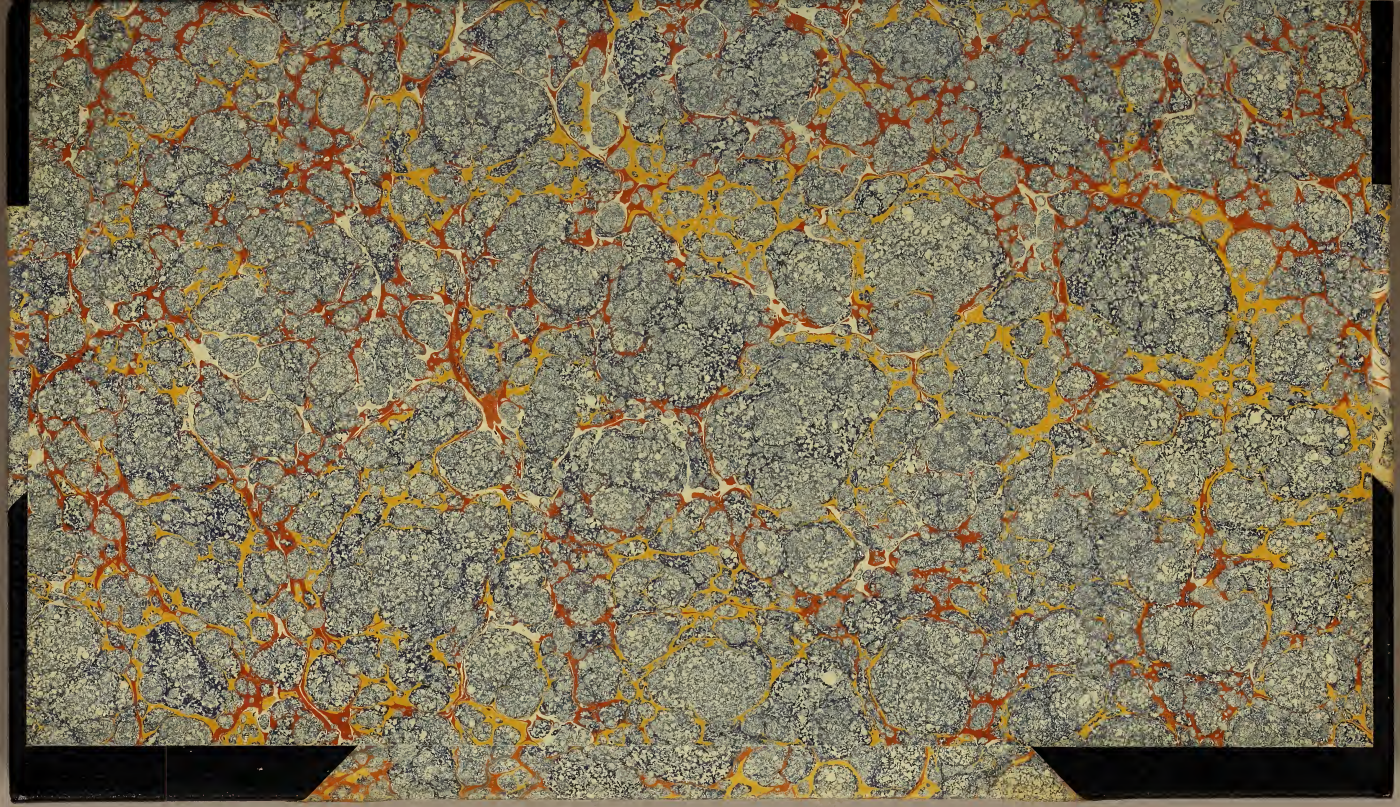
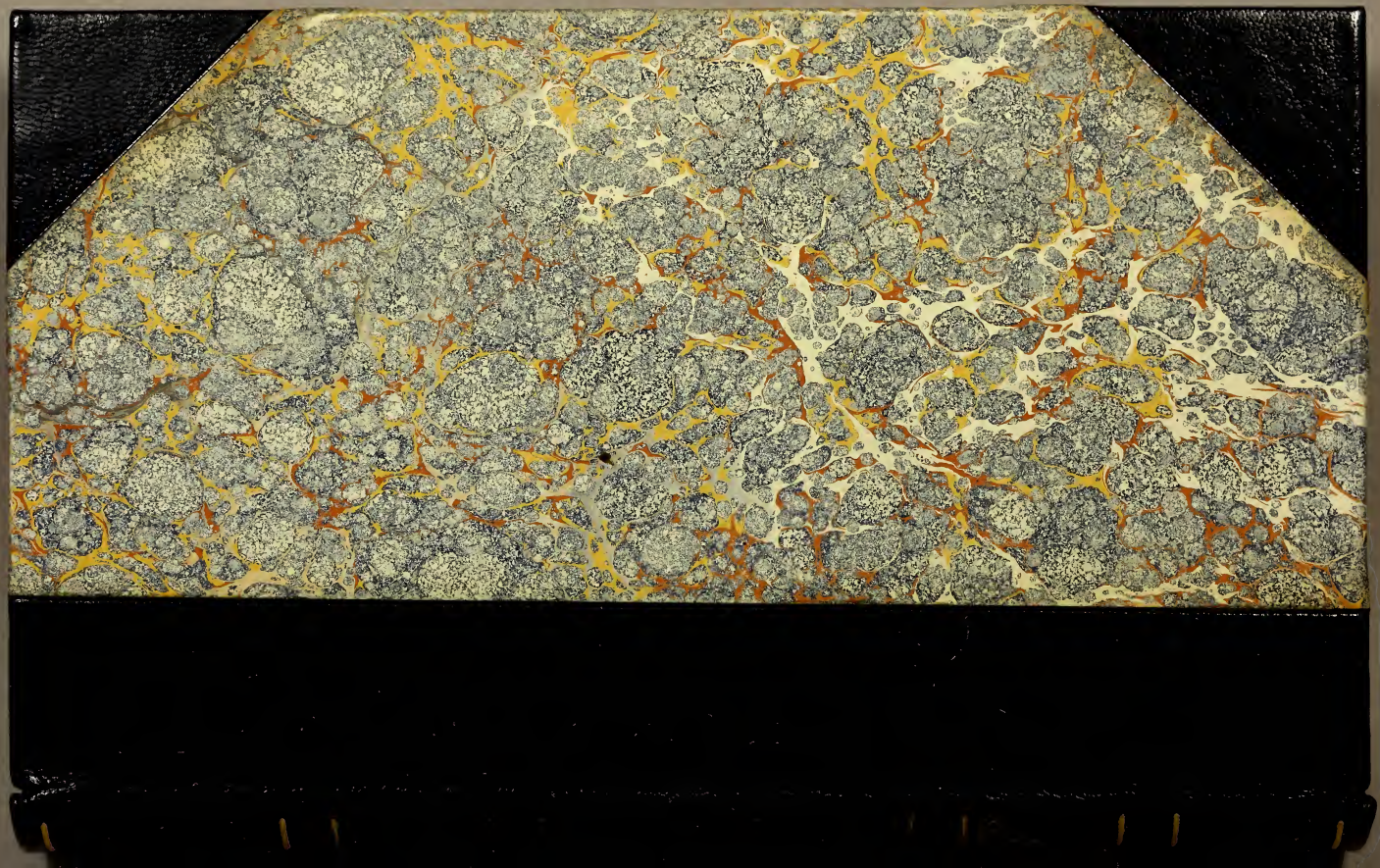
GEOGRAPHIE MODERNE, *abrégée*, par PINKERTON; 1 gros vol. in-8° de 800 pages, orné de belles cartes; 2.e édit. revue, corrigée avec le plus grand soin; augmentée d'un *Traité de Géographie ancienne*, d'après les meilleurs auteurs. On a inséré dans cette édition tous les changemens arrivés en Europe. 9 f.
— Le même, avec les cartes coloriées, 10
Ouvrage adopté par la Commission des Livres classiques pour l'usage des Lycées et Écoles secondaires

RECHERCHES sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths, servant d'introduction à l'Histoire ancienne et moderne de l'Europe; traduit de l'anglais de J. PINKERTON; un vol. in-8., orné d'une Carte du monde connu des anciens, et gravée par *N. Tardieu*, Prix, 6 f.
Idem. vélin satiné, carte coloriée, 15

ŒUVRES COMPLÈTES DE P. J. BITAUBÉ, 9 *v. in-8°*

L'ILIADE ET L'ODYSSÉE D'HOMÈRE, 4.e édit., revue, corrigée avec le plus grand soin, et augmentée de plusieurs remarques; ornée du portrait d'Homère, gravé par Saint-Aubin; du bouclier d'Achille, et de la Carte homérique, pour servir à l'intelligence du texte (1).
JOSEPH, 7.e édition, revue et corrigée, 1 vol.
LES BATAVES, nouvelle édition entièrement refondue.
HERMAN et DOROTHÉE, traduit de l'allemand de Goëthe; suivi de plusieurs Mémoires sur la littérature des anciens.
Prix des 9 vol. brochés et étiquetés . . . . . 45 f.
Pap. grand raisin, brochés et étiquetés 67
Pap. carré vél. d'Annonay, brochés et étiquetés . 90
Pap. gr. raisin vélin superfin, *dont il n'a été tiré que très-peu d'exemplaires*, brochés et étiquetés. 135
Il y a quelques exemplaires, avec les eaux-fortes et le portrait avant la lettre, prix brochés . . 150

(1) Cette Carte, qui n'a point encore paru, sera aussi donnée aux personnes qui prendront les trois derniers volumes, pour compléter les anciennes édit. d'Homère.

92-106

B809
V975a
v.2